Charles Houdremont

Rumeur et psychologie des foules

Problèmes définitionnels et analyse comparative des mécanismes de transmission de la rumeur et de la psychologie des foules

Mémoire de maîtrise en communication sous la direction d'Élisabeth Volckrick.
Louvain-la-Neuve : Université de Louvain-la-Neuve, 104 pages.
Janvier 1999

Table des matières

Introduction ______ ***1***

Chapitre I
Une définition de la rumeur… ______ ***5***
1. Les rumeurs : Esquisse d'une théorie de savoir de sens commun ______ 5
2. La rumeur et le point de vue scientifique : Tentative de définition ______ 6
1. Les "premières" définitions de la rumeur ______ *8*
2. Les définitions plus récentes ______ *13*

Chapitre II
La psychologie des foules ______ ***19***
1. Un peu d'histoire ______ 19
2. Plus précisément, que nous apprend la psychologie des masses ? ______ 21
A. Le Bon. L'apport de Le Bon à la psychologie des masses. ______ *22*
B. L'apport de G. Tarde à la psychologie des foules. ______ *31*
C. Note quant à l'apport de Freud ______ *37*

Chapitre III
Les mécanismes de transmission de la rumeur ______ ***40***
1. La rumeur comme processus destructif ______ 40
2. La rumeur comme phénomène social ______ 43
3. La rumeur comme processus constructif ______ 44
4. La rumeur comme phénomène projectif ______ 46
5. La rumeur comme manifestation d'une pensée sociale ______ 46
6. La rumeur comme témoin de l'imaginaire social ______ 50
7. La rumeur symptôme d'une pathologie sociale ______ 53

Chapitre IV
Analyse comparative des mécanismes de transmission de la rumeur et de la psychologie des masses ______ ***58***
1. Rumeur et masse ______ 58
2. Rumeur et foule ______ 59
3. Rumeur, psychologie des masses et savoir de sens commun ______ 61
4. Des conditions d'apparitions similaires. Un but commun ? ______ 62
5. Psychologie des masses et pensée sociale ______ 65
A. La pensée sociale ______ *65*
B. L'âme de la foule ______ *66*
6. Psychologie des masses, mémoire collective et imaginaire social ______ 69
A. Mémoire collective et archétypes ______ *70*
B. Entre âme des foules et mémoire collective : la suggestion ______ *71*
C. L'importance des affects. ______ *72*
7. Psychologie des masses, rumeur et opinion publique ______ 74
8. Psychologie des masses, rumeur et pathologie sociale ______ 76
A. Rumeur et folie à deux ______ *76*
B. La rumeur comme pathologie sociale : une contagion mentale ? ______ *78*

Conclusion ______ ***81***

Bibliographie ______ ***84***

« Il ne lui faut, dit-il, ny matière, ny baze : laissez la courre, elle bastit aussi bien sur le vuide que sur le plein…

L'erreur particuliaire fait premièrement l'erreur plublicque, et à son tour après, l'erreur publicque fait l'erreur particulière. Ainsi va tout ce bastiment, s'éstoffant et formant de main en main, de manière que le plus éloigné tesmoing en est mieux instruict que le plus voysin et le dernier informé mieulx persuadé que le premier; C'est un progrez naturel : car quiquonque croit quelque chose estime que c'est ouvrage de charité de la persuader à un aultre, et pour ce faire, ne craint point d'aiouster de son invention, autant qu'il veoid estre nécessaire en son conte pour suppléer à la résistance et au défault qu'il pense être en la conception d'aultruy. »

Montaigne, *Essais,* Liv.III ch.XI

Introduction

L'origine du mot rumeur : "rumor" signifie en latin "bruit qui court, rumeur publique". À l'origine, la rumeur désigne le bruit confus de voix qui émane d'une foule. Au XIIIe siècle, le mot rumeur a encore une autre connotation, celle de bruit, tapage, querelle, révolte. On trouve en effet les premières traces écrites du mot dans un document du parlement de Paris datant de 1274. Il désigne alors le "haro", le cri qu'était obligé de pousser tout citoyen s'il assistait à un crime de manière à attirer l'attention de la maréchaussée. Le mot continue à évoluer jusqu'à la deuxième guerre mondiale[0] où il acquiert la signification que nous lui connaissons.

Ce n'est donc pas la rumeur qui est le plus vieux média du monde mais bien le bouche à oreille avec lequel elle est bien souvent, et à tort, confondue.

Le phénomène rumoral, qui a vu les sciences humaines s'intéresser à lui pendant la deuxième guerre mondiale, a depuis été examiné, décrit et expliqué sous une multitude d'angles d'approche. Selon les auteurs, il a été étudié d'un point de vue sociologique (Reumaux, Morin), psychologique (Marc, Rouquette), sous l'angle des théories du récit (Campion-Vincent), d'un point de vue *marketing* (Kapferer), communicationnel et dans l'application de la gestion des crises (Kapferer), de la communication interne et relations

[0] Pour plus de détails, nous renvoyons aux articles de Pascal Froissart, Bernard Paillard et Françoise Reumaux:

- FROISSART, PASCAL, " La rumeur ou la survivance de l'intemporel dans une société d'information ". *Recherches en communication.* N° 3, 1995, pages 63 à 81.
- Paillard B.: *L'écho de la rumeur,* in Communication N°52, 1990
- REUMAUX, Françoise, " Rumor et opinio ". *Cahiers internationaux de sociologie.* Vol. 36, nº 86 (janvier-juin), 1989, pages 124 à 139

publiques des entreprises (Gryspeerdt), de son image dans la presse (Klein)…et même mais dans une moindre mesure du point de vue juridique.[1]

Pourtant, si le phénomène à été étudié sous de nombreux aspects, il a beaucoup de mal à être défini - nous traiterons de ce problème de définition dans le chapitre I.

De plus, les processus de transmission occupent, dans le phénomène rumoral encore plus qu'ailleurs, une place essentielle : "*En effet, la transmission en est une composante essentielle. Par elle, la rumeur vit et revit au gré des créations de chaque transmetteur. Sans transmission, nous ne pouvons plus parler de rumeur*"[2]

Partant de ces deux constats, nous nous pencherons plus particulièrement sur les mécanismes de transmission de la rumeur. Ceux-ci ont principalement été expliqués par la psychosociologie. Mais la rumeur n'est pas la simple transmission d'un contenu purement informatif. L'apport d'un autre courant de pensée que la psychosociologie ne pourrait-il pas, lui aussi, se révéler fécond ?

En remontant quelque peu le temps, plus exactement jusqu'au XVIIIe siècle, on retrouve un courant de pensée qui est , en quelque sorte, l'ancêtre de la psychologie sociale : la psychologie des masses.

S'intéressant aux phénomènes de foules, elle inaugurait en quelque sorte un questionnement sur les phénomènes collectifs.

Nonobstant sa disparition aussi prompte que le fut son émergence, la psychologie des masses a eu une influence importante sur nos sociétés. "*On peut dire que c'est probablement la théorie sociale qui a le plus d'influence dans le monde occidental d'aujourd'hui*"[3]

La psychologie des masses, à laquelle on ne fait plus que très rarement référence de nos jours est pourtant, pour Moscovici, *avec l'économie politique, une des deux sciences de l'homme dont les idées ont fait l'histoire*[4].

---

[1] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs,* Presses universitaires de France, 1975, P8

P. Marc : *De la bouche…à l'oreille,* Delval, Cousset, 1987

F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P57

A. Gryspeerd et A. Klein : *La galaxie des rumeurs,* EVO éditions, Bruxelles, 1995

E. Morin : *La rumeur d'Orléans,* Seuil, Paris, 1969

Campion-Vincent, Véronique & Jean-Bruno Renard : *Légendes urbaines. Rumeurs d'aujourd'hui,* Payot, Paris, 1992

J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde,* Seuil, *Paris, 1987*

[2] A. Klein et A. Grijspeerd: *la galaxie des rumeurs, Op. cit. P21*

[3] D. Bell : *The end of Ideology,* the Free Press, Glencoe, 1960, P21

[4] S. Moscovici: *L'âge des foules, Fayard, Paris, 1981, P13*

Si tel est effectivement le cas, les théories sur la rumeur ont-elles été épargnées ?

La psychologie des masses serait-elle susceptible de nous apporter des éléments nécessaires pour nous permettre de porter un regard différent sur certains mécanismes décrits dans la littérature consacrée aux rumeurs ? Est-il possible d'établir un lien entre les travaux menés sur la rumeur et la psychologie des masses ?

Est-il possible d'établir un parallèle entre les mécanismes de transmission des idées et sentiments décrits par la psychologie des masses et les mécanismes de transmission de la rumeur ?

La notion de rumeur sous-tend l'existence d'un nombre suffisant de personnes pour lui conférer une existence. "*La rumeur implique la notion de nouvelle - nous dirions maintenant d'information - et exige une diffusion à un nombre relativement important de personnes."*[5]

Françoise Reumaux, quant à elle, écrit que *la rumeur n'a de réalité tangible qu'à partir du moment ou il existe un nombre suffisant d'individus à s'intéresser à ses dires et à la colporter. "*[6]

Sans un nombre suffisant de personnes, la rumeur ne peut donc exister. Pourtant, l'existence d'un groupe hétérogène, d'une foule[7] dans le sens où on l'entend en règle générale n'est pas une condition suffisante à l'apparition des rumeurs.

Pour qu'un groupement humain soit susceptible de voir émerger des rumeurs, celui-ci doit répondre à certaines conditions.

L'une d'entre elles pourrait-elle être de constituer une foule psychologique - concept inauguré par la psychologie des masses ? Est-il possible d'établir un lien entre les deux? Il est en effet peu aisé de passer des phénomènes de propagation d'émotions dans une foule à la diffusion d'une rumeur dans le corps social.

Mais qu'est-ce qu'une foule telle que l'entend la psychologie des masses ?

Peut-on réellement parler de foule dans le cadre des rumeurs ?

Nous pensons que oui, aussi posons-nous la question/hypothèse suivante : est-il possible de faire une comparaison entre la transmission des émotions et idées dans les foules décrite par la psychologie des masses et les mécanismes de transmission de la rumeur ? Si oui, en quoi et dans quelle mesure la psychologie des foules nous permettrait-elle de considérer autrement les études menées sur la rumeur. Enfin, est-il possible d'établir un lien entre l'héritage de la psychologie des masses et les problèmes de définition du phénomène rumoral ?

---

[5] B. Paillard : *L'écho de la rumeur* , dans Communication n°52, P126

[6] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P58

[7] **Foule** : Réunion, en un même lieu d'un très grand nombre de personnes. Le petit Larousse op. cit.

La méthode que nous proposons d'utiliser dans ce travail – essentiellement théorique – est une approche comparative des mécanismes de transmission de la rumeur et de la psychologie des masses.

Pour ce faire, nous présenterons tout d'abord, dans les grandes lignes, la problématique définitionnelle de la rumeur. Ceci nous permettra d'une part de définir notre objet d'étude et d'autre part, d'exposer les associations qui lui sont classiquement faites.

Dans un souci de clarté, nous présenterons ensuite la psychologie des masses dans son ensemble. Nous pensons en effet que ce courant de pensée, mal connu de nos jours parce que relégué depuis longtemps aux oubliettes, gagne à être présenté d'une manière globale et que pour mieux comprendre ses implications, il doit être replacé dans son contexte historique général.

Dans la troisième partie, nous exposerons les mécanismes de transmission de la rumeur et tenterons de dégager la ou les idéologies qui les sous-tendent.

Dans une quatrième partie, nous tenterons de mettre les idées en parallèle et d'établir des liens entre la psychologie des masses et les travaux menés sur le phénomène rumoral.

Enfin, en guise de conclusion, nous proposerons une série de commentaires et de pistes de réflexions sur l'objet d'étude rumeur.

Chapitre I

Une définition de la rumeur…

Qu'est-ce qu'une rumeur ? Nous reprendrons dans ce premier chapitre ce que disent différents auteurs du phénomène rumoral.

1. Les rumeurs : Esquisse d'une théorie de savoir de sens commun

Les rumeurs constituent un objet d'étude fort discuté ces dernières années. Elles semblent vieilles comme le monde (*J.-N.* Kapferer titre d'ailleurs son livre *Rumeur : le plus vieux média du monde*), tout le monde en a entendu parler, tout le monde sait quelque chose sur le sujet et chacun y va de sa propre interprétation du phénomène.

Tout un chacun est capable, moyennant un minimum de temps de réflexion, d'expliquer d'une manière ou d'une autre – plus ou moins pertinente – ce qu'est d'après lui une rumeur et pourquoi elle a lieu d'être ; comment elle agit et quelles peuvent être ses implications.

Il ne se passe pas une seule semaine sans que les médias y fassent référence ; ce phénomène communicationnel intéresse, fascine même.

"Lorsqu'on est amené à se pencher sur le phénomène complexe qu'est la rumeur, on ne peut échapper à ce face à face entre un désir de définition scientifique et une certaine représentation que nous appellerons de sens commun, intégrée de longue date, mais qui reste pourtant vaste et ouverte. En effet, chacun est capable de se représenter la rumeur qui, d'ailleurs, est souvent entachée d'un caractère animalier, sournois, rapide, fuyant, etc.[8]

Manifestement, le concept même de la rumeur est fortement ancré en nous, a fortement imprégné chacun des nous et est présent jusque dans la littérature.[9]

---

[8] Gritti J.: *Elle court, elle court, la rumeur"*, Ottawa, éd. Alain Stanké, 1978, P13 Cité par Annabelle Klein dans *La galaxie des rumeurs*, EVO éditions, Bruxelles, 1995, P6

[9] "D'abord un bruit léger, rasant le sol comme une hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano*, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait; il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando*de bouche en bouche il va le diable; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyer calomnie se dresser, siffler, s'enfler grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait *?*"

Beaumarchais, *Le barbier de Séville*, acte II, scène VIII. Cité par P. Froissart : *La rumeur ou la survivance de l'intemporel dans une société d'information,* dans Recherche en communication n°3, 1995,

A n’en pas douter, la rumeur est et de loin, un savoir de sens commun et ce a tel point que d’aucun ne songerait, ne serait - ce qu’une seconde à s’interroger sur le concept et son origine.

S’arrête sans doute ici le "savoir de sens commun" parce que commence à cet endroit le "savoir scientifique".

2. La rumeur et le point de vue scientifique : Tentative de définition

Si le sens commun s’accorde facilement sur l’existence du phénomène rumoral, le concept a pourtant, d’un point de vue scientifique, beaucoup mal à être étudié et même défini. "*…dès que la rumeur est "victime" d’une tentative d’objectivation, elle échappe à son chercheur ou l’emmène dans des sables mouvants."*[10]

Ce problème de définition - relativement répandu dans les sciences sociales vu l’absence fréquente de contours nets des outils conceptuels et l’aspect changeant de ceux-ci - prend des proportions importantes dans le cas des rumeurs. Ce, à tel point que le concept peut-être pris par n’importe quel bout (contenu du message, mode de transmission, le média qui le transporte, la taille du groupe qui le partage, les effets qu’il produit…), il semble constamment nous échapper.

La rumeur est fréquemment décrite comme une bête fuyante, comme une entité insaisissable, ne nous laissant bien souvent que les traces, le souvenir de son passage comme support nécessaire à son étude. Ce caractère semble s’étendre jusqu’à sa définition théorique : chaque auteur y va de sa propre définition, la mieux adaptée à son approche du problème.

Une définition valable en tout temps, en tout lieu, cernant clairement le phénomène et remportant l’adhésion de l’ensemble des spécialistes ne semble pas pouvoir faire l’objet d’un accord.

"Il faut savoir lâcher la proie pour l’ombre, comprendre que la proie que saisit le concept n’est qu’une ombre et que pour saisir la proie, il faudrait conceptuellement saisir l’ombre, c’est-à-dire à défaut de certitudes, proposer des incertitudes en espérant que, dans certains cas, au moins, le matériau étudié ne nous contraindra pas à suspendre notre jugement."[11]

Conséquence de ce problème conceptuel, la rumeur est également insaisissable du point de vue de son appréhension scientifique ; tour à tour, elle passe du statut de rumeur à celui d’information, légende, légende contemporaine, anecdote, fantasme, bruit, commérage, désinformation, discussion,[12]… - ou, à force de lui être associé, est confondue avec un

[10] A. Gryspeerdt et A. Klein : *La galaxie des rumeurs,* EVO éditions, Bruxelles, 1995, P6

[11] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P6-7

[12] **Information :** 1.Action de s'informer. *L'information des lecteurs.* 2.Nouvelle communiquée par une agence de presse, un journal, la radio, la télévision.
Légende : 1.Récit merveilleux, où les faits historiques sont transformés par l'imagination populaire ou par l'invention poétique. 2.Histoire déformée et embellie par l'imagination.

mode de transmission qui lui est proche : le bouche à oreille - pour finalement ne plus se différencier de tout autre phénomène communicationnel.

L'arrivée et l'accroissement considérable de l'importance des médias n'a pas simplifié le problème. "*Bien plus encore, elle ne se contente plus du simple bouche-à-oreille mais s'accompagne parfois d'un support écrit ou visuel. En s'adaptant aux progrès techniques, elle s'insinue au cœur des masses médias qui agissent dès lors comme un relais occasionnel de la "traînée de poudre" orale.*[13]

Avec leur intervention dans les échanges d'informations, le bouche à oreille, mécanisme fondamental pour ne pas dire primitif, que l'on pensait être à la base du phénomène ne peut plus être considéré comme tel. La reprise et la diffusion de messages de tous types par les médias interdit aux chercheurs de se limiter à ce seul mode de transmission.

L'entrée en jeu des médias complique d'autant plus la tâche du chercheur que ceux-ci reprennent souvent la rumeur comme argument rhétorique et/ou comme manière de rendre la "titraille" plus attirante. "*La presse l'utilise pour augmenter l'interpellation et la participation de son public. La rumeur devient accroche"*.[14]

À défaut donc de pouvoir cerner le concept de rumeur, nous avons jugé opportun de savoir - comme le suggère Rouquette - ce qu'on entend par rumeur.

En effet : "*Comme bien d'autres, la notion de rumeur ne désigne pas une réalité immédiate qui s'imposerait d'elle-même à tout observateur, mais traduit une certaine façon de lire la réalité, c'est-à-dire de la découper, de l'organiser et de la questionner. Les apparences de l'être logique masquent profondément l'être sociologique et culturel. On croit s'interroger sur le monde, on s'interroge sur une vision du monde. Chaque notion possède en fait son histoire et n'acquiert pas de droit un statut d'objectivité ;* ***il lui faut d'abord éliminer ce qui, en elle, procède d'à priori tacites et de contaminations idéologiques****. La question qu'est-ce qu'une rumeur? Conduit donc à la reformulation suivante : qu'entend-on par rumeur ? …"*[15]

Légende contemporaine : Légende actualisée (Campion-Vincent : Histoires et légendes contemporaines)
Anecdote : Récit succinct d'un fait piquant, curieux ou peu connu.
Fantasme : Représentation imaginaire traduisant des désirs plus ou moins conscients. Les fantasmes peuvent être conscients (rêverie diurne, projets, réalisation artistique) ou inconscients (rêves, symptômes névrotiques).
Bruit : cf. note page suivante
Commérage : cf. note page suivante
Désinformation : action de désinformer**.**
Désinformer : Informer faussement en donnant une image mensongère ou déformée de la réalité, notamment en utilisant les médias, les techniques d'information de masse**.**
Discussion : cf. note page suivante

Le petit Larousse, éditions Larousse, Paris, 1988.

[13] Lacouture J.: *Bruit et information* dans le Genre Humain, n°5, édition du seuil, Paris, avril 1991, P22 Cité par A. Klein dans *la galaxie des rumeurs, Op. cit. P9*

[14] A. Gryspeerdt et A. Klein: *la galaxie des rumeurs, Op. cit. P23*

[15] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs*, Presses universitaires de France, 1975, P8

L'exposé des différentes définitions de la rumeur proposées par les auteurs les plus connus est un fait courant dans les travaux menés sur le sujet. Il nous a néanmoins paru impossible d'en faire l'économie : nous devions, d'une part, définir notre objet d'étude et, adoptant l'optique proposée par Rouquette, il nous fallait, d'autre part, rappeler ce que sous-tend le concept de rumeur, *ce que l'on entend par rumeur*. Dit autrement, si nous nous apprêtons à travailler des représentations, il est impératif de savoir quelles sont ces représentations.

Dans cette optique nous allons, dans un premier temps, exposer une série de définitions qui sont à la "base" de la conception de la rumeur, en dégager les idées qui lui sont communément associées, les *à priori tacites* et les idéologies qui les sous-tendent.

Nous essaierons de comprendre les raisons pour lesquelles ces définitions sont ce qu'elles sont, pourquoi elles ne peuvent plus être prises tel quel et y apposerons une série de remarques qui ont été faites à leur sujet

Dans un deuxième temps, nous aborderons les définitions proposées par des auteurs plus récents. Celles-ci tentent d'être plus complètes, moins partiales et, si elles ne sont pas totalement exemptes des mêmes "à priori" (la rumeur est et reste en grande partie liée à un savoir de sens commun), elles sont néanmoins moins marquées et plus nuancées.

1. Les "premières" définitions de la rumeur

Parce qu'elles ont servi aux pionniers de la recherche dans le domaine, ces définitions font en quelque sorte partie de la littérature de base des études consacrées à la rumeur. Même si elles peuvent aujourd'hui paraître obsolètes, elles restent - au même titre que les études auxquelles elles ont servi - incontournables.

Apparues en temps de guerre pour combattre les fréquentes rumeurs qui démoralisaient les troupes et la population, les premières études s'intéressant au phénomène rumoral - commandées par l'armée américaine - ne pouvaient bien entendu pas proposer de définition exempte d'une forte emprunte laissée par l'optique dans laquelle elles étaient envisagées.

Allport et Postman (1945), à l'origine du célèbre protocole expérimental du "jeu du téléphone" - et ses déformations du message initial[16] - conçoivent la rumeur comme "*une*

[16] Réduction - accentuation - assimilation.

affirmation générale présentée comme vraie, sans qu'il existe de données concrètes permettant de vérifier son exactitude".[17]

Knapp (1944) la définit comme suit : "*Une déclaration destinée à être crue, se rapportant à l'actualité et répandue sans vérification officielle*".[18]

Pour Peterson et Gist (1951), la notion de rumeur désigne "*un compte rendu ou une explication non vérifiés… circulant de personne à personne et se rapportant à un objet, un événement ou une question d'intérêt public".*[19]

Comme le dit très bien Rouquette, "aucune définition n'est en ce sens innocente et désigner c'est déjà construire".[20] Ces définitions ne dérogent pas à la règle en ce sens qu'elles impliquent des associations régulièrement faites à la notion de rumeur : En premier lieu, la rumeur est intimement mise en relation avec une notion de vérité. Elle est généralement considérée comme "fausse", c'est-à-dire comme véhiculant de fausses informations ou du moins "non vérifiées".

"Régulièrement condamnées parce que jugées dangereuses, réprimées comme une perversion, les rumeurs ont fait l'objet de plusieurs tentatives de contrôle".[21]

Le modèle de la communication pris ici comme référence est celui d'une communication linéaire tel que l'avaient décrit Shannon et Weaver. Ces définitions, visiblement bien adaptées à une forme de communication politique d'un état en crise (guerre) considéraient, d'une manière générale, les rumeurs comme une forme pathologique de la communication sociale et visaient principalement à les discréditer.

Les premières recherches consacrées au phénomène avait donc pour but principal de le combattre. "*Dès ses débuts, qui ont coïncidé, rappelons-le, avec le cœur de la seconde guerre mondiale, l'étude des rumeurs a constitué une recherche appliquée. Les événements ont bousculé les thèmes académiques et il s'est agit, comme on le soulignait en*

L'expérience consistait essentiellement à faire décrire une photo par un sujet à une autre personne qui elle même devait, de la manière la plus fidèle possible et sur base de ce qu'elle avait entendu, décrire la photo à une troisième personne et ainsi de suite. Les chercheurs pouvaient ainsi suivre étape par étape l'évolution et les déformations du message initial.

Nous n'allons pas faire un exposé détaillé de cette expérience et renvoyons, pour plus de détails à la page 71 du livre de Rouquette : *Les rumeurs,* op. cit.

[17] Allport G. W., Postman L. : *An analysis of rumor.* Public Opinion Quarterly*, 10, hiver 1946-1947*

[18] Knapp R. : *A psychology of rumor,* Public Opinion Quarterly, 8 (1), 1944, p22-37

[19] Peterson W., Gist N. : *Rumor and Public Opinion,* American Journal of Sociology, 57, 1951

[20] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs,* presse universitaire de France, 1975, P11

[21] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit. P 10* Ces tentatives de contrôle sont encore d'actualité *;* principalement dans l'ensemble des communications de crise. Nous y reviendrons brièvement.

commençant ce livre, de connaître pour contrôler, d'analyser pour diriger ; en fait, la plupart des conclusions étaient acquises d'avance et la recherche n'a fait que fournir une caution scientifique à des représentations dominantes. Les contraintes de la situation, et d'abord les contraintes socio-historiques, ont orienté les auteurs non pas vers quelque optique fondamentale, mais bien vers la mise en évidence de résultats susceptibles d'avoir immédiatement un impact pratique. La conclusion essentielle d'Allport et Postman, par exemple, affirme que les rumeurs ne constituent pas une source d'information fiable".[22]

"Or, dans un usage scientifique, la rumeur ne peut évidemment pas être définie par rapport au critère extérieur que constitue la valeur de vérité de son contenu ou la vérifiabilité de celui-ci.[23]

Kapferer fait le même constat : pour lui, la définition de la rumeur basée sur une logique du vrai et du faux *aboutit à une impasse* puisque la vérité est une notion extrêmement subjective. *"…est vrai ce que le groupe croit vrai".*[24]

En outre une définition s'appuyant sur la vérité ou le caractère non vérifié du message *rend inexplicable la dynamique des rumeurs* et conduit à une indifférenciation de la rumeur avec toute autre information transmise par le bouche à oreilles ou apprise dans les médias.

A l'opposé, nous pouvons situer la définition de G. Durandin : "*Les rumeurs sont des nouvelles vraies ou fausses circulant par différents moyens, officiels ou non officiels."*[25] Comme le fait remarquer Pierre Marc, celle-ci n'explique pas les situations exactes dans lesquelles se trouvent l'émetteur et le récepteur du point de vue de la véracité de l'information.

De plus, pourrions-nous ajouter, cette définition nous apporte-t-elle réellement les éléments nous aidant à distinguer les rumeurs des autres phénomènes communicationnels ?

De toute manière, comme le souligne Rouquette, pour la population concernée le problème de la véracité de la rumeur ne se pose en général pas. La rumeur existe et circule, que les gens la pense fondée ou pas.[26]

Cette absence de désir de vérification a également été relevé par P. Marc; nous y reviendrons dans la partie consacrée aux définitions plus "récentes".[27]

Au travers ce lien avec la vérité, la rumeur est également mise en relation avec le pouvoir. "*Les rumeurs gênent parce qu'elles sont une information que le pouvoir ne contrôle pas.*

---

[22] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit. P91*

[23] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit. P 13*

[24] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit., P22*

[25] G. Durandin : *Les rumeurs, les camps de déportés, le problème des handicapés,* C.D.U., Cours de la Sorbonne, Paris, 1956. Cité par P. Marc : *De la bouche…à l'oreille,* Delval, Cousset, 1987, P 15

[26] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit. P 103*

[27] P. Marc : *De la bouche…à l'oreille, Delval, Cousset, 1987, P 16*

Face à la version officielle, il naît d'autres vérités : à chacun sa vérité".[28] (On remarquera ici aussi la référence à une notion de vérité) *"En réalité c'est parce qu'elle peut se révéler exacte que la rumeur gêne".*[29]

"La rumeur est un rapport à l'autorité : dévoilant les secrets, suggérant des hypothèses, elle contraint les autorités à parler". " Non officielle, la rumeur propose une réalité que le groupe n'aurait pas dû connaître. C'est précisément pour cela que chacun est à l'affût des rumeurs et s'empresse d'en reparler à ses proches".[30]

Knapp, dans le même article, donne les caractéristiques et les propriétés de toute rumeur "prégnante".[31]

Ce qui ressort de l'article de Knapp et des travaux des autres chercheurs à été regroupé et formalisé par M. L. Rouquette : la rumeur peut être décrite au travers de sept caractéristiques répartissables en trois classes.

A) La situation

1. La rumeur apparaît dans une situation de crise

2. Les canaux formels de communication ne véhiculent qu'une information réduite sur certains événements ou aspects de cette situation.

B) Le processus de transmission

3. La rumeur se transmet oralement de personne à personne.

4. Cette communication à lieu entre des individus également impliqués dans la situation.

C) Le contenu

5. Le contenu de la rumeur connaît différentes distorsions au cours de son processus de transmission.

6. Ce contenu traduit la pensée de désir de la population.

7. Il entretient un rapport avec l'actualité.

A ces différentes caractéristiques, peuvent être apposées les remarques et critiques suivantes:

---

[28] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, Seuil, Paris, 1987, P17*

[29] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit., P13*

[30] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit., p26 et 27*

[31] Nous n'allons pas les exposer ici, nous renvoyons pour plus de détails sur le sujet aux pages 13 et 14 du livre *Les rumeurs* de Rouquette.

1- Par rapport à la situation, la rumeur est souvent associée à une situation de crise ou extrême.[32]

Limiter la rumeur à ces quelques situations équivaut à la considérer comme un dysfonctionnement, comme *la manifestation localisée et temporaire d'une maladie sociale… Or la rumeur ne peut être valablement affectée d'un indice de rareté ; elle est la chose du monde social la mieux partagée.*[33]

En outre, cette conception de la rumeur est marquée d'un parti pris dogmatique qui confère aux actes de communication la seule transmission fidèle d'une information contrôlée. Or si cette fidélité de transmission est une qualité essentielle des systèmes technologiques, elle ne fait pas nécessairement partie des exigences principales des communications humaines. *"On peut ainsi se convaincre, encore une fois, que l'image donnée des rumeurs procède directement d'une certaine image de la société".*[34]

2- La privation d'information : cette condition suppose que les individus ont besoin d'un minimum d'informations à défaut de quoi, ils vont essayer de satisfaire ce besoin par leurs propres moyens. Les probabilités d'apparition d'une rumeur deviennent alors une fonction inverse de la quantité d'informations délivrée par les médias officiels.

3 et 5- Le bouche à oreille ne peut-être considérée comme mode de transmission propre à la rumeur étant donné qu'il est présent dans la plupart des communications humaines.

Puisqu'ils sont une caractéristique générale de tout échange d'information, le même commentaire peut être fait aux mécanismes de distorsion du message. Il serait de plus sans doute intéressant de considérer ces distorsions non comme un manquement ou un symptôme d'incompétence mais comme *l'envers d'une fidélité autre, le témoignage de l'exercice d'une pensée sociale.*[35]

4- La rumeur se propage entre individus également impliqués dans une situation particulière. Il ne s'agit pas ici d'une communauté de traits psychologiques communs mais bien d'une *exposition à des variables sociales de modalité analogue.*[36]

6- Émotions et besoins : *"La rumeur est saisie en général comme une sorte d'écran projectif où se déchiffre la dynamique affective de la population, où se révèle le jeu mobile de ses intérêts, de ses passions, de ses investissements affectifs."*[37]

---

[32] Ce qui est toujours valable, ne serait-ce qu'au vu de l'importance accordée à la rumeur dans les ouvrages concernant la communication de crise. À titre d'illustration, nous renvoyons au livre de J.M. Guillery et M. Ogrizek : *La communication de crise*, Que Sais-je *?* , Presse Universitaire de France, Paris, 1997, P 12-19 qui nous a semblé être un bon représentant des nombreux ouvrages et articles écrits sur le sujet.

[33] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.P16*

[34] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.P16*

[35] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.P18*

[36] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.P17*

7- Le rapport à l'actualité attribuée à la rumeur suppose deux hypothèses :

Tout d'abord que *la situation est d'autant moins impliquante pour les individus qu'elle est éloignée dans le temps.*

Ensuite que *l'implication est une condition nécessaire de la transmission des rumeurs.*[38] Rouquette estime que cette référence à l'actualité ne convient qu'à des situations de crise. Considérant que l'actualité se définit comme étant ce qui est "actualisé" par la parole sociale et que tout ce qui n'existe pas dans le discours du groupe n'existe pas pour le groupe, dans tous les autres cas, c'est la rumeur qui crée l'actualité.

Et l'auteur de conclure sur ces remarques que les composantes classiques de la notion de rumeur ne la différencient pas réellement de tout autre phénomène lié à la vie sociale.

La rumeur est en grande partie un savoir de sens commun, ces définitions en font bien état. Les chercheurs de l'époque n'ont, en réalité, fait que traduire en termes scientifiques les représentations dominantes - à l'époque - du phénomène[39]. Nombre de ces représentations lui sont encore régulièrement associées de nos jours ; nous essayerons d'en faire brièvement état dans le point suivant.

2. Les définitions plus récentes

Le premier a avoir proposé une définition de la rumeur totalement différente est un sociologue américain : T. Shibutani.

Bien que datant de 1966, la définition qu'il propose est plus "actuelle" en ce sens qu'elle ne s'appuie pas sur la logique dichotomique vrai/faux chère à l'optique *recherche appliquée* des premiers instants.

Pour lui, l'origine de la rumeur est un événement important et ambigu. Face à cet événement, la rumeur servirait de support à une mise en commun des ressources intellectuelles du groupe pour parvenir à une interprétation satisfaisante dudit événement. Les rumeurs sont alors définies comme *des nouvelles improvisées résultant d'un processus de discussion collective.*[40]

---

[37] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.P18*

A noter que Rouquette n'accorde aucun crédit à ces conceptions dans la mesure où elles font appel à des "besoins", des "désirs" ou des "tendances" ce qui dissout l'analyse objective des comportements dans *un scénario d'entités qui sont elle-même la projection d'un état primaire de la science.*

[38] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.P18*

[39] Cf. La citation de M.L. Rouquette – retranscrite plus haut – et renvoyant à la page 91 son livre *les rumeurs.*

[40] T. Schibutani : *Improvised News : a sociological study of rumor*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1966

L'optique proposée, en mettant l'accent sur la dynamique de la rumeur, tranche radicalement avec ce qui a été fait précédemment. La principale limite de cette définition est justement, d'être, limitative : elle confine le concept aux seules rumeurs nées d'un événement et fait fi de tous les autres cas de figure où, justement, on considère la rumeur comme n'ayant à l'origine aucun d'événement spécifique.

Que faire dans ces cas-là des mécanismes de "self full-filling prophecy"[41] ? Ou des constats tels que celui de Rouquette lorsqu'il dit "*…dans tous les autres cas, c'est la rumeur elle-même qui crée l'actualité ;"*[42] ? Ou encore, lorsque Kapferer explique que le vieux dicton "*Il n'y a pas de fumée sans feu"* ne se vérifie dans le cas des rumeurs que *si on appelle feu la passion et l'imagination parfois fertile des témoins, des récepteurs de messages et des personnes qui lancent volontairement les rumeurs. En réalité, l'attachement populaire à ce proverbe constitue la voie royale de sa manipulation par la rumeur.*[43]

Dans le même ordre d'idée, une métaphore utilisée par Reumaux[44] expose bien l'inversion logique présente dans certaines rumeurs : c'est parce qu'il y a rumeur, qui fait office de preuve, qu'un événement a bien eu lieu et pas le contraire.

A l'opposé de cette définition proposée par Shibutani, Morin, en parlant de la rumeur d'Orléans, écrit : "*Il s'agit là d'une rumeur à l'état pur. Pur à double titre : a) il n'y a aucune disparition dans la ville, et plus largement aucun fait qui puisse servir de point de départ ou d'appui à la rumeur ; b) l'information circule toujours de bouche à oreille, en dehors de la presse, de l'affiche, même du tract ou du graffiti."*[45]

Pour Morin, la "rumeur pure" ne part pas, comme le disait Shibutani, d'un événement mais se caractérise justement par l'absence d'éléments pouvant servir de base à son apparition.

Il est à remarquer que l'on voit apparaître, dans cette citation, des éléments déjà connus : d'une part, la rumeur se transmet uniquement par le bouche à oreille ; ce qui semble impossible à envisager de nos jours : "*Bien plus encore, elle ne se contente plus du simple*

---

[41] En français : prophéties auto-réalisatrices. "*L'anticipation d'un événement peut, par le fait même de sa formulation, susciter des actions qui réaliseront ces événements. Ainsi, le psychiatre Mendel, parce qu'il s'attendait à des améliorations chez ses patients, a lui-même provoqué les changements (sans s'en rendre compte). Les Anglo-saxons appellent ce processus une prophétie auto-réalisatrice (self-fulfilling prophecy).*

J. Van Rillaer : *La gestion de soi, Mardaga, Liege, 1992, P 134*

[42] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit. P19*

[43] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit., P59*

[44] *Pour déjouer les pièges de la réalité, le cavalier de Lewis Carroll dispose toujours d'une foulée d'avance sur l'espace qu'il parcourt. C'est ainsi qu'il protège les pattes de son cheval de brassards de fer armés de pointes afin de lui éviter les requins.*

Ces brassards de fer sont bien la preuve de la présence des requins dans les campagnes anglaises et ils n'étonnent pas plus Alice que l'annonce de tel événement invraisemblable - les Russes nationalisent leurs femmes - n'a étonné les américains pendant la seconde guerre mondiale, la présence de l'imaginaire étant le requin qui rôde dans les messages de la rumeur.

F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P57

[45] E. Morin : *La rumeur d'Orléans*, Seuil, Paris, 1969, P 17

bouche à oreille mais s'accompagne parfois du support écrit ou visuel. En s'adaptant aux progrès techniques, elle s'insinue au cœur des mass médias qui agissent dès lors comme un relais occasionnel de la "traînée de poudre" orale".[46]

"*…Ce rapport qu'entretiennent les médias avec les rumeurs est complexe et ambigu.*"[47]

D'autre part la rumeur est présentée comme non fondée, ce qui renvoie à nouveau à une distinction vrai/faux.

D'après Kapferer, cette conception de la rumeur, en la limitant aux seules histoires injustifiées, a comme conséquence néfaste de lui conférer *l'image d'une maladie mentale du corps social.* Pour preuve, la terminologie médicale utilisée par Morin pour analyser son objet d'étude : germe, pathologie, foyer infectieux, phase d'incubation, de métastase…[48]

"La rumeur est une perturbation de la communication sociale"[49] a-t-on pu lire dans une article récent de B. Paillard – chercheur ayant collaboré avec E. Morin dans le cadre de la rumeur d'Orléans.

Le caractère non fondé de la rumeur est apparemment devenu dominant *: "la rumeur n'a aucun fondement et c'est là sa définition la plus irréductible peut-être"* écrivait encore Flem en 1982.[50]

J.-N. Kapferer lui-même, pourtant bien conscient des problèmes de définition engendrés par la référence à la vérité, introduit dans sa propre définition des notions connexes : le démenti et la confirmation. "*Nous appellerons donc rumeur l'émergence et la circulation dans le corps social d'informations soit non encore confirmées publiquement par les sources officielles soit démenties par celles-ci"*.[51]

Comme le fait remarquer A. Klein, comment peut-on donner du sens aux notions de démenti et de confirmation si ce n'est en se référant à la vérité.

---

[46] A. Gryspeerdt et A. Klein : *La galaxie des rumeurs,* EVO éditions, Bruxelles, 1995, P9

[47] B. Paillard : *L'écho de la rumeur* , dans Communication n°52, 1991, P131

[48] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit., P21*

"Proliférant sur un germe dont on peut déterminer la double origine mythologique et le même source fantasmatique, elle incube (10-20 mai), entre en virulence et en extension rapide (20-27 mai), se déchaîne en une prodigieuse métastase (29-30 mai), se disloque sous la contre attaque (2-10 juin), régresse dans le fantasme et les mini-rumeur, s'enfonce dans l'amnésie, laisse des résidus et des germes." E. Morin : *La rumeur d'Orléans,* Seuil, Paris, 1969, P 36

[49] B. Paillard : *L'écho de la rumeur* , dans Communication n°52, 1990, P138

[50] Flem L. : *Bouche bavarde, oreille curieuse,* le genre humain, 5, 1982, P11-18

[51] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit., P25*

De plus, en se rapportant à des "sources officielles", J.-N. Kapferer réintroduit également dans sa définition une notion dont nous avons déjà parlé précédemment : le rapport à l'autorité.

Force est de constater que, depuis les premières définitions du phénomène, bien peu de choses ont évolué. Les mêmes notions de vérité, d'actualité, de bouche à oreilles… lui sont encore et toujours rattachées ; un peu *comme si, inconsciemment, le sens populaire de la rumeur reprenait le dessus. Comme si le besoin de dichotomie revenait, plus fort que jamais.*[52]

Rouquette en 1975 - date de sortie de son livre sur les rumeurs - en faisait déjà le constat : "*Or, on l'aura remarqué, les auteurs "spécialistes" donnent précisément des rumeurs une description très peu technique, mais au contraire extrêmement naïve, calquée directement sur l'expérience subjective la plus immédiate. En d'autres termes, ils ne décrivent pas les rumeurs, mais leur représentation des rumeurs, oubliant ainsi que ce n'est pas l'intuition qui crée l'unité objective des phénomènes mais un ensemble convergent d'opérations et de mesures."*[53]

A. Klein le souligne également : "*Il semble donc que les définitions scientifiques sont soit partielles, soit empreintes du sens commun et constitués de termes très relatifs."*[54]

Le constat est là mais ses causes restent inexpliquées. Peut-être Rouquette fournit-il, dans son introduction, un début de réponse : "*Le rôle déterminant des pressions historiques est d'autant moins dépourvu d'intérêt qu'il n'y a eu pratiquement aucun progrès dans cette recherche depuis une vingtaine d'années. Une telle stagnation ne correspond peut-être pas à une simple désertion de l'attention scientifique, mais à des facteurs plus profonds qui gouvernent la dynamique, c'est-à-dire l'évolution des possibilités et des choix d'une science particulière."*[55]

Le problème reste néanmoins posé ; pourquoi l'objet d'étude rumeur est-il si difficile à désigner ? Pourquoi reste-t-il si fortement ancré dans le sens commun ? Peut-être la réponse à la première interrogation réside-t-elle en partie dans la seconde. La question reste ouverte.

Certains auteurs pourtant ont déjà proposé d'aborder la problématique rumorale sous un angle tout à fait différent :

Rouquette quant à lui ne définit pas réellement la rumeur mais propose de poser sur elles un autre regard *: "Les rumeurs ne sont pas aberration pathologique ou exception temporaire, crise ou déchirure, mais mode d'expression privilégié de la pensée sociale. Telle est l'idée centrale de ce livre."*[56]

---

[52] A. Gryspeerdt et A. Klein : *La galaxie des rumeurs*, EVO éditions, Bruxelles, 1995, P8

[53] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit. P20*

[54] A. Gryspeerdt et A. Klein: *La galaxie des rumeurs*, EVO éditions, Bruxelles, 1995, P8

[55] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit. P7*

[56] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit. P8*

Pierre Marc, après avoir examiné quelques définitions proposées par d'autres auteurs se contente de relever certaines caractéristiques "invariantes" des rumeurs telles que celles-ci les présentent : *"D'une part la rumeur consiste en une information incertaine qui suit aussi bien des canaux informels que des voies officielles ; en outre, elle appelle des précisions quant à l'existence d'un désir de vérification au sein des populations touchées, ce qui met l'accent sur l'importance du contexte psychologique qui la sollicite et qu'elle modèle en retour.*"[57]

Il est intéressant de remarquer que P. Marc, certainement un des premiers, insiste sur le fait que dans le cadre des rumeurs, alors que la question de la véracité de son contenu est inévitablement posée, le désir de vérification des relais de la rumeur eux-mêmes ne fait bien souvent pas partie des impératifs. En outre, les personnes la véhiculant n'ont que très rarement les moyens de vérifier son exactitude.

"On peut ainsi penser que le désir de vérification, variable primaire de la liste, n'apparaît généralement pas en matière de rumeur, ou alors tardivement, et qu'une question est posée par les personnes qui, elles, le présentent d'emblée : s'excluent-elles du phénomène social?"[58]

Le problème de définition rencontré par les chercheurs s'interrogeant sur le phénomène rumoral est en définitive bien épineux. A tel point d'ailleurs que les seuls auteurs ayant, dès le départ, choisi d'essayer de définir la rumeur - A. Klein et A. Gryspeerdt - ont en définitive réorienté leur quête définitionnelle en "voyage autour de la rumeur" ; démarche globalisante consistant à *dresser la "carte associative" de la rumeur pour en tracer les contours.*[59]

"En effet, suite à un essai de définition et de "typologisation" qui nous a menée devant l'impasse de l'exclusion et de l'indéfinition, face aussi à un phénomène si difficile à saisir et aux multiples facettes, nous nous orientons vers des phénomènes pouvant être liés à la rumeur afin d'établir ce que celle-ci est et ce qu'elle n'est pas, ses limites, ses contours."[60]

A remarquer, cette démarche associative renvoie une fois encore, en partie du moins, à un savoir de sens commun.

Peut-être est-ce en fin de compte dans cette direction qu'il faille se tourner : A. Klein, à la fin de son travail conclut : "*Notre tentative d'explication est la suivante : la rumeur est avant tout une FORME. Telle la flamme qui change de couleur en fonction de ce qui la nourrit, la rumeur prend la couleur de ce qu'elle contient."*[61]

Nous terminerons cette partie avec la proposition de définition faite par P. Froissart dans l'un de ses articles. Celle-ci nous a semblé aller dans le même sens, bien qu'empruntant des

---

[57] P. Marc : *De la bouche…à l'oreille, Delval, Cousset, 1987, P 17*

[58] P. Marc : *De la bouche…à l'oreille, Delval, Cousset, 1987, P 16*

[59] A. Gryspeerdt et A. Klein: *La galaxie des rumeurs*, EVO éditions, Bruxelles, 1995, P11

[60] A. Gryspeerdt et A. Klein *La galaxie des rumeurs*, EVO éditions, Bruxelles, 1995, P11-12

[61] A. Gryspeerdt et A. Klein: *La galaxie des rumeurs*, EVO éditions, Bruxelles, 1995, P24

chemins différents : " La notion de temps nous permettrait-elle d'énoncer une définition où *la rumeur est un phénomène éphémère, cyclique et conjoncturel de diffusion dans le socius d'un message à prétention d'actualité."*[62]

Il nous a en effet semblé qu'en étudiant les liens unissant rumeur et temps, P. Froissart mettait également l'accent sur la forme discursive que représentait la rumeur bien plus que sur la réalité tangible d'un phénomène social. "*En définitive, l'actualité est la forme rituelle d'énonciation de la rumeur, texte parmi d'autres de littérature orale. C'est pourquoi même les rumeurs de prédictions sont racontées au présent."*[63]

Nous avons exposé la pensée de différents auteurs concernant la conception de l'objet d'étude rumeur ainsi que les problèmes définitionnels qui lui sont liés. Le sujet… loin d'être épuisé… pourrait à lui seul, faire l'objet d'un mémoire.

Abordons maintenant la présentation de l'autre "versant de notre problématique" : la psychologie des masses.

---

[62] P. Froissart : *La rumeur ou la survivance de l'intemporel dans une société d'information,* Dans Recherche en communication n°3, 1995, p80

[63] P. Froissart : *La rumeur ou la survivance de l'intemporel dans une société d'information,* Dans Recherche en communication n°3, 1995, p69

Chapitre II

La psychologie des foules

Nous avons exposé la problématique définitionnelle de la rumeur dans le chapitre précédent ; abordons à présent la psychologie des masses - aussi connue sous le nom de psychologie des foules.

Apparue au XVIIe siècle avec à son origine Gustave Lebon, la psychologie des foules va marquer un pas important dans les sciences sociales.

Alors que la France est secouée par des crises sociales dont l'importance va crescendo, les dirigeants et les patrons sont de plus en plus effrayés par le pouvoir des foules au sujet desquelles ils ne comprennent rien.

En se soulevant de cette manière, le peuple français manifeste sa colère et montre sa force, par là, l'importance de son pouvoir d'action.

Face à ce spectacle toujours plus régulier, un homme, Gustave Lebon, aussi effrayé que la classe dirigeante, s'interroge et essaye d'expliquer le fonctionnement des foules.

Il en écrira un livre qui va changer sa vie… et le paysage des sciences sociales : "*la psychologie de foules*".

Par la suite, la psychologie des masses deviendra la théorie sociale qui, d'après Moscovici, a probablement eu le plus d'influence dans le monde occidental d'aujourd'hui[64].

Mais comment en est-on arrivé là ?

1. Un peu d'histoire

L'écroulement de l'ancien régime entraîne avec lui la chute des cadres religieux et politiques traditionnels. L'exode des campagnes vers les villes amasse les hommes en groupements anonymes. Aidée par l'industrialisation, la concentration d'hommes rend les villes toujours plus instables et fait naître la classe ouvrière. La société se divise maintenant plus nettement en deux : d'un côté la classe dirigeante, les aristocrates, les patrons… et de l'autre la classe ouvrière, le peuple… la "populace".

Celle-ci ne tarde pas à s'organiser et à trouver de nouveaux moyens d'action (la grève par exemple). Elle descend alors régulièrement dans la rue et réclame son dû, transformant les villes en champs de batailles.

[64] D. Bell: The end of ideology, the free press, Glencoe (Ill), 1960, p21

Dans un même temps, les marchés contribuent à créer des habitudes de consommation et une standardisation de celle-ci.

Augmentation de la taille des groupements humains, standardisation des modes de vie, de pensée et d'action transforment les individus en particules sociales conformes et anonymes. Un nouveau type humain apparaît : l'homme masse, façonné par ce courant de conformisme en réalité double. D'un côté un conformisme venant d'en haut, de la minorité et de l'autre côté un conformisme venant d'en bas, de la majorité.

La société est en train de changer, les hommes sont livrés à eux-mêmes, ils forment une sorte de "gaz dont la puissance explosive augmente avec le volume et domine partout"[65]. Lebon écrit d'ailleurs à ce sujet :"Alors que nos antiques croyances chancellent et disparaissent, que les vieilles colonnes des sociétés s'effondrent tour à tour, l'action des foules est l'unique force que rien ne menace et dont le prestige grandit toujours. L'âge où nous entrons sera véritablement l'ère des foules"[66].

En réalité, face à cette nouvelle "menace", cette nouvelle force que constituent les foules, deux courants de pensées - qui n'ont cessé de s'opposer - ont tenté d'expliquer le phénomène.

Le premier, initié par Weber et Marx a comme fondation l'économie politique vue à la lumière de l'histoire. Tout autre phénomène est considéré comme périphérique et sans grand intérêt.

Pour elle, la société s'est transformée en un immense marché où tout se vend et s'achète. Sur ce grand marché, est apparue une nouvelle classe sociale : le prolétariat. Les foules sont alors l'indice d'une nouvelle forme sociale dans laquelle les prolétaires paupérisés par le capital sont la figure de la révolution à venir. Grâce à ce prolétariat, la société s'en va vers une ère nouvelle, un monde meilleur animé par la science et la technique, un espoir d'avenir.

Tout est explicable et expliqué par l'économie, la concentration des moyens de production… et l'histoire.

Alors que la première conception révèle une société de classe, la seconde explique une société de masse. Ici le changement ne va pas dans le sens d'une division de la société en classes qui s'opposent mais vers un mélange des catégories sociales, vers une massification due au progrès des moyens de communication (presse, mass media…) et aux phénomènes d'influence.

L'esprit de chacun est influencé par une espèce de télépathie qui fait naître des images communes et des émotions identiques qui transforment les esprits individuels en esprit de masse.

---

[65] S. Moscovici: *L'âge des foules, Fayard, Paris, 1981*

[66] G. Lebon:, *La psychologie des foules*, Presse Universitaires de France, Paris, 1863, P2

"*Les nouvelles vérités politiques seront fondées sur des vérités psychologiques. L'humanité s'apprête à quitter l'époque économique de son évolution pour entrer dans son époque psychologique*".[67]

L'économie n'a ici qu'une faible importance ; l'histoire va être expliquée par des phénomènes considérés comme périphériques par sa rivale. Les masses sont placées au centre de la vision de l'histoire. Pourtant, elles n'annoncent pas pour autant un espoir d'avenir mais bien une époque de crises en chaînes. Les foules sont considérées comme incapables de changer le monde et de gouverner.

Il y a un primat de l'individu sur le nombre. Toute idée innovatrice et réfléchie ne peut qu'être individuelle. Lorsqu'ils sont en grand nombre, les hommes perdent toutes leurs acquisitions morales et ne gardent que leurs attitudes psychologiques les plus primitives et les plus brutales écrivait Freud.[68] Privée de leur faculté de raisonner et de se discipliner, les foules sont incapables de gouverner et pire, elles sont à la merci du premier venu qui saura s'adresser à elles.

L'affirmation est dure et sans nuance certes, mais elle fonde la psychologie des masses, du moins sa naissance puisque la déduction est vite faite : Qui veut résoudre la révolte des masses et diriger doit comprendre leur fonctionnement et savoir s'adresser à elles.

2. Plus précisément, que nous apprend la psychologie des masses ?

Nous l'avons dit précédemment, la psychologie des masses a à son origine Gustave Lebon. Mais si Lebon en est l'initiateur, d'autres auteurs ont contribué au développement du mouvement : Tarde, Freud, Sighele, et Mac Doughall en sont les plus connus.

Peu de temps avant la parution de *La psychologie des foules*[69], Sighele - dans son livre *Les foules criminelles*[70] - a posé une série de bases théoriques que Lebon reprendra et adaptera à un point de vue plus politique.

Peu de temps après, Tarde - qui entretenait une correspondance et de bonnes relations avec Sighele - écrit lui aussi un livre : *L'opinion et la foule.*[71]

---

[67] H. Broch: *Massenwahn théorie,* suhrkamp, Francfort sur le main, 1979, P42

[68] S. Freud: *Essais de psychanalyse,* Payot, Paris, 1972, P252

[69] G. Lebon:, *La psychologie des foules,* Presse Universitaires de France, Paris, 1863

[70] S. Sighele : *Les foules criminelles,* Alcan, Paris, 1901(deuxième édition)

A noter : Le livre de Sighele traite de la psychologie collective envisagée dans une perspective pénale. Il s'agissait, pour lui, de comprendre le fonctionnement des foules afin de pouvoir déterminer les responsabilités de chacun lors de "crimes collectifs".

Dans l'avant propos de la deuxième édition de son livre, Sighele témoigne de la reprise qu'a fait Lebon de ses idées : "*Ma reconnaissance est très grande, non seulement envers ceux qui, comme Gabriel Tarde et le regretté Victor Cherbuliez, ont longuement et loyalement discuté ma théorie, mais aussi envers ceux qui, comme Gustave Lebon, ont utilisé mes observations sur la psychologie des foules sans me citer."*

Plus tard, Freud reprit les ouvrages de Tarde et Lebon afin d'en faire une "interprétation active" et de les enrichir.

Moscovici enfin, qui nous est contemporain, a repris, réactualisé et explicité les textes de Tarde, Lebon et Freud dans son livre : *L'âge des foules*.[72]

Nous proposons à présent de reprendre quelque peu sa démarche. Nous voudrions présenter les grandes lignes de la psychologie des masses à travers la pensée de deux auteurs : Lebon et Tarde interprétée et enrichie des commentaires de Moscovici et Freud. Nous n'ignorerons, par conséquent, pas leur pensée, celle-ci se trouve intégrée au texte qui va suivre. Dans le dernier point, nous établirons tout de même une note quant à l'apport spécifique de Freud. Celui-ci n'étant pas indispensable à l'élaboration de ce mémoire, nous ne l'approfondirons pas.

A. Le Bon. L'apport de Le Bon à la psychologie des masses.

Qui est Lebon ? Gustave Lebon, né en 1841, médecin de formation, s'est rapidement reconverti dans la vulgarisation scientifique. Désireux d'entrer à l'Académie ou d'être nommé à l'Université, il se lance dans des recherches des plus variées qui vont de la physique à psychologie en passant par la biologie et l'anthropologie.

Malgré sa détermination, il ne sera jamais reconnu ni par l'Académie ni par l'université. Homme de science "raté", c'est tout seul, en dehors des cercles officiels qu'il tente sa chance. Lebon était obsédé par le désir de remédier aux maux de la société. Après bon nombre de projets qui n'aboutirent jamais et une résistance toujours plus grande de l'institution universitaire, il se tourne vers le domaine social et la politique.

Inspiré par Taine et Gobineau, il élabore une *psychologie des peuples et des races* qui lui vaudra le triste honneur de faire partie des précurseurs du racisme en Europe.

En s'intéressant à cette psychologie, Lebon est directement frappé par le phénomène des foules.

Il va les placer au centre de son interprétation du monde et pose un diagnostic sur la démocratie parlementaire de son époque qu'il juge inopérante parce qu'irrésolue. Elle n'a manifestement pas saisi ce que les foules attendaient vraiment.

Lebon est en réalité effrayé par les foules. Il les déteste et à envers elles "le mépris du bourgeois pour la populace, et du socialiste pour le sous-prolétaire"[73]. Il ne peut néanmoins nier leur importance et va essayer de les comprendre.

---

[71] G Tarde: *L'opinion et la foule*, Alcan, Paris, 1910

[72] S. Moscovici: *L'âge des foules, Fayard, Paris, 1981*

[73] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit. P78*

"La connaissance de la psychologie des foules constitue la ressource de l'homme d'état qui veut, non pas les gouverner - la chose est devenue aujourd'hui difficile - mais tout au moins ne pas être gouverné par elles".[74]

Voilà avoué le but de la psychologie des masses : *résoudre l'énigme de la formation des masses pour arriver à résoudre l'énigme encore plus redoutable de savoir comment les gouverner.*[75] Il mettra par écrit - dans un style direct, percutant et empruntant souvent des raccourcis - ses théories sur les masses dans un livre intitulé *la psychologie des foules.*[76]

A partir de cet instant, il troque son statut de vulgarisateur pour celui de maître à penser. Ce livre a eu de l'influence sur les sciences sociales et a changé sa vie : il n'était pas reconnu ; il voit maintenant défiler chez lui toute l'élite de la société. Pendant le reste de sa vie, il va s'occuper du conseil des dirigeants militaires et politiques. Ceux-ci contribueront à leur tour à la diffusion de ses idées.

a. L'âme des foules.

Pour Lebon, tous les problèmes passés et les difficultés présentes rencontrées par la France - il s'occupe principalement de son pays - sont dus à l'irruption des masses. L'unique issue consiste à connaître les masses et les principes qui les régissent; ce que la démocratie parlementaire de l'époque n'avait pas compris : celle-ci allait en effet à l'encontre de leur psychologie.

La première découverte de Lebon, et sans doute la plus importante en ce sens qu'elle sous-tend tout le reste de ses théories, est ce qu'il a appelé *l'âme des foules*.

Selon la psychologie des foules, le psychisme humain se compose de deux parties distinctes : une partie consciente, individuelle et diverse parce qu'apprise au cours de la vie et une partie inconsciente, collective et unique parce qu'héritée, commune à toute la société.

Cette part inconsciente, nous l'avons reçue de nos ancêtres ; elle est "génétique"[77] et remplie d'un ensemble d'instincts et de croyances. Prédominante sur la part consciente du psychisme, elle pèse sur nous et nous domine. Une fois en groupe, les hommes s'influencent mutuellement et tendent à ne garder que ce qu'ils ont en commun, c'est-à-dire cette part inconsciente que Lebon a appelé l'âme des foules. C'est pourquoi, pour lui, tout ce qui est collectif est inconscient.

---

[74] G. Lebon: *La psychologie des foules, op cit. P5*

[75] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit. P47*

[76] G. Lebon:*, La psychologie des foules,* Presse Universitaires de France, Paris, 1863

[77] Il faut bien entendu replacer ce mot dans le contexte de l'époque. L'auteur ne lui donnait certainement pas la même acception que celle utilisée aujourd'hui. Il doit plutôt être entendu comme relatif à la succession logique, à la filiation d'idées entre elles.

L'individu a une pensée critique, la foule une pensée automatique. La première est régie par les lois de la raison et de la pensée, la seconde par les lois de la mémoire et de la suggestion. Celle-ci fonctionne par clichés enregistrés dans la mémoire et par associations stéréotypées. Elle utilise des images concrètes.

Deux mécanismes régissent la pensée automatique : la superposition et la projection.

La superposition consiste à associer deux idées-images sur base d'indices superficiels. Une fois faite, l'association acquiert le statut de raisonnement logique (ex.: La glace, corps transparent, fond dans la bouche donc le verre, corps également transparent, fond également dans la bouche).

La projection, relève d'une confusion entre la réalité et sa construction mentale ; de la réalité telle qu'elle est et de la réalité telle qu'on voudrait qu'elle soit; ce quitte à inventer des événements qui viennent confirmer l'idée de départ.

Ce mécanisme de projection confond monde intérieur et monde extérieur. S'il est un frein à la pensée critique, il est par contre un avantage en terme pratique : il permet de "passer directement de l'idée à l'acte".

S'adresser aux masses et les diriger signifie donc d'abord s'adresser à leur imagination. Les mots utilisés doivent susciter des images fortes qui frappent l'imagination… Mais les mots restent des mots… Plus fortes qu'eux, les images en supprimant l'intermédiaire qu'ils constituent, s'adressent directement à l'affectif. On saisit rapidement l'intérêt de la télévision dans un tel processus.

L'âme des foules est donc composée de pulsions élémentaires régies par des croyances fortes. Ces dernières étant peu sensibles à la raison et à l'expérience, la meilleure manière de se faire entendre par les foules est de s'adresser à elles en termes d'images plus que de réalités - de raisonnements devrait-on dire - de manière à prendre possession de cette *âme.*

En procédant de cette manière, un meneur averti insuffle à la foule des opinions qu'elle aurait été incapable d'avoir toute seule. Il peut la faire obéir à ses suggestions et lui faire faire ce qu'isolément aucun individu n'aurait été d'accord de faire.

On comprend dès lors mieux pourquoi notre auteur critiquait la démocratie parlementaire. Pour lui, elle faisait la même erreur que les penseurs socialistes : l'action des hommes ne dépend pas d'une prise de conscience de leurs intérêts et buts communs mais de facteurs irrationnels et du caractère foncièrement conservateur des masses. Parce que les masses sont, au-delà des apparences, conservatrices : *elles ont toujours rétabli ce qu'elles ont détruit.*[78] (nous y reviendrons plus tard)

---

[78] G; Lebon, *La psychologie politique,* Flammarion, Paris, 1910, P121

Cette idée d'âme des foules a par la suite été reprise par plusieurs auteurs *: La psychologie collective et l'analyse du moi*[79] de Freud en constitue une interprétation dynamique.

Jung l'a reprise sous l'appellation "d'inconscient collectif" et Tarde l'a rebaptisée "unité psychologique des foules".

De plus, ils acceptent tous les deux que l'individu dans la masse s'abaisse à un niveau intellectuel plus primitif et plus émotionnel.

Ceux qui ont adopté, sur ce point, les idées de Lebon l'ont fait avec succès. Le fascisme (et le nazisme) est grâce à ces idées, arrivé au pouvoir au nez et à la barbe des socialistes qui ne comprirent jamais l'importance des symboles et des mots d'ordre que ces mouvements utilisaient. De plus, ils n'auraient jamais imaginé qu'un mécanisme aussi simple et "primitif" puisse passer au travers d'une machine aussi compliquée que l'État.

Quelques démocrates tels que de Gaule ont puisé ça et là des idées de la psychologie des foules mais ce sont les *dictatures césariennes*[80] qui les ont suivies le plus fidèlement (quand elles ne les ont pas purement et simplement changées en règles d'action)

b. Une nouvelle définition de la foule.

L'idée d'âme des foules va servir de base à redéfinir ce qu'est une foule.

Sur ce point, Lebon ignore les définitions traditionnelles - plébéiennes, folles ou criminelles[81] - qui voient les foules quasi directement sous une perspective criminelle ou pathologique - et en propose une nouvelle qui inclut également les foules organisées tels que les collèges, parlements, castes, clans…

Pour lui, le caractère principal des foules n'est pas leur rassemblement physique mais la fusion des individus dans un sentiment commun. Ce sentiment commun abaisse les facultés intellectuelles et les différences de personnalité et ce quelles que soient les différences de rang des individus.

Le fait d'être ensemble abaisse les facultés intellectuelles des hommes ce qui rend la foule très versatile. Ses sentiments peuvent varier très vite et très fort. Elles peuvent devenir aussi bien héroïques et vertueuses que criminelles et destructrices.

c. Le danger des foules

Pour Lebon, les foules constituent la "matière première" de la société. Elles sont à l'origine de toute institution politique et toute civilisation, mais ne peuvent être laissées à elles-

---

[79] S. Freud : *Psychologie collective et analyse du moi*, Payot, Paris, 1953

[80] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit. P95*

[81] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit. P 101*

mêmes sans que celles-ci, emportées par un flot d'idées, se soulèvent et "sonnent le glas des civilisations".

Leur puissance doit dès lors être contrée. "*Livrées à elles-mêmes, les masses sont le mauvais génie de l'histoire, les forces de destruction de tout ce qu'a conçu et créé une élite. Seule une nouvelle élite, plus exactement un meneur, peut les changer en force de construction d'un nouvel édifice."*[82]

d. Une vision et une division de la société

La psychologie des masses divise la société en deux grandes parties : d'un côté l'élite, le parti de classe conscient et organisé et de l'autre, la masse inorganisée, la populace sous-prolétaire, la rue. D'un côté les leaders, les meneurs, ceux qui dirigent, de l'autre ceux qui sont dirigés. En cela, on peut dire que la psychologie des masses, plus qu'une série d'explications sur le comportement des foules, constitue également une forme de vision de la société.

Assez bizarrement, en même temps qu'elle divise la société en deux, la psychologie de Lebon ne fait pas de distinction entre les individus en fonction de leur statut matériel et intellectuel lorsqu'ils sont en foule. Ouvrier, ménagère ou médecin, une fois en foule, agissent de la même manière. "*… La qualité mentale des individus dont se compose une foule ne contredit pas ce principe. … Du moment qu'ils sont en foule, l'ignorant et le savant deviennent également incapables d'observation."*[83]

e. L'hypnose au centre d'une explication

Comment expliquer le comportement des foules ? Lebon va placer l'hypnose au centre de son explication des phénomènes de masse.

"*Il* (Lebon) *estime que les modifications psychiques d'un individu incorporé dans un groupe sont en tout point analogues à celles qu'il subit dans l'hypnose."*[84]

Il est évident que la découverte récente de l'hypnose ainsi que l'engouement qu'elle a suscité n'est pas pour rien dans ce choix explicatif.

L'action du meneur sur la foule est donc en tous points identique à celle d'un hypnotiseur sur son hypnotisé.

Mais qu'est-ce que l'hypnose ? Le mécanisme principal de l'hypnose est la suggestion.

A l'état de veille, la suggestibilité existe chez tout un chacun mais la critique et la raison sont là pour y mettre un frein.

---

[82] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit. P112*

[83] G. Lebon: *La psychologie des foules, op cit. P20*

[84] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit. P115*

En état d'hypnose en revanche, elles ne limitent plus l'imagination et les suggestions (les images) sont acceptées tel quel - au titre de réalité- et directement transformées en actes. L'hypnose, comme une sorte de sommeil, permet de rappeler des souvenirs oubliés à l'état de veille. Le meneur doit activer les souvenirs inconscients de la foule à laquelle il s'adresse à l'aide d'images de manière à lui faire ressentir un monde imaginaire. "*En somme, les foules ne pensent pas le monde tel qu'il est mais tel qu'on le leur fait voir, tel qu'elles se le représentent. Elles n'ont aucune prise sur la réalité, elles se contentent de l'apparence*"[85].

L'hypnotiseur, à travers la suggestion verbale d'une idée par voie entièrement psychique, agit sur l'hypnotisé qui ne fait plus la différence entre réalité éprouvée et réalité suggérée.

L'hypnose, principalement expérimentée dans une perspective clinique, ne se pratiquait que sur des individus isolés. La généralisation de ce phénomène singulier à un phénomène de masse s'appuie également sur la suggestion.

Pour Lebon, la suggestion détermine la fusion de l'individu dans la masse. L'effet d'hypnose collective est obtenu en fixant l'attention de la foule, en la détournant de la réalité et en stimulant son imagination par une mise en scène. Lebon fait pour cela référence au théâtre. "*…Rien ne frappe plus l'imagination populaire qu'une pièce de théâtre. Toute la salle éprouve en même temps les mêmes émotions, et si ces dernières ne se transforment pas aussitôt en actes, c'est que le spectateur le plus ignorant ne peut ignorer qu'il est victime d'une illusion, et qu'il a ri ou pleuré d'imaginaires aventures. Quelquefois cependant les sentiments suggérés par les images sont assez forts pour tendre, comme les suggestions habituelles, à se transformer en actes.*"[86]

D'une manière plus récente, la propagande à repris le flambeau et se charge à son tour de fabriquer de masses.

Comme dans les phénomènes d'hypnose, les images, les idées suggérées deviennent, chez les hypnotisés (la foule), une réalité. Il n'y a plus de distinction entre réalité et monde suggéré.

Le meneur, commandant la foule tel un seul homme, peut dès lors agir sur elle de la même manière qu'un hypnotiseur agit sur un hypnotisé et lui fait faire ce qu'il désire.

Le meneur est l'origine de l'idée qui traverse et lie la foule. Par la suite, d'autres relais (les *leaders* subalternes) vont propager plus loin la même idée. Il y a donc une propagation directe et une propagation indirecte de cette "onde d'hypnose".

---

[85] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit.P132*

[86] G. Lebon: *La psychologie des foules, op cit. P36*

f. Foules et femmes : impulsivité et conservatisme

Lebon part d'un constat : les foules sont versatiles. Elles passent rapidement d'une attitude à une autre attitude extrême. Elles acceptent avec une grande facilité des "opinions unilatérales" extrêmes. Par analogie - et un splendide exemple de pensée projective - Lebon en conclut : la foule est femme.

" *La simplicité et l'exagération des sentiments des foules les préservent du doute et de l'incertitude. Comme les femmes, elles vont tout de suite aux extrêmes. Le soupçon énoncé se transforme aussitôt en évidence indiscutable. Un commencement d'antipathie ou de désapprobation qui, chez l'individu isolé, resterait peu accentué, devient aussitôt une haine féroce chez les individus en foule".*[87]

Comme dit dans la citation ci-dessus, l'extrémisme des sentiments (la polarisation dirait Moscovici) évite le doute et les incertitudes. De plus, la tendance naturelle des foules à l'action nécessite bien souvent un "pôle d'attraction". Ce qui explique pourquoi les foules choisissent régulièrement un bouc émissaire et/ou une idole (qui peut aussi bien être une personne qu'un lieu, une institution ou même une idée).

Utilisation d'un pôle d'attraction et extrémisme des sentiments ont un rôle commun : éliminer tout doute, tout flottement en s'attachant à un jugement stable et garantir par là l'unité mentale.

L'hypnose réveille des souvenirs endormis à l'état conscient. Pour Lebon, il en va de même pour les foules : leurs souvenirs et leurs coutumes reviennent toujours… à travers leurs révoltes. *Elles ont toujours rétabli ce qu'elles ont détruit.*[88] C'est pour cela qu'elles sont conservatrices. N'oublions pas que les foules sont trop influencées par ce qu'elles ont hérité de leurs ancêtres - leur inconscient - pour être novatrices.

Lebon ne voit pas dans ce trait de caractère un obstacle mais une chance qu'il faut exploiter pour diriger les masses. En répondant au désir des foules de retourner aux sources par des paroles appropriées, on peut les ramener à l'ordre.

g. Croyances et âme des foules.

"Grâce aux croyances générales, les hommes de chaque âge sont entourés d'un réseau de traditions, d'opinions et de coutumes au joug desquelles ils ne sauraient échapper et qui les rendent toujours un peu semblables les uns aux autres", écrit Lebon.

Ce qui lie les individus constituant une foule est leurs croyances, leurs idées-forces. La psychologie des masses y voit le fondement de la vie sociale.

---

[87] G. Lebon: *La psychologie des foules, op cit. P25*

[88] G; Lebon, *La psychologie politique, op. cit.*P121

Pour qu'une idée devienne une croyance, pour qu'elle passe de la conscience d'un individu dans l'âme des foules, elle doit *s'imposer par son évidence et l'énergie des sentiments auxquels on ne peut pas résister.*[89]

La foule a besoin de cohérence mentale et de certitudes.

Le caractère indiscutable des croyances répond à ce besoin. Elles expliquent une réalité complexe et mouvante par une cause unique et concrète. Elles donnent des réponses simples aux questions en disant ce qui est vrai et ce qui est faux.

Pour devenir une croyance, une idée doit donc non seulement être évidente mais aussi avoir une forte capacité à expliquer le réel ou plutôt à le refaçonner en évoquant soit le passé (l'âge d'or) soit le futur (un avenir meilleur ou la fin du monde).

Les croyances ont donc deux caractéristiques : elles sont dogmatiques et utopiques.

Présentées comme absolues et répétées de manière continue, les croyances deviennent inflexibles, *imperméables au raisonnement, au doute, à l'évidence des faits contraires*[90] et radicales dans les sentiments qu'elles suscitent.

La répétition des idées les fait accepter telles quelles, faisant même oublier qui en est l'auteur. Elles sont considérées comme ayant été entendues souvent et deviennent des certitudes. Répétées inlassablement, les idées s'incrustent dans les régions profondes de l'inconscient.

En enfermant de cette manière les individus qui composent la foule, les croyances leur procure une impression de "toute puissance" et le sentiment d'appartenir "au groupe qui a raison" ; justifiant par-là tous les excès dont elles peuvent être victime.

Ceci explique le succès du fanatisme sur les foules et l'importance des croyances dans la cohésion de la foule.

Plus haut, nous avons cité une phrase de Lebon qui dénonçait le conservatisme des foules : "…au-delà des apparences, les foules sont conservatrices, *elles ont toujours rétabli ce qu'elles ont détruit.*[91] L'importance des croyances dans la psychologie des masses explique ce caractère conservateur. En réalité, si les foules recréent toujours les mêmes choses, c'est parce que les croyances qui les animent supportent leur espérance d'un avenir meilleur. Pourtant, sous le couvert d'une rupture totale avec le passé, c'est quelque chose de déjà vu qui renaît parce que le seul avenir meilleur que peuvent contenir les croyances correspond à un âge d'or, un paradis perdu. Ce n'est donc pas quelque chose de nouveau mais une nouvelle forme de l'idéal d'un passé qui est recréé par les foules.

---

[89] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit. p160*

[90] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit.P161*

[91] G. Lebon, *La psychologie politique, op. cit.* P121

h. Le meneur et son rôle

Les foules sont capables de beaucoup de choses (positives ou négatives) mais jamais toutes seules. Pour mener à bien une action, elles ont besoin d'un meneur.

Le meneur donne un but, un idéal à la foule, la soude et organise son action.

Mais qui sont les meneurs ?

Le meneur est avant tout un "mené" sorti de la foule, lui-même hypnotisé par une idée qu'il défendra envers et contre tout ; raison et mort compris. "*Le meneur a d'abord été le plus souvent un mené hypnotisé par l'idée dont il est ensuite devenu l'apôtre. Elle l'a envahi au point que tout disparaît en dehors d'elle, et que toute opinion contraire lui apparaît une erreur et une superstition.*[92]

Le meneur est décrit comme un demi-fou ; plus courageux et obstiné qu'intelligent, il ne connaît pas le doute et n'a qu'un objectif : assurer le triomphe de ses convictions. "*Le meneur peut être quelquefois intelligent et instruit ; mais cela lui est généralement plus nuisible qu'utile. En démontrant la complexité des choses, et en permettant de comprendre et d'expliquer, l'intelligence rend indulgent et émousse fortement l'intensité et la violence des convictions nécessaires aux apôtres. Les grands meneurs de tous les âges, ceux de la révolution principalement, ont été fort bornés et exercèrent cependant une grande action"*[93]

Mais la grande différence entre un mené convaincu et un meneur se situe au niveau de la source de son pouvoir hypnotique : le prestige. *Le prestige confère au meneur la faculté de suggestionner la foule c'est-à-dire de lui transmettre ses idées et la diriger.*

Le prestige, pour être efficient, a besoin que le meneur s'entoure d'un certain mystère. Le meneur coupe alors tous les liens avec son passé ; la foule. Il est seul et ne connaît que subalternes ou ennemis. "*L'écart qui le sépare de la foule éveille en elle un sentiment de respect, de retenue soumise et élève le meneur sur un piédestal, interdisant l'examen ou le jugement."*[94]

Le mystère qui entoure le meneur le tient au-dessus du commun des mortels et donne l'impression qu'il possède tout ce dont la foule est privée.

Il maintient également une distance avec la foule afin de pouvoir *la détourner de la réalité pour lui présenter une réalité meilleure, plus belle, conforme à ses espoirs.*[95]

C'est aussi là que se situe l'utilité des représentations : comme l'hypnotiseur, le meneur aménage les apparences afin de substituer le vraisemblable au vrai.

On en revient donc à la notion de mise en scène que nous avons abordée précédemment.

---

92 G. Lebon: *La psychologie des foules, op cit. P69*

93 G. Lebon: *La psychologie des foules, op cit. P117*

94 S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit. p181*

95 S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit. P188*

Pour Moscovici d'ailleurs, le crescendo de la mise en scène des grands rassemblements à pour but de préparer la foule aux dires du meneur par l'affaiblissement du contrôle conscient, du sens critique et l'émergence de la pensée automatique, des forces inconscientes.

Son pouvoir est fait de secrets et d'illusions mais le meneur n'en est pas pour autant hypocrite ou stratège froid. Comme dit plus haut, il est le premier obnubilé par son idée.

Le meneur est avant tout un séducteur. "*Le véritable manieur d'homme commence d'abord par séduire, et l'être séduit, foule ou femme, n'a plus qu'une opinion, celle du séducteur, qu'une volonté, la sienne.*"[96]

Le meneur est celui qui diffuse l'idée qui traverse et lie la foule. Représentant convaincu, le meneur a un double statut : il représente l'idée devant la masse et la masse devant l'idée.

Ces deux éléments (masse et idée) sont les fondations de son pouvoir ; pouvoir qu'il exerce en organisant les croyances. En un mot, le meneur est là pour créer la force la plus importante des hommes : la foi.

B. L'apport de G. Tarde à la psychologie des foules.

En prenant les foules comme centre d'intérêt, Gabriel Tarde va bien entendu suivre la voie ouverte par Lebon. Il a en outre la même peur et la même aversion des foules que son prédécesseur mais va considérablement élargir le champ de la psychologie des masses.

a. Foules naturelles *versus* artificielles

Cependant, alors que Lebon ne s'est intéressé qu'aux foules spontanées typiques aux émeutes et révolutions, Tarde opère une modification profonde dans la discipline en se penchant principalement sur les foules qu'il qualifie d'artificielles - par opposition aux foules naturelles qu'étudiait Lebon - principale forme sociétale.

Les foules naturelles, propres aux émeutes et aux révolutions, n'ont - pour Tarde - qu'une durée de vie limitée. Elles ne peuvent rester bien longtemps dans l'état d'excitation qui les caractérise. Elles sont donc condamnées à disparaître ou à évoluer.

[96] G. Lebon, *La psychologie politique, op. cit. P137*

En adoptant une organisation qui se fonde sur un système de croyances commun à tous les individus composant le groupe, elles se stabilisent. Ce système de croyance se manifeste par une hiérarchie consentie par tous.

Au sein des foules artificielles, les capacités d'imitation sont très importantes ; c'est d'ailleurs, avec l'adoption d'une organisation, une des différences les plus importantes qu'elles aient avec les foules naturelles.

Cette capacité d'imiter - imposée par la hiérarchie - va rehausser les capacités de l'ensemble du groupe au niveau de son modèle alors que dans les foules naturelles, les capacités du groupe se réduisent à un niveau plus bas que celui de l'ensemble de ses membres.

On l'aura compris, comme chez Lebon, les foules représentent un danger énorme mais ne sont rien sans leur meneur. Là où Tarde se différencie de Lebon, c'est quant à l'importance de la menace que représentent les foules naturelles. Pour lui, les foules artificielles, par leur organisation et leur volonté sont beaucoup plus dangereuses que les foules naturelles.

Il y a là une inversion de vue dans l'évolution de la société : les masses ne sont plus la dérivée de la société. La société organisée devient la dérivée, l'évolution des masses.

L'église, l'état, l'armée, les partis politiques, la famille… - foules naturelles qui ont réussi à "survivre" en s'organisant - deviennent donc la dérivée des foules naturelles et en ont les caractéristiques.

b. Imitation et suggestion

Là se pose un petit problème : si les foules artificielles ont les traits psychologiques des foules naturelles, comment expliquer l'évolution des sociétés ?

Ce que Moscovici a appelé le paradoxe de la psychologie des masses va trouver une échappatoire dans la réponse que lui donne Tarde : certains individus à part dans ces foules sont l'origine de leur évolution. Ces individus sont… des meneurs. Ils rassemblent et commandent les autres membres du groupe qui, suggestionnés, "profitent" de leurs découvertes en les imitant. Certains inventent (individuellement toujours), les autres imitent (collectivement). "*Toute initiative féconde, en définitive, émane d'une pensée individuelle, indépendante et forte ; et pour penser, il faut s'isoler non seulement de la foule, comme le dit Lamartine, mais du public.*"[97]

L'imitation est donc une forme de suggestion. Elle devient un mécanisme fondamental de la vie sociale qui explique l'uniformité de pensée et d'action des groupes : la répétition des pensées et sentiments de certains membres du groupe - les leaders, qui servent de modèle - entraîne une similitude des autres individus.

---

[97] G Tarde: *L'opinion et la foule*, Presse universitaire de France , Paris, 1989, P70

Tarde a bien pressenti l'importance des médias dans la vie sociale. Le journal devient pour lui un vecteur de suggestion indirecte qui vient compléter la suggestion directe, d'individu à individu.

La communication en devient une variété de suggestion qui, pénétrant dans chaque foyer, transforme les lecteurs passifs en une foule invisible : le public.

La plus grande partie des hommes imitent. Le conformisme en devient la première qualité sociale. Mais pourquoi imitons-nous ? Principalement par économie d'effort et par prudence. Mais l'imitation n'est possible que parce que nous sommes suggestibles et que "*la société elle-même constitue un milieu hypnotique, lieu des images et des automatismes libérés. Elle baigne dans l'atmosphère des illusions que l'histoire a déposées dans sa mémoire.*[98]

Les foules sont incapables d'avoir un contact prolongé avec la réalité et, par certaines caractéristiques, elles sont toutes pareilles : " *Mais aussi diverses qu'elles soient par leur origine, comme par tous leurs autres caractères, les foules se ressemblent toutes par certains traits : leur intolérance prodigieuse, leur orgueil grotesque, leur susceptibilité maladive, le sentiment affolant de leur irresponsabilité née de l'illusion de leur toute puissance, et la perte totale du sentiment de la mesure qui tient à l'outrance de leurs émotions mutuellement exaltées."*[99]

On remarquera que cette déclaration ressemble de très près aux conceptions de Lebon.

c. Le chef

Toute collectivité humaine à une tendance naturelle à se mettre sous l'autorité d'un chef. C'est sur ce principe, peu controversé, que Tarde va fonder son raisonnement.

Le chef est le modèle de toute imitation et par conséquent "l'origine de tout".

Pour Tarde, il n'y a de création qu'individuelle ; les capacités de la collectivité, quand à elles, se limitent à l'imitation. Il l'affirme haut et fort et attaque même les penseurs qui font l'apologie de la foule. Il souligne l'incohérence de leurs actes et de leur personnalité avec les idées qu'ils défendent et les qualifie de démagogues.

" *Aussi est-il à remarquer que ces célèbres admirateurs des seules multitudes, contempteur en même temps de tous les hommes en particulier, ont été des prodiges d'orgueil. Nul, plus que Wagner, si ce n'est Victor Hugo, après Chateaubriand peut-être et Rousseau, n'a professé la théorie suivant laquelle "le peuple est la force efficiente de l'œuvre d'art" et "l'individu isolé ne saurait rien inventer, mais peut seulement s'approprier une invention commune". Il est de ces admirations collectives, qui ne coûtent rien à l'amour-propre à personne, comme des satires personnelles qui n'offensent pas parce qu'elles s'adressent à tout le monde indistinctement."*[100]

---

[98] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit. P216*

[99] G Tarde: *L'opinion et la foule,* Alcan, Paris, 1910, p36

[100] G Tarde: *L'opinion et la foule,* Presse universitaire de France , Paris, 1989, P70

Le meneur occupe une place identique dans l'esprit de millions d'individus qui ne sont, en définitive, qu'une multitude de "copies" du même modèle.

Tarde va ici, si pas contredire, au moins réinterpréter Lebon : L'uniformité de pensée, de réaction et de sentiment des membres du groupe ne provient pas d'une conscience collective, mais découle directement de l'imitation du meneur. L'âme collective, l'âme des foules devient alors tout simplement l'âme du chef.

Pourquoi les foules se soumettent-elles à un chef ?

Tout homme a besoin d'un chef ; et le chef n'est pas en reste : il est lui-même gouverné par l'idée qu'il a faite sienne.

La psychologie des masses défend ici une explication diamétralement opposée à celle adoptée par l'ensemble des sciences sociales. Ces dernières, expliquent généralement la soumission des foules au meneur au travers d'une contrainte sociale, de la répression.

A l'opposé, pour la psychologie des masses, les foules se soumettent aux meneurs parce qu'elles ont besoin d'admirer un homme et de s'appuyer dessus.

Dans un cas, le meneur est obéi parce qu'il commande, dans l'autre il commande parce qu'il est obéi.

d. L'opinion et la foule

Tarde s'intéresse beaucoup aux moyens de communications. Au départ, il y avait la conversation… Il s'y attarde longtemps et va même jusqu'à imaginer une science dont elle serait l'unique objet d'étude.

La conversation est le rapport social élémentaire qui est à l'origine des opinions de chaque individu.

Parler avec quelqu'un "fixe son attention et force son esprit". La conversation est le rapport social qui produit le plus d'influence ; à tel point que Tarde compare ses effets à ceux… de l'hypnose. Elle serait donc, en de nombreux points, proche de la suggestion et ce y compris au niveau de la séduction : "On dit avec raison d'un bon causeur qu'il est un charmeur dans le sens magique".

La conversation est à l'origine des opinions de chacun ; elle est fortement liée aux changements d'opinion. Lorsque les conversations sont fréquentes, l'opinion est instable. Inversement, lorsqu'elles sont rares, les opinions changent peu. Nous reviendrons sur la notion d'opinion.

Pour Tarde, la conversation est - avant la presse - une garantie de liberté. Elle "détruit les hiérarchies à force de les exprimer". D'ailleurs, les gouvernements qui veulent maintenir leur pouvoir d'une main de fer, s'assurer une stabilité à toutes épreuves, doivent tout simplement l'interdire, empoisonner le plaisir qu'elle procure et la contrôler. Le bien

connu "attention, les murs ont des oreilles" se charge d'attaquer la conversation à sa source en introduisant le soupçon dans tous les entretiens.

e. La notion de public

Nous l'avons déjà dit, Tarde a bien pressenti l'important changement qu'allait opérer l'avènement de la presse dans les relations sociales.

Le journal a commencé par être le prolongement des conversations, il a fini par en être la source.

En tarissant nombre de sujets habituels de conversation, le journal et la société "moderne" introduisent un changement important dans les relations sociales.

Avec ce changement qui fait disparaître les groupements humains traditionnels (cafés, théâtre, places publiques…), apparaît une nouvelle forme de groupement propre à la suggestion à distance qu'induit la presse : Le Public.

La presse - qui a en partie remplacé la conversation - devient l'origine des opinions qui se diffusent à grandes échelles. Elle ne change, bien souvent pas les opinions par un mécanisme direct mais par le truchement des conversations qu'elle suscite dans les voisinages.

La presse disperse (1) et amoindrit les conversations (2) donc ; mais aussi, supprime la réciprocité de la communication propre à la conversation (3). "*Elles* (ces trois effets de la presse) *concourent ensemble ; mais inégalement à délivrer des messages bien dorés, comme des médicaments qui peuvent souvent calmer mais aussi, quand il le faut, exciter les esprits."*[101]

Les publics sont avant tout des foules dispersées. Les moyens de communication rendent inutiles les rassemblements anciennement nécessaires pour s'informer et s'imiter.

Comment peut-on dès lors rendre compte du phénomène de suggestion ?

Que nous soyons dispersés ou concentrés, notre état psychologique est comparable : ouvert à la suggestion, à la passion et hermétique à la raison. Nous avons affaire à une forme de suggestion à distance.

Même dispersés, nous avons donc toujours cette illusion de toute puissance.

Suggestionnés, nous sommes convaincus de partager à un même moment une même idée et les mêmes désirs avec un grand nombre d'autres personnes. "*Il* (le lecteur) *est influencé par la pensée du regard d'autrui, par l'impression toute subjective d'être l'objet de l'attention de personnes très éloignées."*[102]

---

[101] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit., P257*

[102] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit. P261*

Avec les foules, la contagion était sensorielle, avec les publics, la contagion est intellectuelle. Évidemment, avec cette forme de contagion, les publics sont plus lents à l'action que les foules. Ils sont principalement des publics de foi et d'idée - contrairement aux foules, plus d'action, plus passionnées.

Ce qui lie le public est le partage d'une idée commune et la conscience de ce partage. En d'autres mots, "l'aspect principal du public est le courant d'opinion auquel il donne naissance". "*L'opinion, dirons-nous, est un groupe momentané et plus ou moins logique de jugements qui, répondants à des problèmes actuellement posés, se trouvent reproduits en nombreux exemplaires dans des personnes du même pays, du même temps, de la même société".*[103]

Ces jugements proviennent, à l'origine, d'un individu qui les a largement diffusés dans la société ; par la conversation dans les sociétés primitives, par la presse de nos jours.

A noter, cette autre différence qu'en déduit Tarde : dans les sociétés primaires, les petits groupes, les voix se pèsent ; dans les groupes secondaires, les voix se comptent.

La presse a donc contribué à la puissance du nombre… mais pas de la raison rajoute-t-il.

Peu de choses ont finalement changé en ce qui concerne la vision, le jugement porté sur les masses : "*L'organisation rehausse l'intelligence des individus plongés dans la masse. La communication la rabaisse en les immergeant dans les foules à domicile"*[104]

" Vous en conviendrez sans peine. Lorsque des milliers et des milliers de personnes lisent le même journal, les mêmes livres, et ont l'impression de former un même public, elles acquièrent le sentiment de toute-puissance propre aux foules. On pourrait croire que le lecteur d'un journal est plus libre que le membre d'une foule, qu'il a le loisir de réfléchir à ce qu'il lit, et, d'abord, qu'il choisit son journal. En réalité, il est soumis à une excitation permanente et, comme le journaliste flatte ses préjugés et ses passions, il rend le lecteur crédule et docile, le manipule à son gré."

Tout dans la présentation des journaux est fait pour attirer l'attention du lecteur et le pousser à se jeter avidement dans sa lecture. Le journaliste est une sorte "d'hypnotiseur".

Même les moyens utilisés pour hypnotiser et suggestionner le public sont identiques à ceux décrits par Lebon : Détourner l'attention de la réalité - nous venons de le dire - et ensuite flatter le penchant du public à se laisser exciter par l'envie et la haine.

"*Ils flattent son penchant* (au public) *à se laisser exciter par l'envie et la haine. Dans le public, le besoin de haïr quelqu'un ou de se déchaîner contre quelque chose, la recherche d'une tête de Turc ou un bouc émissaire, correspondrait, selon Tarde, au besoin d'agir sur ce quelqu'un ou ce quelque chose. Susciter l'enthousiasme, la bienveillance, la générosité du public ne mène pas loin, ne le met pas en branle. En revanche, susciter sa haine, voilà qui le passionne et le soulève et lui procure une occasion d'activité. Lui révéler, lui jeter en pâture un tel objet d'aversion et de scandale, c'est lui permettre de donner libre cours à sa destructivité latente, à une agressivité, dirions-nous, qui n'attend qu'un signe pour se déclencher. Par conséquent, braquer le public contre un adversaire, un personnage, une idée, est le plus sur moyen de se mettre à sa tête et de devenir son roi"*[105]

---

[103] G Tarde: *L'opinion et la foule*, Alcan, Paris, 1910, P68

[104] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit., P259*

[105] S. Moscovici: *L'âge des foules, op cit., P273*

Finalement, deux choses ont, avec Tarde, réellement changé.

La première est la manière et l'échelle à laquelle se pratique maintenant l'hypnose.

"*Par la simple éloquence, on hypnotisait cent ou mille auditeurs, par le livre déjà beaucoup plus de lecteurs ; par la presse, on fascine à des distances inouïes des masses incalculables"*[106]

La seconde différence est dérivée de la notion de public. Avec la découverte de cette notion, la psychologie des foules devient la psychologie des publics.

C. Note quant à l'apport de Freud

Afin d'expliquer les modifications psychiques que la foule opère sur l'individu, Lebon recourt à la suggestion, Tarde à l'imitation et Mac Doughall à "l'induction affective primaire".

Tarde parle d'imitation, pourtant - fait remarquer Freud - *l'imitation tombe sous la catégorie de la suggestion et est même une conséquence de celle-ci.*[107]

Bien qu'inversant la relation de dépendance, Sighele relève également ce lien qui lie étroitement suggestion et imitation : "*Dans tous les états de dégénérescence, comme à l'état normal, la suggestion commence par un simple cas qu'on pourrait appeler d'imitation, et peu à peu elle se développe et s'étend, et elle arrive aux formes collectives et épidémiques, aux formes de vrai délire, dans lesquelles les actes sont involontaires, accomplis, je dirais presque, par une force irrésistible."*[108]

Se penchant ensuite sur la pensée de Mac Doughall, Freud fait le même constat que Tarde : "*En ce qui concerne M. Mac Doughall, nous aurions pu croire pendant un moment que son principe de "l'induction affective primaire" nous dispenserait de la nécessité d'admettre la suggestion. Mais en examinant ce principe de plus près, nous nous apercevons qu'il n'exprime pas autre chose que les phénomènes bien connus de "l'imitation", de la "contagion", en insistant seulement sur le côté affectif de ces phénomènes.*"

Sous des appellations différentes, les explications sont en réalité identiques parce que toutes basées sur la suggestion. "*Toutes les explications qui nous ont été proposées par des auteurs ayant écrit sur la sociologie et sur la psychologie des foules se réduisent, au fond,*

---

[106] G Tarde: *Les transformations du pouvoir,* Alcan, Paris, 1895, P14

[107] Brugeilles : *L'essence du phénomène social : la suggestion.* , Revue Philosophique XXV, 1913

[108] S. Sighele : *Les foules criminelles,* Alcan, Paris, 1901, P 53

quoique sous des noms différents, à une seule, à celle qui se résume dans le mot magique suggestion."[109]

Que l'on se réfère à Mac Doughall, Lebon ou Tarde, nous apprenons la suggestibilité particulière des foules. "*Mais nous ne possédons toujours pas d'explication relative à la nature même de la suggestion, c'est-à-dire aux conditions dans lesquelles on subit une influence en l'absence de toute raison logique."*[110]

Apparemment assez déçu et insatisfait par l'absence de progrès dans le domaine, Freud se propose d'appliquer la notion de libido à la psychologie collective. La libido désigne l'énergie des tendances qui se rattachent à ce qu'il désigne par le mot "amour".[111]

Pour lui, les relations "amoureuses" forment également le fond de l'âme collective ; ce dont les autres auteurs ne parlent pas. "*Ce qui pourrait correspondre à des relations amoureuses se trouve chez eux caché derrière le paravent de la suggestion."*[112] Par conséquent, si l'individu en foule se laisse suggestionner par les autres c'est *parce qu'il éprouve le besoin d'être d'accord avec les autres membres de la foule, plutôt qu'en opposition avec eux ; donc il le fait peut-être par amour pour les autres."*[113]

D'une même manière, c'est l'amour pour le meneur et l'amour que celui-ci a - en apparence du moins - pour la foule qui explique son ascendant sur elle. *"Notons bien que dans ces deux foules conventionnelles (Armée, Église) chaque individu est rattaché par des liens libidinaux au chef (le Christ, le commandant en chef) d'une part, à tous les autres individus composant la foule, d'autre part.*"[114]

L'apport essentiel de Freud est d'avoir transféré les hypothèses psychanalytiques à la psychologie des foules ; le meneur prend alors temporairement la place de l'idéal du moi des individus en foule.

Nous ne développerons pas plus en avant la pensée de Freud sur le sujet pour l'instant et renvoyons, pour plus de détails, à ses *Essais de psychanalyse*[115] et au livre *L'âge des foules* de Moscovici.

De ce chapitre, nous retiendrons une série de notions qui nous ont paru primordiales pour notre problématique.

---

[109] S. Freud: *Essais de psychanalyse,* Payot, Paris, 1972, P 107

[110] S. Freud: *Essais de psychanalyse,* Payot, Paris, 1972, P 109

[111] L'"amour" tel qu'utilisé ici par Freud reprend toute une série de formes d'amour: sexuel, de soi-même, parent-enfant, d'amitié…

[112] S. Freud: *Essais de psychanalyse,* Payot, Paris, 1972, P 111

[113] S. Freud: *Essais de psychanalyse,* Payot, Paris, 1972, P 111

[114] S. Freud: *Essais de psychanalyse,* Payot, Paris, 1972, P 115

[115] S. Freud: *Essais de psychanalyse,* Payot, Paris, 1972

À commencer par la notion qui est au centre de la psychologie des masses : l’âme des foules. Celle-ci constitue une part inconsciente du psychisme humain, est remplie d’un ensemble de croyances fortes et fonctionne comme un mode de pensée automatique. Elle est héritée, partagée par tous et fonde l’unité et la particularité de la foule psychologique.

Cette notion, initiée par Sighele et développée par Lebon, à été reprise par Tarde, Freud et Jung.

Tarde l’a adaptée aux foules physiquement dispersées - les publics - et l’a rebaptisée unité psychologique des publics.

Freud en a fait une interprétation active, y introduisant la psychanalyse.

Jung, quant à lui, l’a réinterprétée dans son concept d’inconscient collectif.

La psychologie des masses, qui tente d’expliquer le fonctionnement des foules, a principalement été développée pour pouvoir agir sur elles et les gouverner. Elle accorde par conséquent une attention particulière au meneur, à son rôle et ses méthodes. Pour se faire entendre de la foule, il doit s’adresser à son âme de manière à y susciter des images fortes et à engendrer de fortes réactions émotionnelles.

Envisagée comme telle, la psychologie des masses peut être vue comme une étude des mécanismes de la transmission d’un message du meneur vers la foule.

Nous proposons de passer à présent au deuxième élément de notre approche comparative : les mécanismes de transmission de la rumeur.

Chapitre III

Les mécanismes de transmission de la rumeur

Dans le chapitre précédent, nous avons présenté la psychologie des masses ; nous allons, à présent, nous intéresser de plus près au deuxième élément de notre analyse comparative : les mécanismes de transmission de la rumeur.

La rumeur est souvent dépeinte comme une entité insaisissable et effrayante. Effrayante à cause des effets destructeurs qu'on lui attribue mais aussi parce que perçue comme insaisissable : par sa rapidité de diffusion, elle échappe à tout contrôle. "*En effet, tout le discours sur la rumeur tend à en faire un objet autonome, incontrôlable, doué de propriétés fantastiques : elle court", elle part comme une "traînée de poudre", elle "fonce comme l'éclair", elle vole."*[116]

Il en va de même lors de sa disparition : on parle de "*la mort d'une rumeur, de la tuer, de l'éteindre…"* Ce faisant, on se dissocie de la rumeur en faisant d'elle un objet extérieur à nous, autonome.

Comment peut-on expliquer cela ?

Parce que, loin d'être une entité maligne prenant plaisir à nous échapper, la rumeur est avant tout le fruit de ce qu'en font ses relais, de ce que nous en faisons. "*Par sa transmission, la rumeur vit et revit au gré des créations de chaque transmetteur."*[117]

Ce constat n'est pas nouveau et c'est à cet aspect de transmission que les scientifiques se sont, en priorité, intéressés. Plusieurs études y ont été consacrées ; nous commencerons par la plus célèbre d'entre elles : l'expérience du "jeu du téléphone" de Allport et Postman.[118]

1. La rumeur comme processus destructif

L'expérience d'Allport et Postman

L'expérience est une simulation en laboratoire de la transmission en chaîne d'un message : un sujet regarde, pendant un temps limité, une photographie représentant une scène de la vie quotidienne puis la décrit à un deuxième sujet qui la raconte à un troisième et ainsi de suite. Après le huitième relais, le message n'a plus rien avoir avec le message initial.

---

[116] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P73

[117] Annabelle Klein : *La galaxie des rumeurs*, EVO éditions, Bruxelles, 1995, P21

[118] Allport G. W., Postman L. : *An analysis of rumor.* Public Opinion Quarterly*, 10, hiver*

Cette expérience a depuis été reprise par de nombreux cours de communication et de sociologie et est aujourd'hui devenue célèbre.

En utilisant, au départ de l'expérience, une photo représentant une situation "ambiguë" en ce sens qu'elle ne correspondait pas aux stéréotypes de la population de référence, Allport et Postman ont mis en évidence trois types de distorsions dans l'évolution du message :

1- **La réduction** (leveling) : le volume du message diminue de relais en relais. La réduction, très importante lors des premières transmissions, tend à diminuer au fur et a mesure des échanges jusqu'au moment où le message acquiert une concision telle qu'il peut être reproduit fidèlement sans "efforts mnémoniques particuliers". Il est cependant à noter que les oublis ne sont pas aléatoires mais sélectifs.

2- **L'accentuation** (shapening) : l'attention est portée sur un nombre de détails prélevés dans l'ensemble du message. En fait, l'accentuation est fortement liée à la réduction : les détails qui ne sont pas omis sont accentués.

Peu d'éléments permettent d'expliquer pourquoi et comment certains éléments sont accentués et pas d'autres. Tout juste les auteurs relèvent-ils que les détails liés aux mouvements, nombres et grandeurs font souvent l'objet d'une exagération caractéristique.

L'accentuation, phénomène extrêmement complexe ne peut, à ce jour, faire l'objet d'une explication satisfaisante.

3- **L'assimilation** (assimilation) : l'assimilation recouvre une série de transformations sémantiques subies par le message.

Elles ne sont pas non plus aléatoires : elles correspondent à l'organisation cognitive de la population. "*Au fur et à mesure de son évolution, celui-ci* (le message) *tend à acquérir une "bonne forme", celle d'un récit bien construit, respectant les stéréotypes ambiants du groupe dans lequel circule la rumeur."*[119]

Les transformations sémantiques de l'assimilation peuvent être formalisées en sept thèmes - que nous ne développerons pas : assimilation thématique, assimilation par complétion, condensation, anticipation, action de stéréotypes verbaux, assimilation à un intérêt et assimilation par hostilité.[120]

Rouquette résume les mécanismes de distorsion du message en leur attribuant deux fonctions :

- d'une part, ils réalisent une économie pour la mémoire en abrégeant le message, en l'organisant selon une bonne forme et en le ramenant à des stéréotypes verbaux et, plus largement, des habitudes cognitives ;

[119] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P160

[120] Pour plus de détails, nous renvoyons au pages 73-75 du livre *Les rumeurs* de M. L. Rouquette

- d'autre part, ils expriment directement les attentes, les attitudes, les opinions de la population et constituent par-là un mode essentiel d'élaboration de la "pensée sociale".

Kapferer le dit encore plus clairement : "*ainsi, par l'effet de l'oubli et de l'assimilation, la rumeur acquerrait une forme économique capable de résister à l'oubli, et correspondant parfaitement aux attitudes, préjugés et stéréotypes du groupe où circule la rumeur."*

Par contre, à son opposé, Rouquette estime que l'explication de l'évolution du message par sa convergence vers un "état optimal pour les capacités mnémoniques des individus" n'est pas satisfaisant. Pourquoi les premiers relais feraient-ils plus d'efforts mémoriels que les autres ? Cette explication par la notion d'économie de la mémoire néglige les facteurs psychosociologiques et ne présente, pour lui, aucune consistance théorique. Son intervention peut être considérée comme secondaire. Nous y reviendrons au point 5 : La rumeur comme témoin de la pensée sociale.

Nous l'avons déjà signalé dans le chapitre I, les travaux d'Allport et Postman ne sont pas exempts d'influence venant de leur contexte historique et ont contribué au discrédit des rumeurs. *"La conclusion essentielle d'Allport et Postman, par exemple, affirme que les rumeurs ne sont pas une source d'information fiable"*[121]

En outre, le modèle communicationnel qui sous-tend cette étude est un schéma linéaire émetteur - message - récepteur du même type que celui de Shannon et Weaver et trahit une idéologie technicienne et mécaniste. *"Les rumeurs devaient être condamnées en vertu de l'idéal de toute société technicienne : transmettre des informations très soigneusement contrôlées"*[122]

La rumeur est envisagée comme un processus de dégradation : "*Au départ était le vrai, à l'arrivée tout est faux".*[123] Cette manière d'envisager les choses sous-entend qu'il y a une "vérité", un message initial considéré comme juste. La rumeur se réduit alors à une destruction de la vérité initiale. Or, *"c'est oublier que souvent, il n'y a pas de vérité initiale : la rumeur résulte d'un processus constructif"*. Nous y reviendrons.

De nombreuses critiques peuvent être apposées à cette étude, notamment, du fait même qu'elle ait été réalisée en laboratoire, de ne pas coller à la réalité beaucoup plus complexe du terrain. C'est ce qu'ont tenté de mettre à l'épreuve Peterson et Gist.

---

[121] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.* P 92

[122] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P161

[123] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P162

2. La rumeur comme phénomène social

L'étude de Peterson et Gist

Face à l'expérience d'Allport et Postman, Peterson et Gist se sont demandé si leurs résultats étaient encore valides hors laboratoire. Était-il possible de retrouver dans une situation non-standardisée, dans un cas réel, les phénomènes de réduction, accentuation et assimilation ?

Peterson et Gist ont tenté de répondre à cette question en étudiant un cas réel de rumeur. Celle-ci portait sur le viol et l'assassinat d'une baby-sitter commis dans une petite ville américaine. "*Le coupable n'ayant pas été identifié après deux semaines d'enquête, l'opinion publique élabora sa propre version de l'événement*".[124] Des rumeurs accusant l'employeur de la jeune fille et mettant en cause la compétence et l'intégrité de la police locale firent leur apparition.

En collectant toutes les rumeurs portées à leur connaissance, Peterson et Gist relevèrent plusieurs versions plus ou moins concordantes des mêmes rumeurs ; celles-ci ne différant que par certains détails, présents dans les unes, absents dans les autres.

Les auteurs remarquèrent également une prolifération de détails, qu'ils appelèrent "effet boule-de-neige"[125]. Ce mécanisme n'est pas antagoniste au principe de réduction énoncé par Allport et Postman au sens strict : il décrit un mouvement global de l'ensemble des rumeurs alors que la réduction s'applique à l'évolution d'un message. De plus, il n'y aurait pas de concordance temporelle entre les deux phénomènes : la réduction n'apparaissant que dans un deuxième temps.

En définitive, Peterson et Gist ne relèvent, dans cette étude de terrain, aucune tendance à l'économie mémorielle. Celle-ci dépend en réalité de l'intérêt que chaque relais porte au message.

Les auteurs concluent leur étude en proposant de manière hypothétique, un découpage en quatre phases de la constitution et de l'évolution d'une rumeur.

- Phase 1 : constitution d'un public lié par une communauté d'intérêts

- Phase 2 : il y a une précision des intérêts communs lors d'une période de discussion, de forte communication.

- Phase 3 : le latent passe au manifeste. Apparition de la rumeur avant sa disparition.

[124] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.* P 75

[125] Il semblerait que ce ne soit, en fait, pas Peterson et Gist qui aient découvert ce mécanisme mais Allport et Postman (Allport G. et Postman. L.J. : *The psychology of Rumor*, Russel and Russel, New York,1965, P 214-215). Peterson et Gist l'ont constaté sur le terrain. Néanmoins, Rouquette le présentant comme tel, nous garderons sa structure.

- Phase 4 : Réorganisation des attitudes et opinions de la population en fonction de la "crise" vécue. "*La rumeur entre dans l'histoire du groupe et le reconstitue autrement."*[126]

Avec cette étude, l'aspect social de la rumeur est plus amplement mis en avant. La question soulevée ici n'est plus de savoir pourquoi une personne devient le relais d'une rumeur mais "*pourquoi une rumeur advient-elle dans tel groupe social*"[127].

3. La rumeur comme processus constructif

L'étude de Peterson et Gist a mis plus en avant la dimension sociale de la rumeur. Avec la mise en évidence de "l'effet boule-de-neige", elle permet désormais d'envisager la rumeur comme un mécanisme de construction.

La rumeur ne tient plus, comme pour Allport et Postman, dans la dégradation d'un message, d'une vérité initiale. "*Il n'y a bien souvent pas de vérité initiale"*[128].

Se rapprochant de la deuxième phase décrite par Peterson et Gist, Shibutani (nous l'avons dit plus haut) décrit la rumeur comme une mise en commun des ressources intellectuelles du groupe face à un événement ambigu pour parvenir à une définition collective satisfaisante de la réalité.

"Après l'événement, de nombreuses interprétations surgissent : au départ, elles coexistent puis s'enrichissent mutuellement."[129] La rumeur consiste alors en une mobilisation de l'attention du groupe. Lors des discussions et échanges successifs le groupe "*tente de reconstruire le puzzle constitué par les pièces éparses qui lui sont relatées".*[130] Le groupe comblera alors les trous laissés par les pièces manquantes en faisant appel à son imaginaire et son inconscient.

Dans une situation réelle, la rumeur ne se limite pas à la transmission unidirectionnelle d'un message ; il y a discussion autour du sujet de la rumeur. Il y a un échange d'informations et de points de vue entre des sujets qui sont impliqués par l'information qu'ils décident de transmettre.

Cet ensemble de discussions entre personnes peut permettre une accumulation de détails. "*C'est la base de "l'effet boule-de-neige": chacun apporte sa propre contribution à la*

[126] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.* P 78

[127] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.* P 78

[128] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P 162

[129] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P ,162

[130] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P 40

thèse de la rumeur. C'est ainsi que, partie avec un seul argument, la rumeur en hérite d'autres au cours de sa transmission".[131]

Néanmoins, cette vue de l'esprit ne nie pas les phénomènes d'oublis : ils n'apparaîtraient alors que dans un deuxième temps.

L'exercice et la démonstration ultime de la part constructive des rumeurs réside dans celles qui n'ont, à leur origine, aucun fait spécifique. La rumeur d'Orléans, longuement étudiée par Morin, en constitue l'exemple le plus célèbre : l'absence d'événement pouvant lui servir de point d'appui a contribué à sa qualification de "rumeur à l'état pur".

Kapferer en témoigne également : pour lui, le proverbe "il n'y a pas de fumée sans feu" ne se vérifie dans le cadre des rumeurs que si on appelle "feu" l'imagination de certains témoins, des récepteurs du message, et des personnes qui lancent volontairement les rumeurs. *"La source de ces rumeurs est la projection pure et simple d'un scénario type : "on" a imaginé que le scénario était en train de se dérouler, à deux pas, tout près de soi, dans les rues marchandes du centre ville, et tout le monde y a crû."*[132]

Nous reviendrons sur cette dimension projective de la rumeur dans le point suivant.

Le schéma idéologique présent ici est celui de la conversation, de l'échange continu, du va et vient d'informations et de points de vue entre individus. La communication présente dans les rumeurs est maintenant envisagée selon un schéma de type circulaire.

D'autre part, l'intervention de l'inconscient des relais dans les mécanismes constructifs élargit encore un peu plus le champ d'interrogations ouvert à la suite de l'expérience de Peterson et Gist : pourquoi une rumeur advient-elle dans tel groupe social ?

Pourquoi apparaît-elle dans tel groupe social ou plutôt, pourquoi un message trouve-t-il écho dans les relais qui vont la diffuser ?

La rumeur cette "grande délibération collective"[133] deviendrait également le "mode d'expression privilégié de la pensée sociale"[134]. Nous y reviendrons après avoir exploré les projections dans les relais de transmission.

---

[131] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P 164

[132] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P 46

[133] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P 163

[134] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.* P 8

4. La rumeur comme phénomène projectif.

En appliquant l'expérience d'Allport et Postman à six groupes de personnes différents[135], Higham fait, à peu de choses près, les mêmes constatations : réduction - accentuation - assimilation.

Il a néanmoins constaté une vraisemblable influence du degré d'implication personnelle sur le niveau de mémorisation : l'histoire, mieux retenue, garde son sens intact dans les groupes fortement impliqués.

Mais dans les distorsions du modèle, l'assimilation semble bien être la plus importante des trois. L'expérience peut, en fait, être comparée à un test de Rorschach (test de projection). Dans un test de projection, un individu se trouve devant un modèle non structuré et ambigu ; ce qui appelle des significations différentes en fonction des sujets. Face à une rumeur, l'individu se trouve confronté à un "conte ambigu" dans lequel il va sélectionner inconsciemment certains détails en fonction de ses intérêts, attitudes et stéréotypes.

Les expériences de ce type, calquées sur le "protocole expérimental d'Allport et Postman", testent en réalité plus la mémoire que la rumeur elle-même.[136]

5. La rumeur comme manifestation d'une pensée sociale

Dans le dernier point de leur conclusion, Peterson et Gist, émettent l'hypothèse selon laquelle la "crise" que constitue la rumeur va réorganiser les opinions et les attitudes du groupe.

Pour cette raison, Rouquette estime que cette dernière phase est la plus importante : la rumeur reconstitue alors le groupe en entrant dans son histoire. La rumeur n'est pas sans suites ; elle n'est pas une "débâcle temporaire" qui ne laisse aucune trace. Elle *"fait partie*

[135] 1- Un groupe de 4 hommes et une femme entre 30 et 40 ans.

2- Un groupe d'enseignants entre 30 et 40 ans suivant des cours du soir en psychologie

3- Un groupe d'étudiants en science sociales (20-30 ans)

4- Un groupe de composition similaire

5- Un groupe mixte composé de six volontaires faisant partie de l'Union pour la propagation de la langue anglaise (- de 30 ans)

6- Un groupe d'étudiants en première année suivant un cours de psychologie.

[136] Elles sont encore nombreuses - on peut par exemple encore citer celle de Rossignol (C. Rossignol : *Phénomène de rumeur : processus d'association et étude des représentations sociales*, dans psychologie Française, n°1, 1973) qui tente, en utilisant le même dispositif, de mettre en évidence les implications de l'inconscient. Nous n'en ferons pas l'inventaire et renvoyons à ce sujet au livre *La veuve noire* de Françoise Reumaux : F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris, 1996

de l'évolution du groupe et de la dynamique sociale qui, tout à la fois, la détermine et se trouve déterminée par elle".[137]

Reprenant les déformations du message relevés dans l'expérience d'Allport et Postman, Rouquette estime que l'explication de ces déformations par l'évolution du message vers un état optimal pour les capacités mnémoniques des individus est très insatisfaisante.

"Cette explication, qui néglige complètement les facteurs psychosociaux ne suffit pas. Les causes déterminantes de l'évolution des rumeurs sont beaucoup plus complexes."[138]

Tentant donc de donner une explication plus psychosociale qui tient également compte de l'étude de Peterson et Gist, Rouquette relève cinq mécanismes régissant l'évolution du message : l'omission, l'intensification, la généralisation, l'attribution, la surdétermination.

1- Développant l'**omission**, qui est en fait similaire à la réduction d'Allport et Postman, il va plus loin que le simple oubli de détails. Pour lui, les éléments qui ne sont pas omis doivent plutôt être considérés comme sélectionnés par les sujets. L'évidence de l'omission en devient par conséquent *le résultat de la mise en œuvre de "filtres" cognitifs dont la sélectivité dérive d'un système global de la pensée sociale.*[139]

Se référant aux travaux qu'il a menés antérieurement[140], Rouquette explique la nécessité de l'omission : *"L'aspect omissif de la transmission des rumeurs se laisse ainsi décrire, au moins partiellement, comme un échappement à la contrainte, c'est-à-dire probablement comme une transition du contenu du message vers des formes plus adaptées aux attentes de la population : la précision, la modification, la spécification sont annulées ou réduites pour mettre en valeur la simplicité de l'essentiel. On comprend aisément que ce processus entraîne souvent une "extrémisation" des contenus.*

La pensée sociale ne s'exprime pas en nuances subtiles, elle dessine l'univers à grands traits."[141]

Kapferer, quant à lui, propose une interprétation encore différente du phénomène : pour lui, les déformations du message rendent compte de la manière dont il se constitue. Ainsi, la réduction n'est pas le résultat d'un oubli mais du désir de partager le message, du désir de persuader. "*La simplification est la règle d'or de toute communication. La rumeur va*

[137] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.* P 78

[138] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.* P 79

[139] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.* P 80

[140] Discours critique et discours productif dans la résolution des problèmes mal définis : étude du niveau qualification, *Cahiers de Psychologie*, 1971, 14, N°3, 233-238 *;* Étude des comportements linguistiques dans certaines activités heuristiques, *B. de Psychologie*, 1972, XXV, 315-322 *;* Contrainte et qualification dans les Rougons-Macquart : l'extension d'une hypothèse, *F. Psychol. Norm. Pathol., 1972, n°4, 407-412*

[141] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.* P 81

droit à l'essentiel. Les choses sont ou ne sont pas, il n'y a pas de degré intermédiaire. Tout ce qui n'est pas essentiel au récit est évacué."[142]

2- Un rôle similaire est attribué à l'**intensification** - déformation que l'on peut rapprocher de l'accentuation : "*L'intensification remplit donc une fonction de clarification pour la pensée sociale en exposant les intérêts du groupe et en désignant la nature des dangers qui le menacent ; elle supprime les demi-teintes, les clairs-obscurs, les lignes fuyantes et trace d'un rasoir sûr la frontière qui sépare le soleil de la nuit."*[143]

En le reliant également au désir de persuader, Kapferer attribue le même rôle au phénomène. "*Pour être encore plus clair, faute de support de l'image, la rumeur doit frapper les esprits en amplifiant les détails : à l'origine ils étaient trois, à l'arrivée mille…"*[144]

3- La **généralisation** consiste essentiellement en "une baisse du niveau de spécification globale du message". La généralisation s'applique principalement aux sujets désignés dans le message de la rumeur. "Monsieur Lévis, commerçant" pourrait par exemple devenir "les gens", "les commerçants" ou "les juifs".

L'orientation de la généralisation ne s'effectue pas au hasard mais en fonction des attitudes préalables du groupe, d'un état social, d'un ensemble de relations, d'opinions et d'intérêts. L'histoire d'une rumeur correspond alors à l'histoire de la population où elle circule.

4- L'**attribution** tient dans la désignation de la source du message. Dans la plupart des cas, celle-ci est totalement indéterminée. Ce trait de caractère fait d'ailleurs partie intégrante de la "forme" rumorale : "Il paraît que", "On dit que", "J'ai entendu que"…

"*L'émetteur supposé est donc une entité impersonnelle que les individus peuvent facilement relayer dans la mesure où il leur est facile de s'y projeter"*[145]

En relayant le message, les individus deviennent "l'expression temporaire de la collectivité" ce qui garantit leur intégration. A travers l'identification, la rumeur devient donc également un élément de cohésion sociale.

Cependant, l'information véhiculée est parfois attribuée à une personne dont la position sociale ou la fonction légitime les dires. A noter, le contact avec cette personne est toujours médiatisé par plusieurs intermédiaires : "X qui connaît Y qui l'a entendu d'un proche de…"

---

[142] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P 164

[143] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.* P82

[144] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P 164

[145] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit. ;* P83

La crédibilité de la rumeur a donc deux formes : la crédibilité par attribution universelle et la crédibilité par attribution de compétences. Dans les deux cas, il y a une coupure entre la source initiale et les relais du message qui interdit toute vérification. "*On peut dire sans grande chance d'erreur que dans la plupart des cas, aucune tentative de corroboration n'est entreprise par les individus : la pensée sociale ignore les vertus de la preuve et l'importance des contrôles."*[146]

Il est peut-être intéressant de rappeler ici que Pierre Marc a également relevé cette absence de vérification qu'il a d'ailleurs répertoriée comme une des caractéristiques des rumeurs. Néanmoins, l'interprétation qu'il en donne est quelque peu différente de celle de Rouquette : pour lui, il y a absence pure et simple du désir de vérification.

Absence de désir que Kapferer se propose d'expliquer en ces termes :

- La force de la rumeur vient de la justification qu'elle apporte à nos opinions, "*à ce que l'on présentait ou souhaitait confusément". " La rumeur ne convainc pas, ne persuade pas : elle séduit. Tout se passe comme si nous nous emparions d'elle saisis par une sorte de révélation, que nous nous empressons alors de faire partager à nos proches."* En fait, la rumeur *"exprime et justifie à voix haute ce que nous souhaitions tout bas ou n'osions pas espérer."*[147] Chercher à la vérifier comporterait alors le risque de devoir faire face à une dissonance cognitive.

- La rumeur comporte en elle une dimension de distraction, elle constitue l'occasion de "*savourer à plusieurs une information épicée*"[148]. Elle serait au départ moins colportée parce qu'on y croit que parce qu'elle distrait, amuse. La vérification n'a alors aucune raison d'être.

A remarquer : même si, au départ, elle est racontée sans trop y croire, la rumeur acquiert par la suite une crédibilité "*par le simple effet du nombre".*

- Enfin, la rumeur, phénomène collectif, contribue à la cohésion sociale. "*En effet, la rumeur est un phénomène collectif, impliquant non des milliers de personnes isolées, mais le groupe. Adhérer à la rumeur, c'est manifester son allégeance à la voix du groupe, à l'opinion collective. La rumeur fournit une occasion de se compter, de s'exprimer : cela se fait en général sur le dos d'un autre groupe, de quelque bouc émissaire".*[149]

L'identité se bâtit facilement par désignation unanime d'un ennemis commun. Remettre en cause la rumeur équivaut à remettre également en cause les autres membres du groupe et rompre l'unité : *Le sceptique est un dissident.*

---

[146] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.* P 84

[147] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P 102

[148] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P 127

[149] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P 127

5- La **surspécification** consiste en un ajout de détails et de précisions qui ont pour fonction indirecte d'augmenter la crédibilité de l'émetteur. Ce phénomène est temporaire puisque lié à chaque relais et instable, le phénomène d'omission reprenant dès le relais suivant. En outre, la surspécification sert a rendre le message plus cohérent et plus conforme à la pensée sociale.

La surspécification, mécanisme "antagoniste" de la réduction (ou omission) est à l'origine de "l'effet boule de neige" constaté par Peterson et Gist dont nous parlerons dans le point suivant.

On l'aura remarqué, les mécanismes de déformations trouvent leur explication dans le lien étroit qu'entretient le message de la rumeur avec la pensée sociale pour Rouquette, l'opinion publique pour Kapferer. Ce faisant, le principe d'assimilation (tendance du message à se conformer aux stéréotypes ambiants du groupe) se retrouve "fondu" dans l'ensemble des cinq modes de manifestation de la "pensée naturelle" évoquée ci-dessus.

"*Ainsi, de tous les messages, la rumeur jouit seule d'une singulière caractéristique : elle justifie l'opinion publique en même temps qu'elle la révèle, elle rationalise en même temps qu'elle satisfait."*[150]

Rouquette et Kapferer ne sont pas les seuls auteurs à faire référence à cette "pensée sociale" : Reumaux fait de "l'imaginaire social" le thème central de son livre la *veuve noire*.

6. La rumeur comme témoin de l'imaginaire social.

"… *et la rumeur qui agit comme une conjuration en interprétant les événements ou les conflits ou comme un potlatch qui répartit les discours qu'il convient, amène au grand jour le caché social."*[151]

Mais reprenons, depuis le début, la pensée de l'auteur. Pour Reumaux, le message d'une rumeur ne se limite pas à un lien explicite avec des faits, avec la réalité ; *"il est tissé d'un lien invisible qui lui garantit sa force et sa perdurance"*.[152]

F. Reumaux considère, au travers d'une métaphore avec le monde des insectes, la société comme une nymphe.[153] *"On peut dire que la nymphe se présente, dans la chaîne évolutive,*

[150] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit.,* P 102

[151] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P47

[152] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P 47

[153] La vie de certains insectes peut être découpée en trois temps : la larve, la nymphe (chrysalide) et l'imago, insecte arrivé à "maturité".

Reumaux va se servir de cette métaphore pour expliquer le fonctionnement de la rumeur.

comme le fameux chaînon manquant, aussi, n'hésiterons-nous pas à comparer toute société à une nymphe, c'est à dire à un corps où tout ce qui est latent peut se traduire en termes de tensions, de conflits ou de crise."[154]

La triade Larve - nymphe - imago permet le parallèle social suivant :

1. le stade larvaire s'inscrit dans la mémoire collective, qui garde trace des actions, conflits et tensions passées.

2. le stade d'éclosion (imago) s'inscrit dans les vibrations du social, les ruptures, crises, éruptions…

3. le stade nymphal correspond alors au lieu où nous vivons - lieu où toutes les latences peuvent s'actualiser - ou lien qui unit le stade larvaire au stade d'éclosion.

Stade larvaire	Stade nymphal	Stade d'éclosion
Mythologie	Réalité	Imaginaire
Mémoire collective	Mémoire individuelle	Représentations
Contaminations	Incubation	Explosion

Tableau cf. *La veuve noire P14*

Pour comprendre la rumeur, nous devons recourir à ce schéma : il faut tenir compte, non seulement du contexte social mais aussi le relier au "*tissu mythologique*" afin "*d'éclairer à la lumière de ce que nous apprend la mémoire collective*".[155]

"En ce sens, ce que nous appelons le stade larvaire apparaît comme un stade de contamination, essentiel à circonscrire si l'on veut comprendre l'apparition du "mal."[156]

En faisant appel à la mémoire collective (stade larvaire), la rumeur "*met en jeux des mécanismes qui sont à la base du social"*.[157] Loin d'être un épiphénomène, l'apparition de la rumeur en devient *le contraire d'un hasard qui a bon dos.*[158]

---

[154] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P12

[155] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P 16

[156] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P 16

[157] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P 16

[158] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P 16

Pour Reumaux, toute histoire contient en elle une autre histoire non explicite. La rumeur n'y fait pas exception, sa deuxième histoire est celle du groupe, le "caché social" qu'elle révèle en interprétant les conflits et les événements.

En outre, le lien qu'elle entretient avec ce "caché social" explique sa transmission et lui confère sa force :

1- La rumeur utilise les affects pour assurer sa transmission. *"…fonctionnant à deux niveaux, elle utilise les affects pour les insérer dans une chaîne fonctionnelle.*"[159] La rumeur traite les affects comme des choses de manière à ce que le message corresponde à *ce que l'on attend.*

En s'intégrant dans *le désir de savoir du moment* et dans la *constellation émotive,* le message qu'elle véhicule acquiert valeur de preuve. "*Tel est ce que dit la rumeur : vous voulez des preuves, en voilà ! Elles sont irréfutables parce qu'elles n'appartiennent pas à l'ordre rationnel, qui est celui de la réfutation dans lequel s'empêtrent les théoriciens."*[160]

Dans *la réalité de la réalité,* Watzlawick fait à peu de choses près le même constat : "*…l'esprit humain, en construisant telle ou telle "réalité", peut aller même jusqu'à se passer d'une apparence de fait : une superstition bien ancrée suffit, surtout si…, elle est partagée par un grand nombre."*[161]

2- Il y a, pour Reumaux, deux parties distinctes dans le message de la rumeur : une partie récit (histoire rapportée) et une partie discours (commentaire autour de la nouvelle), qui assure une existence sociale au récit.

Le récit a un contenu posé qui possède un caractère informatif ; la partie discours a un contenu présupposé qui possède un caractère suggestif. Le contenu présupposé *ne comporte pas d'information puisqu'il se réfère à un savoir acquis ou repose sur des croyances du groupe…*[162]

Pour plus de clarté, nous proposons de résumer ceci dans le tableau suivant :

Message de la rumeur	
Partie récit (histoire rapportée)	Partie discours (commentaire autour de la rumeur)
Contenu Posé	Contenu présupposé
Caractère informatif	Caractère suggestif
Apport d'information	~~Apport d'information~~ : référence à un savoir acquis

[159] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P32

[160] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P32

[161] P. Watzlawick : *La réalité de la réalité,* Seuil, Paris, 1978, P83

[162] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P 86

Se référant aux idées de Sartre, Reumaux affirme que la rumeur sert d'analogon[163] pour passer de l'informativité (contenu explicite) à la suggestivité (contenu de la deuxième histoire, implicite). La deuxième histoire de la rumeur trouve un écho, une correspondance dans la mémoire collective. Cet élément de correspondance va ensuite être projeté dans l'imaginaire social. L'absence de lien entre la rumeur et la réalité lui procure alors autant de poids que les situations effectives puisqu'il élimine le "principe de non-contradiction".

Cette référence à l'imaginaire social sert également à expliquer ce que les autres auteurs ont appelé les déformations du message. Ceux-ci ne sont, pour Reumaux, pas des déformations au sans strict mais une évolution du message vers sa forme *la plus apte à cristalliser dans l'imaginaire social.*

Soit , pour qu'une rumeur "fonctionne", elle doit éveiller un écho dans l'imaginaire du groupe. La rumeur a alors, au stade de l'éclosion, une composante émotionnelle importante qui "réaménage le champ de la conscience"[164] et rend non pertinent toute distinction attitude critique / attitude non critique du sujet face à l'information.

En réalité, pour Reumaux, imaginaire social et rumeur sont tellement intrinsèquement liés qu'elle utilise ce lien pour distinguer la rumeur du ragot et autre commérage : " *On voit bien qu'il n'y aura pas rumeur, mais ragot ou simple commérage, ou tension d'ordre économique (…) si cet élément significatif reste inséré dans une chaîne causale horizontale (rationnelle). Il y aura, par contre, rumeur si cet élément est aspiré par la causalité verticale, c'est-à-dire s'il est saisi comme un élément significatif de la mémoire collective et projeté dans l'imaginaire social.*"[165]

"*L'histoire d'une rumeur, c'est d'abord celle qu'un groupe a les moyens de se donner, la mémoire collective, l'espace social d'expériences et l'occasion étant les outils diversement utilisés pour y concourir."* La rumeur, caractérisée par cette "transmission verticale" en devient donc également le témoin de l'histoire d'un groupe.

7. La rumeur symptôme d'une pathologie sociale

Nous en avons déjà quelque peu parlé dans le chapitre 1, la rumeur est parfois traitée comme une "pathologie sociale". L'un des exemples les plus connu est certainement l'étude qu'a mené E. Morin sur la rumeur d'Orléans. Pour mémoire, celui-ci écrivait :

---

[163] Analogon : élément d'une analogie.

[164] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P151

[165] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P 80

"Proliférant sur un germe dont on peut déterminer la double origine mythologique et la même source fantasmatique, elle incube (10-20 mai), entre en virulence et en extension rapide (20-27 mai), se déchaîne en une prodigieuse métastase (29-30 mai), se disloque sous la contre attaque (2-10 juin), régresse dans le fantasme et les mini-rumeurs, s'enfonce dans l'amnésie, laisse des résidus et des germes."[166]

La terminologie employée (incubation, germes…) apparente en tous points la rumeur à une épidémie.

Morin n'est pas le seul à faire ce type de rapprochement. Avant lui déjà, Duhamel[167] établit en 1955 un parallèle entre rumeur et épidémie : "*Épidémies, modes, paniques et rumeurs ont ceci de commun qu'elles nécessitent des relations sociales."*[168]

Duhamel établit ensuite une série de points de rapprochement entre les deux phénomènes :

1- Chacun est susceptible de contracter (apprendre) et propager (diffuser) la maladie (la rumeur).

2- La maladie confère l'immunité (s'il est possible de réentendre une rumeur, il est impossible de la réapprendre)

3- Il y a une nécessité de contact entre un malade (émetteur de la rumeur) et un individu sain (récepteur).

4- Les contacts entre individus sont régis par des lois de probabilité et chaque individu a des chances de contact identiques.[169]

Dans le même ordre d'idée, B. Gribomont[170] se propose d'interpréter la rumeur à la lueur du symptôme de "folie à deux".

Le terme "folie à deux" est utilisé pour désigner certains cas de psychose partagée par deux personnes, en règle générale assez "proches". L'une de ces deux personnes, souffrant de psychose, *infecte directement une personne jusque-là sans maladie apparente*[171]. Le premier est alors appelé individu "dominant", le second "malade par reflet". D'autres cas de figures, en réalité des variantes, sont encore possibles :

- Le second individu peut déjà présenter une prédisposition à la maladie mentale qu'il ne développe alors que plusieurs semaines après le contact avec l'individu "dominant". Ce cas de figure est aussi appelé folie communiquée.
- À partir de la même situation pathogène, deux ou plusieurs personnes peuvent développer le même trouble psychologique. C'est la folie simultanée.

---

[166] E. Morin : *La rumeur d'Orléans*, Seuil, Paris, 1969, P 36

[167] Duhamel J. : *La théorie mathématique des épidémies et des rumeurs*, La presse Médicale, LXIII, 1955

[168] Idem P 717 cité par Pierre Marc dans *De la bouche…à l'oreille, Delval, Cousset, 1987, P 98-99*

[169] L'auteur développe à ce sujet un calcul statistique de la diffusion de la rumeur que nous n'exposerons pas ici. Nous renvoyons à ce sujet au livre de P. Marc : *De la bouche…à l'oreille, Delval, Cousset, 1987, P 99*

[170] B. Gribomont : *La folie à deux (et à plusieurs),* Fumées sans feu - actes du colloque de Liège sur la rumeur, Editions Labor-les amis de l'I.S.I.S., Bruxelles, 1994

[171] B. Gribomont : *La folie à deux (et à plusieurs),* idem P 119

- Un individu, déjà délirant, peut enrichir son délire du délire d'une autre personne.

Pour qu'il y ait un phénomène de "folie à deux", il est important que les deux partenaires partagent et supportent un même contenu du délire. Il semble que bien souvent, le partenaire soumis aie une prédisposition aux troubles psychologiques. En outre, *les caractéristiques de personnalité du partenaire induit souvent celles d'une personnalité prémorbide présentant une dépendance importante, une suggestibilité, et d'une manière générale, une histoire anamnestique de traits névrotiques depuis de nombreuses années, de type timidité, suspicion, retrait social, et souvent irritabilité et humeur dépressive.*[172]

Il existe plusieurs explications psychodynamiques de la folie à deux ; nous n'en aborderons qu'une : "*Le développement de la folie à deux a quelques similarités avec les processus de suggestion se produisant durant l'hypnose et la psychothérapie par exemple.*"[173]

Certains facteurs environnementaux jouent un rôle évident dans le développement de psychoses. L'isolement par rapport au reste de la société, même s'il peut provenir de facteurs non associés à la maladie, en est un des plus importants. Quelle qu'en soit l'origine, cet isolement empêche tout *dialogue compensatoire ou correcteur venant du monde extérieur qui puisse s'opposer à la formation de ses délires.*[174]

Mais le terme "folie à deux" ne se limite pas exclusivement - comme le laisse entendre le terme - à un couple d'individus. Les symptômes mentaux peuvent en effet être transmis à une ou plusieurs personnes, de telle manière qu'elles en arrivent à partager les mêmes contenus délirants. "*Lasègue et Falret eux-mêmes reconnaissaient déjà que la condition pouvait parfois s'étendre du sujet "original" à deux, trois et même plusieurs personnes, et c'est ainsi que sont nés les termes de folie à trois, folie à quatre, voire la folie à famille."*[175]

L'auteur fait pourtant une distinction entre la folie à deux, qui est une psychose induite et les psychoses collectives (ou les épidémies de psychose affectant les plus grands groupes de personnes) qu'il considère moins comme de véritables psychoses que comme des hystéries de masse. Pour lui, le terme exact à employer pour désigner ces phénomènes serait "troubles mentaux collectifs"

Néanmoins, Bruno Giraumont conclu : "*La folie à deux est indéniablement un phénomène intrigant : il s'agit de l'exemple le plus impressionnant d'une relation pathologique entre deux individus. L'approche de sa pathogenèse et de sa psychopathologie a des implications théoriques pour la compréhension d'autres relations interpersonnelles particulières et de phénomènes comme la rumeur. Cette dernière, sous cet éclairage, représenterait des "bruits" transmis d'une manière quasi contagieuse entre des individus ; l'origine et la véracité souvent incertaines de ces nouvelles rapprochent à un niveau social la rumeur des idées et interprétations délirantes rencontrées chez certains patients.*"[176]

---

[172] B. Gribomont : *La folie à deux (et à plusieurs),* idem P 121

[173] B. Gribomont : *La folie à deux (et à plusieurs),* idem P 123

[174] B. Gribomont : *La folie à deux (et à plusieurs),* idem P 124

[175] B. Gribomont : *La folie à deux (et à plusieurs),* idem P 119

[176] B. Gribomont : *La folie à deux (et à plusieurs),* idem P 128

Nous terminerons cette partie sur un article de Bernard Paillard[177] : celui-ci semble avoir choisi une voie médiane à celles de Duhamel et Gribomont. "*Il faut bien reconnaître la diversité des rumeurs. Phénomène de contagion sociale, elles s'apparentent, analogiquement, aux épidémies. Or il n'existe pas de profil épidémique type.*"[178]

Faisant le parallèle avec les épidémies, Paillard estime que toute rumeur doit être analysée non seulement en fonction de son contenu thématique mais également en fonction de son contexte socio-historique.

En fait, les rumeurs peuvent être classées dans trois grandes catégories : certaines rumeurs sont fortement liées à leur contexte (ou actualité - P. Froissart s'attache fort bien à le démontrer dans l'un de ses articles[179]) ; d'autres, manifestant une thématique récurrente, renvoient aux "peurs et angoisses les plus primitives". "*Certaines rumeurs semblent plus liées à des archétypes, tandis que d'autre sont plus à mettre en rapport avec l'actualité. Aussi est-on en droit de se poser cette question : n'existerait-il pas des thèmes issus d'un imaginaire collectif, véritable patrimoine culturel au degré de consistance plus ou moins fort et au niveau d'inconscience plus ou moins profond ? Les uns s'apparenteraient à de véritables archétypes structurellement établis. Socle de permanence, ils renverraient aux peurs et aux angoisses les plus primitives de l'homo sapiens et de ce fait nous introduiraient dans le domaine de l'anthropologie fondamentale."*[180] Enfin, la dernière catégorie, plus spécifique aux cultures, *nous introduirait à un niveau de plus haute conscience et de plus grande élaboration discursive.*

Il est intéressant de remarquer que cet auteur en revient, lui aussi, à une notion d'imaginaire social pour expliquer le lien qu'entretiennent certaines rumeurs avec des archétypes.[181] Dans leur transmission, il est ensuite bien difficile d'établir une relation causale entre rumeur, archétypes et actualité : "*Parfois la rumeur appelle l'archétype à la*

---

[177] Bernard Paillard, *L'écho de la rumeur,* in Communication N°52, 1990, P 125 à 140

[178] Bernard Paillard, *L'écho de la rumeur,* in Communication N°52, 1990, *P 130*

[179] P. Froissart : *La rumeur ou la survivance de l'intemporel dans une société d'information,* Dans Recherche en communication n°3, 1995

[180] Bernard Paillard, *L'écho de la rumeur,* in Communication N°52, 1990, *P 133*

[181] Archétypes : - Type primitif ou idéal ; original qui sert de modèle. Psychanalytique : chez Jung : symbole primitif, universel appartenant à l'imaginaire collectif.

Le Nouveau Petit Robert, édition Robert, Paris, 1993

- Depuis Platon , pour qui les archétypes était des idées pures dans leur essence transcendante, types idéaux des réalités sensibles, le contenu de la notion d'archétype beaucoup varié selon les philosophes (Malebranche, Locke, Berkeley). Il faut noter ici le sens que lui donne le philosophe - psychanalyste C_J Jung. Pour lui, les archétypes sont des symboles hérités d'un passé lointain, des images ancestrales qui constituent l'inconscient collectif. Dans la mesure où ces symboles sont dynamiques, ils sont moteurs de comportements et d'attitudes, non seulement un plan individuel mais aussi au plan social ; car ils sont vécus collectivement.

Parfois, dans un sens plus vague, on appelle archétype social ou moral, un modèle socio-culturel de comportement, un type idéal de conduite qui est admis comme exemplaire dans un groupe social donné, soit par tradition et par coutumes, soit par autorité au consentement général.

A. Birou : *Vocabulaire pratique des sciences sociales,* éditions économie et humanisme les éditions ouvrières, Paris, 1966

rescousse pour seulement s'y conformer. D'autre fois, elle s'y ancre pour mieux élaborer un schéma plus complexe. Quelque fois, c'est ce dernier qui est premier."[182]

Enfin, à souligner également, Bernard paillard pour qui *la rumeur est une perturbation de la communication sociale*[183] soulève un point que nous pouvons rapprocher avec l'influence de l'isolement dans la folie à deux *: "Elle va puiser là où elle peut, dans les tréfonds de l'imaginaire… L'amplification rumorale est nourrie par ceux qui, souvent, sont moins en prise avec la réalité. Mais, potentiellement, ils sont porteurs d'une autre réalité, celle-là même qui, compressée, se libère en réveillant des thématiques mythologiques susceptibles de faire écho."*[184]

Le manque de contact avec la "réalité" serait, dans la rumeur comme pour la folie à deux, un facteur amplificateur de la "pathologie".

Nous remarquerons que si la définition de la rumeur ne semble pas pouvoir faire l'objet d'un accord, les différentes explications de sa transmission présentent, quant à elles, des similitudes. Afin d'expliquer les mécanismes de transmission et de transformations du message, Allport et Postman font référence à l'organisation cognitive de la population, Rouquette à la pensée sociale, Reumaux à l'imaginaire collectif et la mémoire collective, Kapferer à l'opinion collective, à l'opinion publique, et B. Paillard aux peurs et angoisses primitives, à l'imaginaire collectif et aux archétypes.

L'ensemble des auteurs évoquent quelque chose de latent, d'inconscient (en tous cas de non manifeste) partagé par les membres du groupe. Ce "fond commun" inconscient sert de base à l'apparition et la propagation de la rumeur.

Nous proposons à présent de mettre le chapitre II en parallèle avec celui-ci.

---

[182] Bernard Paillard, *L'écho de la rumeur*, in Communication N°52, 1990, *P 133*

[183] Bernard Paillard, *L'écho de la rumeur*, in Communication N°52, 1990, *P 138*

[184] Bernard Paillard, *L'écho de la rumeur*, in Communication N°52, 1990, *P 137*

Chapitre IV

Analyse comparative des mécanismes de transmission de la rumeur et de la psychologie des masses

Maintenant que nous avons cerné notre objet d'étude et exposé les deux éléments de notre analyse comparative, nous pouvons tenter de mettre les théories de transmission de la rumeur en parallèle avec certains points de la psychologie de masses et, par là, essayer de répondre à notre question de départ.

Nous exposerons point par point les éléments qui nous ont amené à considérer tout l'intérêt de cette approche et tenterons de dégager en quoi les parallèles établis sont susceptibles de nous proposer un point de vue différent sur les études menées sur la communication rumorale.

1. Rumeur et masse

Une des raisons nous ayant poussé à nous intéresser à la psychologie des masses est son objet d'étude : les masses.[185]

Sans masse, sans un nombre important de personnes, il n'y a pas rumeur mais plutôt discussion, conversation ou bruit[186]. Kapferer introduit à ce propos, une différenciation entre les deux termes : "*Ils se distinguent, non par leur source mais par l'amplitude du processus : rumeur et bruit émanent de sources non officielles. La première renvoie à un processus de diffusion en chaîne, à une force de propagation, à une amplitude dont le résultat est le son audible qui s'élève de toutes ces voix, et que l'on peut suivre à la trace : il court. Le bruit renvoie à un processus décousu, rampant, hésitant, très limité localement : il est normal que l'on n'entende rien si ce n'est qu'un vague bruit. " Ce n'est qu'un*

[185] Nous emploierons le terme masse plutôt que foule pour désigner un nombre important de personnes afin d'éviter certaines confusions.

[186] Le Petit Robert définit ces termes comme suit **:**

> **Bruit** : Sensation auditive produite par des vibrations irrégulières. Noter que bruit est souvent associé à rumeur. Le petit Robert le définit également comme une nouvelle répandue, un propos rapporté dans le public, *un bruit qui court* et renvoie au mot rumeur.
>
> **Rumeur** : Bruit qui court, nouvelle qui se répand dans le public, dont l'origine et la véracité sont incertaines.
>
> **Discussion** : Action de discuter, d'examiner, seul ou avec d'autres, en confrontant les opinions.
>
> **Conversation** : Echange de propos (naturels, spontanés); ce qui se dit dans tel échange.
>
> **Converser** : Parler avec (une ou plusieurs personnes) d'une manière spontanée, dans les relations sociales habituelles.
>
> *Le Petit Robert*, éditions Robert, Paris, 1993.

bruit " signifie que le son est à peine audible, donc que le message n'a pas vraiment d'existence réelle, ferme : on ne l'entend même pas. Le bruit est insignifiant. "[187]

Dans le même sens, Bernard Paillard écrit : "*La rumeur implique la notion de nouvelle - nous dirions maintenant d'information - et exige une diffusion à un nombre relativement important de personnes. … Entre ces deux mots, la frontière est donc des plus imprécises, et certaines langues comme l'anglais ne les distinguent pas. Un point commun cependant : l'idée d'une information qui se répand. Une différence : la rumeur semble impliquer un plus grand nombre de personnes que le bruit."*[188]

Le nombre de personnes partageant la rumeur apparaît donc comme primordial ; chose qui nous est encore confirmée par Reumaux : "*La rumeur n'a de réalité tangible qu'à partir du moment où il existe un nombre suffisant d'individus à s'intéresser à ses dires et à les colporter."*[189]

Sans un nombre suffisant de personnes, la rumeur ne peut donc pas exister. Pourtant, l'existence d'une masse n'est pas une condition suffisante à l'apparition des rumeurs.

2. Rumeur et foule

Pour qu'un groupement humain soit susceptible de voir émerger des rumeurs, celui-ci doit répondre à certaines conditions. Une de ces conditions pourrait-elle être de constituer une foule psychologique - concept inauguré par la psychologie des masses ?

Pour Lebon, le principal caractère d'une foule n'est pas le rassemblement physique d'individus mais leur fusion dans un sentiment commun : *"Le fait que beaucoup d'individus se trouvent accidentellement côte à côte ne leur confère pas les caractères d'une foule organisée. Mille individus réunis au hasard sur une place publique sans aucun but déterminé, ne constituent nullement une foule psychologique. Pour en acquérir les caractères spéciaux, il faut l'influence de certains excitants dont nous aurons à déterminer la nature.*

L'évanouissement de la personnalité consciente et l'orientation des sentiments et des pensées dans un même sens, premiers traits de la foule en train de s'organiser, n'implique pas toujours la présence simultanée de plusieurs individus sur un seul point".[190]

Mac Dougall le dit encore plus clairement : *Pour que se constitue une foule, des individus isolés doivent avoir quelque chose en commun, un intérêt commun pour un objet et une même orientation de leurs sentiments dans une certaine situation.*[191] Il y a, dans cette dernière citation, deux éléments importants : un objet[192] suscitant l'intérêt et une même orientation des sentiments de chacun dans une situation donnée.

---

[187] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, Paris, Seuil, 1995,* P28

[188] B. Paillard : *L'écho de la rumeur* , dans Communication n°52, P126

[189] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P 58

[190] G. Lebon:*, La psychologie des foules,* Presse Universitaires de France, Paris, 1947, P20

[191] Cité par S. Freud dans *essais de psychanalyse, Payot, Paris, 1989, P141-142*

[192] Le terme objet n'est pas utilisé ici dans le sens uniquement matériel. Il désigne également une personne, un lieu, une idée…

Pour Peterson et Gist (1951), la rumeur est un compte rendu ou une explication de personne à personne et se rapportant à un objet, un événement ou une question d'intérêt public.

Knapp, quant à lui, a formulé quatre hypothèses quant au climat favorable à l'apparition des rumeurs :

– Une importante somme de communications interpersonnelles.

– Un besoin d'information non satisfait au sein du groupe.

– L'ennui et le manque d'activité.

– Un groupe homogène dans ces sentiments.

Enfin, P. Froissart écrit: *"Une rumeur en effet ne peut toucher une population entière que parce qu'elle traite d'un problème commun à tous."*[193]

Nous pouvons également faire un rapprochement avec les propos de F. Reumaux et de J.-N. Kapferer : *"On voit très bien qu'il n'y aura pas rumeur mais ragot ou simple commérage*[194] *ou tension d'ordre économique résolue par une réponse également d'ordre économique… si cet élément*[195] *significatif reste inséré dans une chaîne causale horizontale (rationnelle). Il y aura, par contre, rumeur si cet élément est aspiré par la causalité verticale, c'est-à-dire s'il est saisi comme élément significatif de la mémoire collective et projeté dans l'imaginaire social."*[196]

Les individus formant le groupe partagent donc une même mémoire collective, un même imaginaire social. La rumeur correspond en outre à une définition collective de réalité[197]. Les membres du groupe ont une même manière d'interpréter la réalité et, dans une moindre mesure, une manière similaire d'y réagir.

"La rumeur exprime et justifie à voix haute ce que nous pensions tout bas ou n'osions pas espérer. Ainsi, de tous les messages, la rumeur jouit seule d'une singulière caractéristique

---

[193] P. Froissart : *La rumeur ou la survivance de l'intemporel dans une société d'information,* dans Recherche en communication, N°3 (1995), P80

[194] **Ragot** : Bavardage, propos malveillant (En rapport avec ragoter: grogner comme un sanglier) (Robert op. cit.)

Commérage : Propos de commère Cf. Ragot, Potin (Robert op cit.)

Bavardage, propos médisants de commères (Larousse op. cit.)

A noter que Kapferer (rumeur le plus vieux media du monde p29), à l'opposé de Reumaux, réconcilie rumeur avec potin, ragot, commérage : pour lui, ces trois termes constituent essentiellement un jugement de valeur, une manière péjorative de qualifier le contenu de la Rumeur.

[195] Événement survenant dans "la trame du social", dans "le champs de la réalité quotidienne" et qui va être isolé comme étant particulièrement significatif ; que ce soit un méfait, un manque, l'expression d'une tension ou l'affirmation d'un besoin.

[196] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P79-80

[197] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, Paris, Seuil, 1995, p65*

: elle justifie l'opinion publique en même temps qu'elle la révèle, elle rationalise en même temps qu'elle satisfait".[198]

" C'est par la rumeur que le groupe nous communique ce qu'il faut penser, si nous tenons à continuer à y adhérer"[199]

"Constituée d'images fortes, qui nous heurtent et nous attirent, la rumeur est avant tout expression. Expression d'angoisse, de désirs, de questionnement existentiel."[200]

Si le terme "intérêt commun pour un objet" utilisé par Mac Dougall désigne la même chose que "l'objet d'intérêt public" de Peterson et Gist et "l'intérêt commun à tous" de P. Froissart

Et si "la même orientation des sentiments dans une situation donnée" de Mac Dougall peut être rapprochée de "l'homogénéité des sentiments" de Knapp ainsi que d'un des rôles accordé à la rumeur par Kapferer et Reumaux, nous pouvons alors penser que la masse qui partage une rumeur a, sur ces points du moins, les caractéristiques d'une foule psychologique.

3. Rumeur, psychologie des masses et savoir de sens commun

Nous l'avons déjà vu au tout début du chapitre I, la rumeur est, et de loin, un savoir de sens commun. Le sujet intrigue, fascine même, si bien que tout un chacun est susceptible d'en dire quelque chose et la présence du phénomène se manifeste jusque dans les médias et la littérature.[201]

Mais l'implication rumeur / savoir de sens commun ne s'arrête pas là, elle s'étend jusqu'au domaine scientifique.[202] *"Lorsqu'on est amené à se pencher sur le phénomène complexe qu'est la rumeur, on ne peut échapper à ce face à face entre un désir de définition scientifique et une certaine représentation que nous appellerons de sens commun, intégrée de longue date, mais qui reste pourtant vaste et ouverte. En effet, chacun est capable de se représenter la rumeur qui, d'ailleurs, est souvent entachée d'un caractère animalier, sournois, rapide, fuyant, etc."*[203]

Les premiers chercheurs à s'intéresser au sujet n'ont, en réalité, fait que traduire en termes scientifiques les représentations dominantes du phénomène ; ce qui se remarque jusque dans les définitions qu'ils en ont fait.

Mis à part quelques études proposant une optique réellement nouvelle, les études actuelles, en se basant en grande partie sur les travaux de leurs prédécesseurs, ne sont pas

---

[198] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit., p 102*

[199] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op. cit., p66*

[200] A. Klein et A. Grijspeerd: *la galaxie des rumeurs, Op. cit. P13*

[201] Cf. Chapitre I .1

[202] Cf. Chapitre I .2

[203] Gritti J.: *Elle court, elle court, la rumeur"*, Ottawa, éd. Alain Stanké, 1978, P13 Cité par Annabelle Klein dans *La galaxie des rumeurs*, EVO éditions, Bruxelles, 1995, P6

en reste. Comme le fait remarquer A. Klein, entre objectivation scientifique et savoir de sens commun le face à face est constant.

La substitution de l'un par l'autre paraît bien souvent faire place à une forme de conciliation.

Le même constat semble pouvoir s'appliquer à la psychologie des masses. Nous n'en ferons pas l'exposé ici étant donné que Moscovici l'affirme sans détour : "*La séduction de la psychologie des foules tient à cette complicité avec le sens commun, si bien qu'elle donne l'impression de toucher à des tendances permanentes des sociétés humaines."*[204]

Nous n'envisageons pas le sens commun que nous venons d'évoquer à proprement parler comme un point commun entre la psychologie des masses et les théories de la rumeur mais plutôt comme un lien unissant un courant de pensée (la psychologie des masses) et un objet d'étude (la rumeur).

Si la psychologie de masses va puiser sa force et sa pertinence dans le savoir de sens commun, peut-être alors son étude nous permettra-t-elle d'éclairer certains aspects de cet élément de savoir de sens commun que constitue la rumeur.

4. Des conditions d'apparitions similaires. Un but commun ?

Bien qu'apparues à des époques très différentes, la psychologie des masses et les théories de la rumeur sont nées dans des circonstances similaires.

La première est née au 17ème siècle alors que les foules commençaient à prendre conscience de leur force et à faire peur.

Face aux masses, la psychologie des foules - comme toute science - a essayé de *décrire les phénomènes, d'en chercher les causes et d'en prévoir les effets.*

Cependant, il lui a fallu imaginer des méthodes et proposer une logique afin d'agir sur les événements, c'est évident. A quoi bon connaître si l'on ne peut agir ?[205] Deux questions étaient donc posées : "pourquoi ?" et "que faire?". La psychologie des masses est née en vue d'y répondre.

"*De prime abord, elle affiche son intention d'expliquer le pourquoi des sociétés de masse. Mais ce, dans le but d'enseigner aux classes dirigeantes que faire devant ces masses qui bouleversent le jeu politique."*[206]

---

[204] S. Moscovici: *L'âge des foules, op. cit. P 20*

[205] S. Moscovici: *L'âge des foules,* op. cit. *P 46*

[206] S. Moscovici: *L'âge des foules,* op. cit. *P 47*

Son but était relativement clair : *résoudre l'énigme de la formation des masses pour arriver à résoudre l'énigme encore plus redoutable de savoir comment les gouverner.*[207] Il fallait donc comprendre leur formation, leur fonctionnement afin de savoir comment s'adresser à elles pour les contrôler, les contenir et les diriger.

"*La connaissance de la psychologie des foules constitue la ressource de l'homme d'état qui veut, non pas les gouverner - la chose est devenue aujourd'hui difficile - mais tout au moins ne pas être gouverné par elles"*[208]

Les premières études sur la rumeur sont, quant à elles, apparues lors de la seconde guerre mondiale. Les fréquentes apparitions de rumeurs portant atteinte au moral des troupes et de la population posaient problème. Une étude menée pendant la guerre ne pouvait se limiter à un enjeu théorique : les questions essentielles étaient que faire pour endiguer le phénomène? Que faire pour contrôler les rumeurs ?

A l'instar de la démarche adoptée par la psychologie des masses (et par beaucoup d'autres recherches), les premiers chercheurs ont commencé par essayer de comprendre les mécanismes des rumeurs afin de pouvoir les maîtriser.

Nous en avons déjà traité dans les chapitres I et III, les premières études sur le sujet ne cachent que très peu leur optique recherche appliquée et, par conséquent, leur intention d'agir, de lutter contre les rumeurs. *"Régulièrement condamnées parce que jugées dangereuses, réprimées comme une perversion, les rumeurs ont fait l'objet de plusieurs tentatives de contrôle."*[209]

Pour ne citer que les deux exemples les plus connus : l'expérience d'Allport et Postman, en démontrant les déformations subies par le message, ont réussi, non pas à contrôler les rumeurs, mais à les discréditer. Knapp, à la fin de son étude, prodigue une série de conseils permettant d'éviter de créer un climat favorable à l'apparition des rumeurs. Même si la question du contrôle des rumeurs n'est plus nécessairement essentielle aujourd'hui, elle revient encore souvent dans la littérature consacrée au phénomène rumoral.

Le but de la psychologie des masses était de contrôler les masses ; le but des premières études de la rumeur était de contrôler celles-ci.

Pourtant, nous l'avons vu au chapitre III, la diffusion et les déformations du message de la rumeur ne se font pas par hasard. Elles sont à mettre en étroite relation avec une part psychique inconsciente partagée par tous les individus. La rumeur est essentiellement ce que le groupe qui lui confère une existence en fait, sa diffusion ainsi que les déformations de son message ne se font pas de manière aléatoire mais bien en fonction du groupe lui-même.

Considérant que la rumeur est un acte collectif, que c'est le groupe qui la "fait naître" et évoluer, vouloir la contrôler, c'est implicitement vouloir avoir le contrôle de son mode de diffusion, des échanges d'information. Dans les différents modes de diffusion possibles, les échanges verbaux de personne à personne (discussion, conversation) occupent une

---

207 S. Moscovici: *L'âge des foules,* op. cit. *P 47*

208 G. Lebon:, *La psychologie des foules,* Presse Universitaires de France, Paris, 1947, P 5

209 M.-L. Rouquette : *Les rumeurs,* op. cit. *P 10.*

place privilégiée.[210] Tarde avait déjà bien perçu l'importance des discussions et leurs implications politiques : elles sont le rapport social qui produit le plus d'influence ; elles sont à l'origine des opinions de chacun et, par conséquent, fortement liée aux changements d'opinions. Lorsque les conversations sont fréquentes, l'opinion est instable. Lorsqu'elles sont rares, les opinions changent peu. Pour Tarde, la conversation est une garantie de liberté. C'est pourquoi les gouvernements qui veulent maintenir leur pouvoir d'une main de fer, s'assurer une stabilité à toute épreuve, doivent la contrôler, empoisonner le plaisir qu'elle procure.[211]

A ce sujet, James Bryce[212] a découpé le fonctionnement de l'opinion publique en quatre phases :

> 1. Prise de connaissance de la part des individus d'une nouvelle par différents moyens et à différentes reprises. Apparition d'un vague sentiment d'approbation ou de désapprobation par rapport à celle-ci.
>
> 2. Discussions générales dans la presse et le public. Prises de positions.
>
> 3. Affrontement de ces positions qui se cristallisent.
>
> 4. Passage à l'action (Vote par exemple).

Ce qui, derrière le changement d'opinion, peut réellement effrayer est donc la capacité qu'ont les individus à passer à l'action. Ce d'autant plus que ce passage à l'action ne se limite pas à l'exemple cité par Bryce.

Mais vouloir contrôler les rumeurs, c'est également vouloir implicitement avoir le contrôle de ce que le groupe a de plus singulier : cette part inconsciente partagée par tous dont la rumeur se fait le témoin. Contrôler les rumeurs, c'est donc contrôler l'expression (consciente ou inconsciente) la plus libre de ce qu'ont en commun les individus qui les partagent.

Pour ces raisons, nous pensons que vouloir contrôler les rumeurs, c'est également vouloir avoir le contrôle du groupe, de la foule psychologique qui les partage.

La psychologie des masses et les études du phénomène rumoral sont donc apparues toutes deux dans des circonstances similaires : dans une période de crise (révolution française et deuxième guerre mondiale) et à cause de la peur des foules c'est-à-dire de perdre leur contrôle, de les voir passer à l'action et par là de *se faire gouverner par elles* ou qu'elles renversent l'ordre établi.

Jusqu'ici, rien d'autre qu'une série de points communs quant aux origines et visées de ces deux courants distants de plus de cent ans.

---

[210] Le bouche-à-oreille lui est d'ailleurs bien souvent (et à tort) associé alors qu'il ne constitue en réalité qu'un mode de diffusion.

[211] Le bien connu "attention, les murs ont des oreilles" se charge d'attaquer la conversation à sa source en introduisant le soupçon dans tous les entretiens. Cf. Chapitre II 2.d L'opinion et la foule.

[212] James Bryce : *The american commonwealth*, Mac-Millan, London, 2ème édition, 1889 Cité par J. Stoetzel : *La psychologie sociale,* Flammarion, Paris, 1978, P297

Que peut nous apprendre de plus leur analyse comparative ?

5. Psychologie des masses et pensée sociale

Rouquette considère la rumeur comme *le mode d'expression privilégié d'une pensée sociale*.[213] Il en fait le thème central de son livre et y fait en outre référence pour expliquer les déformations subies par le message lors de sa transmission. "*L'infidélité de la rumeur n'est pas un symptôme d'incompétence, mais l'envers d'une fidélité autre, le témoignage de l'exercice d'une pensée sociale.*[214]

Mais qu'est-ce que la pensée sociale ? Rouquette n'ayant jamais explicitement défini ce qu'il entendait par "pensée sociale", nous allons à présent tenter d'en dresser le portrait.

A. La pensée sociale

Nous voyons que la pensée sociale fait évoluer le message vers *des formes plus adaptées aux attentes de la population.*

- L'omission est *le résultat de la mise en œuvre de filtres cognitifs dont la sélectivité dérive d'un système de pensée sociale. Au plan opérationnel, ces filtres peuvent être repérés en termes d'attitudes, d'opinions et, plus largement, de représentations. (…)L'aspect omissif de la transmission des rumeurs se laisse ainsi décrire, au moins partiellement, comme un échappement à la contrainte, c'est-à-dire probablement comme une transition du contenu du message vers des formes plus adaptées aux attentes de la population : la précision, la modification, la spécification sont annulées ou réduites pour mettre en valeur la simplicité de l'essentiel. On comprend aisément que ce processus entraîne souvent une extrémisation des contenus. La pensée sociale ne s'exprime pas en nuances subtiles, elle dessine l'univers à grands traits.*[215]

Nous pouvons considérer que la pensée sociale corresponde alors à un mode de représentation du monde (stéréotypée).

- Le rôle que Rouquette attribue à l'intensification est de clarifier cette pensée sociale. "*L'intensification remplit donc une fonction de clarification pour la pensée sociale en exposant les intérêts du groupe et en désignant la nature des dangers qui le menacent ; elle supprime les demi-teintes, les clairs-obscurs, les lignes fuyantes et trace d'un rasoir sûr la frontière qui sépare le soleil de la nuit. Verbale ou graphique, la caricature simplifie les composantes d'une situation pour mieux rassembler les individus qui s'y trouvent confrontés ; elle donne un visage aux adversaires et donc un visage aux alliés."*[216] La pensée sociale sert donc à marquer les contours du groupe[217], à le définir en désignant ce

---

[213] Cf. Chapitre I et M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit. P 8*

[214] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit. P 18*

[215] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit. P 81*

[216] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.* P82

[217] Nous utiliserons le mot groupe pour désigner l'ensemble des personnes partageant une rumeur.

qui lui est extérieur. La pensée sociale contient par conséquent également une notion d'identité et de représentations stéréotypées. L'intensification permet alors *d'ordonner l'univers social sans ambiguïtés.*

- La pensée sociale s'exprime également par l'intermédiaire de la généralisation. Celle-ci porte plus souvent sur le sujet que sur l'action du récit. La généralisation du sujet n'est pas son extension à une classe quelconque. Son orientation ne s'effectue pas au hasard mais en fonction *des attitudes préalables du groupe,* et est le reflet d'un état social, d'un ensemble de relations, d'opinions et d'intérêts.

"L'incidence de ces dernières sur le devenir du message n'est pas simplement anecdotique, mais au contraire fondamentale : l'histoire d'une rumeur correspond très exactement à l'histoire de la population où elle se manifeste."[218]

La pensée sociale peut donc être reprise en termes d'opinions, d'attitudes et de représentations stéréotypées et correspond à une représentation collective du monde, de "l'univers". Elle contient également l'identité et les intérêts du groupe.

B. L'âme de la foule

Nous avons vu que l'un des concepts principaux de la psychologie des masses tient en ce que Lebon a appelé l'âme des foules. Ce concept - assez large il est vrai - a depuis été repris par plusieurs auteurs.

L'âme des foules telle que décrite par Moscovici, constitue la part inconsciente du psychisme humain. Elle est "génétique" parce qu'héritée de nos ancêtres, remplie d'instincts, de pulsions élémentaires régies par des croyances fortes[219] qui sous-tendent l'unité de la foule. "*Il n'y a pas de foule sans croyances, pas plus qu'il n'existe de maison sans architecture et sans ciment.*"[220]

a. Croyances, opinions et représentations

En nous référant à la définition des croyances, nous voyons qu'elles désignent un ensemble de représentations collectives acceptées comme vraies par une société donnée.

---

[218] Cf. Chapitre III 5. M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit. P 83*

[219] Croyance : Les sociologues parlent des croyances en un sens particulier pour désigner l'ensembles des représentations collectives qui sont acceptées comme vraies par une société donnée, sans avoir été vérifiées ou prouvées par la raison de ses membres.

Les croyances peuvent aller d'une opinion commune considérée par tous comme évidence jusqu'aux croyances religieuses se fondant sur l'autorité d'un témoignage surnaturel. Ordinairement, on distingue cependant les croyances de l'opinion et des représentations collectives pour caractériser un système de valeurs reconnues comme idéales. Il s'agit alors de l'intervention de facteurs idéologiques ou religieux dans la vie et dans la conduite sociale.

A. Birou : *Vocabulaire pratique des sciences sociales,* Les éditions ouvrières, Paris, 1966

[220] S. Moscovici: *L'âge des foules,* op. cit. *P 159*

Elles sont également une opinion commune considérée comme évidente. La seule chose séparant les croyances des représentations et opinions semble être leur intensité.

Cette distinction nous est en outre confirmée par A. Leroy[221] pour qui la croyance est une manière particulière d'accueillir une idée, un *ton de réalité,* qui tient à la force, l'intensité, à la fermeté… grâce à quoi nous ajoutons foi à nos impressions ou à nos idées. Nous pouvons par conséquent assimiler les croyances à des opinions et des représentations fortes (indiscutables) partagées par un ensemble de personnes. De plus, *toute croyance collective est intransigeante, radicale et puriste. Elle libère de l'ambiguïté sur le plan de l'intelligence et de la tiédeur sur celui des sentiments.*[222]

En plus d'être fortes et indiscutables, les opinions et représentations reprises sous le terme de croyances sont également stéréotypées.

De surcroît, nous pouvons rapprocher notre dernière citation du rôle conféré par Rouquette à l'intensification (*elle supprime les demi-teintes…).* L'intensification servirait-elle dès lors à faire acquérir aux opinions une force leur permettant d'être appelées croyances ? Si l'âme des foules contient en elle des croyances, que l'on peut définir comme des opinions fortes et des représentations stéréotypées, elle a alors sur ce point, les caractéristiques de la pensée sociale.

b. Croyances et vision du monde

Les croyances étant peu sensibles à la raison et l'expérience, la meilleure manière de s'adresser à la foule est de le faire en terme d'images. *"En somme, les foules ne se représentent pas le monde tel qu'il est mais tel qu'on le leur fait voir et tel qu'elles se le représentent.*"[223] "*La croyance vise créer une réalité plus satisfaisante que la réalité ordinaire. Elle lui oppose un avenir plus radieux."*[224]

Au travers des croyances, nous pouvons dire que l'âme des foules constitue, au même titre que la pensée sociale, une manière de voir le monde, de concevoir l'univers, serait-il idéal.

---

[221] "La croyance dit A. Leroy dans son *David Hume* (1953), comble la marge qui sépare une simple conception d'une affirmation sur le réel ; elle est une manière particulière d'accueillir une idée - ou de la recevoir - qui lui donne un timbre assez analogue à celui de l'impression par opposé à l'idée, ou à celui de l'idée de mémoire à celui d'idée de fantaisie." La croyance, c'est donc un *ton de réalité,* qui tient à la force, à la vivacité, l'intensité, à la fermeté, à la vigueur, grâce à quoi nous ajoutons foi à nos impressions ou à nos idées ; elle exprime la spontanéité, tantôt simple, tantôt réfléchie, de l'esprit.

Encyclopaedia Universalis, Paris, 1990

[222] S. Moscovici: *L'âge des foules,* op. cit. *P 162*

[223] S. Moscovici: *L'âge des foules,* op. cit. *P 132*

[224] S. Moscovici: *L'âge des foules,* op. cit. *P 163*

c. Âme des foules et pensée sociale : des associations stéréotypées aux attitudes

Enfin, nous l'avons vu, l'âme des foules fonctionne par associations stéréotypées ; ce qui constitue également une des caractéristiques de l'expression de la pensée sociale au travers de la généralisation : "monsieur Lévi, commerçant" tend à se généraliser aux "juifs". Mais si la généralisation a un mode de fonctionnement basé sur des associations stéréotypées, elle ne s'effectue pas au hasard mais en fonction des attitudes préalables du groupe.

Nous l'avons vu, l'âme des foules contient des croyances qui régissent des pulsions élémentaires et des instincts. Ceci nous amène à nous intéresser également au rôle qu'assigne Lebon aux croyances : *"Grâce aux croyances générales, les hommes de chaque âge sont entourés d'un réseau de traditions, d'opinions et de coutumes au joug desquelles ils ne sauraient échapper et qui les rendent toujours un peu semblables les uns aux autres."*[225]

L'âme des foules induit par conséquent également des pulsions, des instincts et des traditions, en un mot des manières d'agir conformes aux opinions, aux croyances c'est-à-dire des attitudes[226].

Si comme le dit Rouquette, la pensée sociale peut entre autre être reprise en termes d'attitudes, sur ce point également, l'âme des foules peut lui être rapprochée.

Nous pouvons par conséquent penser que l'image de la pensée sociale telle que décrite par Rouquette correspond - en partie du moins - à cette large notion qu'est l'âme des foules. Il ne serait dès lors pas dénué de sens de considérer que les transformations du message de la rumeur se font de manière à ce que celui-ci se conforme aux croyances, opinions et stéréotypes contenus dans l'âme de la foule.

---

[225] G. Lebon:, *La psychologie des foules,* op cit. *P 85*

[226] L'attitude est un des concepts fondamentaux de la psychologie sociale. Elle fait le joint entre l'opinion (comportement mental et verbal) et la conduite (comportement actif) et indique ce qu'intérieurement nous sommes disposés à faire. " *C'est une disposition ou encore une préparation à agir d'une façon plutôt que d'une autre. Les attitudes d'un sujet dépendent de l'expérience qu'il a de la situation à laquelle il doit faire face.* "(J.Meynard) " Une attitude est une disposition mentale et nerveuse organisée par l'expérience et qui exerce une influence directrice ou dynamique de l'individu envers tous les objets et toutes les situations qui s'y rapportent. " (G.W.Allport)

A. Birou : *Vocabulaire pratique des sciences sociales,* Les éditions ouvrières, Paris, 1966

Le concept d'attitude est un instrument conceptuel intégratif élaboré à titre d'hypothèse pour rendre compte d'une structure relativement stable chez un individu d'éléments évaluatifs (je considère bien ou mal, je juge fainéant ou travailleur), affectifs (j'aime ou non des intellectuels, par exemple) et conatifs (je veux ou non faire telle chose ; je les priverai de leurs subsides).

J.P. Leyens : *Psychologie sociale,* Mardaga, 9ème édition, 1979, P 80

Dans une moindre mesure parce que de manière plus partielle, ne pouvons-nous pas également assimiler à cette notion d'âme des foules ce que Allport et Postman ont nommé "l'organisation cognitive de la population"? Organisation cognitive que nous pouvons relier à la définition d'attitude faite par Allport lui-même (Cf. Note sur attitude) et que Kapferer semble assimiler aux "*stéréotypes ambiants du groupe*".[227] Ce qui nous renvoie à nos réflexions antérieures.

De la même manière, Peterson et Gist découpent la formation et l'évolution des rumeurs en quatre phases :

> 1. Constitution d'un public particulier dont l'unité se fonde sur une communauté d'intérêts : *redistribution de la population d'après certaines propriétés impliquantes de la situation.*[228]
>
> 2. Il y a une précision des intérêts communs lors d'une période de discussion, de forte communication.
>
> 3. Le latent passe au manifeste. Apparition de la rumeur avant sa disparition.
>
> 4. Réorganisation des attitudes et opinions de la population en fonction de la "crise" vécue. "*La rumeur entre dans l'histoire du groupe et le reconstitue autrement."*[229]

Peterson et Gist recourent aux intérêts qu'ont en commun les membres d'un groupe pour expliquer leur constitution en public - notion inaugurée par Tarde et qui désigne une foule psychologique physiquement dispersée. L'acception qu'ils donnent au mot intérêt semble bien être la même que lui confère Mac Doughall (*Pour que se constitue une foule, des individus isolés doivent avoir quelque chose en commun, un intérêt commun pour un objet et une même orientation de leurs sentiments dans une certaine situation.*[230]).

Ils vont se préciser lors de la deuxième phase - que nous pouvons en partie apparenter aux distorsions telles que décrites par Rouquette. Celles-ci se prolongent certainement jusque dans la troisième phase, c'est à dire la diffusion de la rumeur elle-même.

Mais, chose plus importante, nous voyons que la rumeur va réorganiser les attitudes et les opinions du groupe. De cette manière, la rumeur entre dans l'histoire du groupe ou dans ce que Reumaux a nommé la *mémoire collective.*

6. Psychologie des masses, mémoire collective et imaginaire social

Pour F. Reumaux, la mémoire collective garde les traces des actions, conflits, tensions et crises passées dans un *tissu mythologique*. Nous avons donc à y recourir pour comprendre la rumeur et faire d'elle autre chose qu'un *hasard qui a bon dos* : la rumeur sert d'analogon

---

[227] J-N Kapferer, *Rumeurs le plus vieux média du monde, op cit. , p 160*

[228] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs,* op. cit. *P 78*

[229] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs,* op. cit. P 78

[230] Cité par S. Freud dans *essais de psychanalyse, Payot, Paris, 1989, P141-142*

entre un événement social et un élément contenu dans la mémoire collective qui va ensuite être projeté dans l'imaginaire social. Cette référence à l'imaginaire social explique non seulement l'apparition mais aussi la signification et l'évolution du message de la rumeur : il tend vers une forme *plus apte à cristalliser dans l'imaginaire social*.

Nous pouvons donc considérer la rumeur comme un lien unissant les événements et la mémoire collective. Ce lien sert ensuite à trouver une "résonance" dans l'imaginaire social.

A. Mémoire collective et archétypes

La notion d'âme des foules a, entre autres, été reprise par Jung.

En nous référant à la notion "d'inconscient collectif "[231] - interprétation faite par Jung de l'âme des foules - nous voyons que celui-ci représente l'accumulation des expériences millénaires de l'humanité. Cette expérience s'exprime au travers des archétypes, thèmes privilégiés que l'on rencontre dans les rêves, les mythes, les contes…

"Les archétypes se manifestent non seulement à l'intérieur, mais aussi sous forme de situations où l'événement extérieur se trouve en correspondance avec un donné psychique. On est ainsi mis en présence d'un mode de connexion, totalement différent de la relation causale, que Jung désigne du nom de *synchronicité*. L'archétype doit par la suite être considéré comme un facteur, non point psychique, mais psychoïde, dans lequel on peut voir le pont reliant le monde intérieur et le monde extérieur, puisqu'il façonne à la fois la psyché et le continuum espace-temps."[232]

Du parallèle entre les notions de Reumaux et celles de Jung, deux choses principales ressortent : la première est la forte correspondance entre la rumeur et les archétypes. Ils servent tous deux de lien, de *mode de connexion* entre un événement extérieur et un élément psychique ; de pont entre un monde intérieur et le monde extérieur.

Il est à ce sujet intéressant de remarquer que B. Paillard, sans expliciter sa pensée, utilise une notion d'imaginaire social (il le nomme imaginaire collectif) pour faire le lien entre certains cas de rumeurs et les archétypes. "*Certaines rumeurs semblent plus liées à des archétypes, tandis que d'autres sont plus à mettre en rapport avec l'actualité. Aussi est-on en droit de se poser cette question : n'existerait-il pas des thèmes issus d'un imaginaire*

[231] …Pour Jung, tous les inconscients individuels s'enracinent dans un inconscient collectif qui leur est commun ; cet inconscient enferme des types originels de représentations symboliques, qui sont des modèles de comportement. Ce sont ces types, inhérents à la nature humaine corollaires psychiques des instincts biologiques, que Jung dénomme archétypes. … Encyclopaedia Universalis, Paris, 1990

(…) Au-delà de l'inconscient individuel, Jung introduit un inconscient collectif, notion qu'il approfondit dans *Types psychologiques* (1920). L'inconscient collectif, qui représente l'accumulations des expériences millénaires de l'humanité, s'exprime à travers des archétypes : thèmes privilégiés que l'on rencontre inchangés aussi bien dans les rêves que les mythes, contes ou cosmogonies.(…)

Encyclopédie Larousse en 15 volumes, éditions Larousse, Paris, 1989

[232] Encyclopaedia Universalis, Paris, 1990

collectif, véritable patrimoine culturel au degré de consistance plus ou moins fort et au niveau d'inconscience plus ou moins profond ? Les uns s'apparenteraient à de véritables archétypes structurellement établis. Socle de permanence, ils renverraient aux peurs et aux angoisses les plus primitives de l'homo sapiens et de ce fait nous introduiraient dans le domaine de l'anthropologie fondamentale."[233]

Néanmoins, l'auteur ne semble pas donner à sa notion d'imaginaire collectif exactement la même acception que celle donnée à l'imaginaire social par Reumaux : l'imaginaire collectif paraît être une fusion de la mémoire collective et de l'imaginaire social.

Le second élément qui ressort de ce parallèle est la similitude entre l'influence qu'ont les crises, tensions, conflits… (dont la rumeur peut faire partie) sur la mémoire collective et l'importance des expériences de l'humanité sur l'inconscient collectif.

Nous avons, à ce sujet, une réserve tout de même : les *traces* laissées par les tensions, crises… dans la mémoire collective paraissent être plus promptes que *l'accumulation des expériences de l'humanité* dans l'inconscient collectif. Sans vouloir relancer l'interminable controverse inné/acquis, les archétypes semblent être plus de l'ordre de l'inné, de la structure de fonctionnement biologique (lentement modifiée par les expériences) que la mémoire collective.[234]

N'ayant pas étudié la pensée de Jung de manière plus approfondie, nous ne poursuivrons pas plus loin la réflexion.

B. Entre âme des foules et mémoire collective : la suggestion

La mémoire collective semble, comme l'âme des foules décrite par Lebon, faire partie d'une part inconsciente et collective du psychisme humain. La rumeur, comme toutes les histoires, contient deux histoires : une histoire explicite (partie récit) et une histoire implicite, (partie discours) qui "donne vie à la rumeur". A travers sa *deuxième histoire,* la rumeur amènerait alors au grand jour cette part inconsciente, ce *caché social* que l'ensemble du groupe partage[235]. Cette référence à l'imaginaire social explique sa transmission et lui confère sa force

Mais l'analogie va plus loin et se retrouve également dans le mécanisme utilisé par la rumeur pour influer, agir sur cet imaginaire social : la suggestion.

Si la rumeur trouve un écho dans le groupe qui lui confère une existence, c'est parce que son contenu implicite repose sur les croyances du groupe contenues dans la mémoire collective et s'adresse directement à l'imaginaire collectif. La partie discours de la rumeur[236] a un contenu présupposé *qui se réfère à un savoir acquis ou repose sur des croyances*[237] et a un caractère suggestif. Ainsi, si la rumeur laisse des traces dans la

[233] Bernard Paillard, *L'écho de la rumeur*, in Communication N°52, 1990, *P 133*

[234] Pour plus de détails : R. Evans : *Entretiens avec C.G. Jung,* Payot, Paris, 1970 P 31-38

[235] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P 47

[236] Cf. Chapitre III 6.

[237] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P 86

mémoire collective, c'est par l'intermédiaire de la suggestion exercée par son histoire implicite.

Outre l'importance qu'ont les croyances dans l'âme des foules (ce qui nous ramène à nos réflexions antérieures), la psychologie des masses a placé la suggestion au centre de l'explication de la formation de cette âme.[238] Pour Lebon, la suggestion détermine la fusion de l'individu dans la masse. Bien que reprise sous différents signifiants - *imitation* pour Tarde, *réaction sympathique primitive* pour Mac Doughall - c'est, comme le fait remarquer Freud[239], toujours la suggestion qui est à la base de l'explication de l'unité de la foule psychologique de ces auteurs : en se propageant par suggestion, les émotions et les idées finissent par être partagées par tous et constituer l'âme de la foule.

C'est également par la suggestion, c'est à dire en s'adressant à cette âme en terme d'images, en stimulant l'imaginaire qu'une idée, une voix (en fait celle du meneur) peut trouver un écho et se faire entendre de la foule.

Nous pensons par conséquent que, non seulement l'imaginaire collectif de F. Reumaux peut être rapproché - par l'intermédiaire de *l'inconscient collectif* de Jung - de l'âme des foules mais aussi que les mécanismes qui régissent les rapports entre la rumeur et la mémoire collective sont similaires aux mécanismes qui régissent la formation de l'âme de la foule.

C. L'importance des affects

Enfin, Reumaux fait remarquer qu'en s'adressant de manière implicite à l'imaginaire du groupe, la rumeur a une forte composante émotionnelle ; ce qui réaménage le champ de la conscience[240] et rend particulièrement mal venu toute distinction attitude critique/non critique du sujet face à l'information. " *Il y a là, pour l'étude de la rumeur, quelque chose de très intéressant, puisque le principe de non-contradiction est évacué ou tenu pour*

[238] À noter, la critique faite à ce sujet par Freud dans *Essais de psychanalyse* : les explications proposées par les psychologues et sociologues pour rendre compte des modifications psychiques de l'individu en foule se basent toutes sur la suggestion. Malheureusement, aucune explications quand à la nature de suggestion ne peut être fournie. S. Freud : *essais de psychanalyse, Payot, Paris, 1967, P 108-109*

[239] S. Freud : *Essais de psychanalyse,* Payot, Paris, 1967, P 107 Sighele établit également la lien entre imitation et suggestion dans *Les foules criminelles,* Alcan, Paris, 1901, P 53

Freud, à ce propos, fait remarquer que pour l'ensemble des auteurs ayant écrit sur la psychologie des masses, la suggestion est à la base de toutes les explications de l'âme collective. Mais si l'ensemble des auteurs s'accordent sur un phénomène qu'ils nomment suggestion, son mode de fonctionnement reste inconnu.

Fort déçu de constater qu'en trente ans l'énigme de la suggestion n'a pas avancé, Freud propose de mettre la notion de libido au centre du problème et d'expliquer la formation de l'âme collective par les "relations amoureuses".

Nous renvoyons pour plus de détails au point C. du chapitre II et aux pages 106 à 110 de *Essais de psychanalyse,* S. Freud, Payot, Paris, 1967

[240] F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P 151

négligeable, et que les nouvelles des rumeurs ont autant de poids que les situations effectives. ”[241]

Nous pensons que les propos de F. Reumaux peuvent être reformulés de la manière suivante: en s’adressant directement à l’imaginaire collectif, la rumeur utilise une autre voie que celle qui fait habituellement entrer en compte les mécanismes critiques de l’individu. Ceci rend non pertinent la question de savoir si l’individu est critique face à l’information qu’il reçoit - si invraisemblable puisse-t-elle être - puisque la rumeur "sauterait en quelque sorte une étape", elle s’adresse immédiatement à l’affectif et en acquiert par là le même statut que les *situations effectives.*

La Psychologie des masses, en se référant à l’hypnose pour expliquer le comportement des foules a également relevé cette dichotomie critique/non-critique. Lebon estime que *les modifications psychiques d’un individu incorporé dans un groupe sont en tous points analogues à celles qu’il subit dans l’hypnose.*[242]

En temps normal, la suggestibilité existe chez tout un chacun mais la raison et la critique sont là pour y mettre un frein. En revanche, pendant l’hypnose, elles ne sont plus là pour limiter l’imaginaire et les suggestions sont immédiatement transformées en actes. Comme durant l’hypnose, les individus en foule ne possèdent plus les facultés critiques leur permettant de mettre un frein leur suggestibilité et les idées et images suggérées (par le meneur) acquièrent le statut de réalité.[243]

Contrairement à la psychologie des foules qui estime que les individus, une fois en foule ne sont plus critiques, Reumaux affirme que, dans le cadre de la rumeur, la question ne se pose pas. La problème restant ici en suspend ici est de savoir s’il existe une alternative entre attitude critique et attitude non-critique. Mais cette question dépasse de loin le cadre de ce mémoire.

Nous remarquerons néanmoins que sur ce point également, les mécanismes présents dans la transmission de la rumeur sont comparables à ceux décrits dans la psychologie des masses et ce y compris au niveau du statut (réalité) qu’acquiert le message grâce au lien qu’il entretient avec ce "caché social".

L’explication du caractère affectif du message est peut-être à chercher dans la signification que B. Paillard semble donner aux archétypes : des thèmes issus de l’imaginaire collectif ; *socle de permanence, ils renverraient aux peurs et aux angoisses les plus primitives de l’homo sapiens.*[244]

Conçus comme cela, les archétypes expliquent alors la forte composante affective et la force de certaines rumeurs, apportent un peu de lumière aux propos de Reumaux ainsi qu’à l’interprétation que nous en avons fait : si les rumeurs correspondent à des archétypes qui

---

241 F. Reumaux, *La veuve noire,* Méridiens Klincksieck, Paris 1996, P 47

242 S. Moscovici: *L'âge des foules,* op. cit. P 115

243 Chapitre II 2.A. e.

244 Bernard Paillard, *L'écho de la rumeur*, in Communication N°52, 1990, *P 133*

eux-mêmes renvoient aux peurs et angoisses les plus primitives de l'homme, nous ne comprenons que mieux la forte composante émotionnelle et la prégnance de ces rumeurs. Conçus comme cela, les archétypes établiraient alors également un lien plus simple entre le mode de fonctionnement des rumeurs et les modes d'action préconisés par la psychologie des masses.[245]

Pour ces raisons, nous pensons que le rapprochement des propos de Reumaux avec le concept d'âme de la foule est justifié. Ici également, il ne serait dès lors pas dénué de sens de considérer que le fonctionnement de la rumeur est intimement lié à l'âme de la foule qui la fait exister.

7. Psychologie des masses, rumeur et opinion publique

Nous l'avons vu, certains auteurs, Kapferer notamment, font parfois référence à l'opinion publique pour expliquer la rumeur.

L'opinion publique : Attitude et réaction vécues collectivement qu'adopte une grande partie de la société face à des événements sociaux, souvent considérés comme importants.

L'opinion publique est différente de l'opinion générale : cette dernière est une manière de voir ou de juger assez universellement répandue, mais de façon neutre et sans dynamisme. L'opinion publique, au contraire, constitue une force capable de pression.

L'opinion publique est distincte aussi du sentiment collectif en ce qu'elle suppose des données objectives sur lesquelles elle se fonde, un minimum de réflexion et de raisonnement, tout en pouvant être mêlée de passion. Le sentiment collectif, au contraire, est purement émotif, souvent sans fondement dans la réalité.

L'opinion publique porte fréquemment sur des affaires publiques et des problèmes de politique sociale. Elle suppose un minimum d'information, de culture commune et de contacts humains. La force de l'opinion publique provient de ce qu'elle impose des schèmes de comportement qui deviennent des normes de conduite. C'est pourquoi ceux qui cherchent à agir sur elle sont très nombreux depuis les commerçants (par la publicité) jusqu'aux partis politiques et à l'état (pat la propagande). Les uns et les autres donnent l'impression qu'ils veulent la modifier alors qu'ils ne font que l'utiliser pour leur bien propre. La presse, la radio, la télévision sont des instruments puissants pour agir sur l'opinion publique ou pour capter ce qu'elle a de passionnel en faveur des intérêts ou des buts que poursuivent ceux qui l'utilisent.[246]

---

[245] Cf. Chapitre II

[246] A. Birou : *Vocabulaire pratique des sciences sociales*, Les éditions ouvrières, Paris, 1966

De ceci, nous relèverons certaines ressemblances ainsi que certaines dissemblances entre l'opinion publique et l'âme de la foule.

Du point de vue des ressemblances, nous pouvons remarquer que comme l'âme de la foule, l'opinion publique

– représente une force d'action, une "force collective capable de pression"

– elle est liée à un événement. Qui plus est, *dans l'annonce de l'événement, l'élément efficace à l'égard de l'opinion publique est sa signification.*[247] De la même manière que c'est l'image que va susciter certains propos ou certains faits dans l'âme de la foule qui va engendrer une réaction.

– elle suppose un minimum d'information, de culture commune et de contacts humains.

– elle impose des schémas de comportements qui deviennent des normes de conduite.

Là où l'opinion publique diverge fort de l'âme de la foule est qu'elle est liée à un événement, qu'elle suppose des données objectives sur lesquelles s'appuyer ainsi qu'un minimum de réflexion et de raisonnement, tout en pouvant être mêlée de passion. Bien qu'également fortement imprégnée de passion, l'âme des foules est, quant à elle, plutôt régie par une pensée automatique, des pulsions… et ne suppose pour ainsi dire aucune réflexion.

De prime abord, nous constatons que les deux notions paraissent être voisines et se superposer en partie. Nous aurions donc tendance à penser que l'opinion publique est manifestation ou une partie plus consciente et plus réfléchie de l'âme de la foule. C'est ici que l'explication de la formation de l'opinion collective proposée par Tarde, peut nous venir en aide : "*L'opinion, dirons-nous, est un groupe momentané et plus ou moins logique de jugements qui, répondant à des problèmes actuellement posés, se trouvent reproduits en nombreux exemplaires dans des personnes du même pays, du même temps, de la même société".*[248]

Pour Tarde, c'est l'imitation qui est à la base de l'unité du public - notion qui désigne une foule psychologique physiquement dispersée.[249] Certains individus "supérieurs" inventent et pensent de manière isolée. Mais que nous soyons dispersés ou concentrés, notre état psychologique est comparable : ouverts à la suggestion, à la passion et hermétiques à la raison. Or, nous l'avons vu également, imitation et suggestion sont intimement liées. La suggestion pouvant s'exercer à distance, les autres membres du groupe peuvent profiter des découvertes, des idées de ces quelques individus en les imitant[250].

---

[247] J. Stoetzel : *La psychologie sociale,* Flammarion, Paris, 1978, P 309

[248] G Tarde: *L'opinion et la foule,* Alcan, Paris, 1910, P68

[249] Ce qui nous et confirmé par Sighele : "*La foule n'est que l'ensemble des contacts psychiques essentiellement produits par des contacts physiques. Le public n'a aucun besoin du contact physique pour former un tissu enchevêtré de communication d'âme à âme."* S. Sighele : *Les foules criminelles,* Alcan, Paris, 1901, P 227

[250] Nous l'avons vu, l'imitation est intimement liée à la suggestion. Cf. Chapitre II

Ainsi, en se calquant sur les réflexions de quelques-uns, l'imitation va permettre de rehausser le niveau intellectuel général du groupe.

Envisagée de cette manière, l'opinion publique devient une multitude de copies des idées, de l'opinion (idée par rapport à un événement) de certains individus ; ce qui explique l'uniformité de pensée et d'action du groupe, du public. Cette uniformité de pensée et d'action constitue l'interprétation qu'a fait Tarde de l'âme des foules : l'unité psychologique du public. L'aspect principal du public est le courant d'opinion auquel il donne naissance.

L'opinion publique serait dès lors bien "réfléchie", si individuelle soit-elle au départ. Elle reste cependant fort divergente de l'âme de la foule dans le lien étroit qu'elle entretient avec un événement. Elle serait plus ponctuelle, l'âme de la foule plus latente et endémique. Nous en revenons par conséquent à notre première impression : l'opinion publique ne serait-elle pas une manifestation ponctuelle et consciente de l'âme de la foule ?

Par conséquent, nous pensons qu'évoquer l'opinion publique c'est aussi, par l'intermédiaire de l'unité psychologique du public et ne serait-ce que partiellement, faire référence à l'âme des foules.

8. Psychologie des masses, rumeur et pathologie sociale

La rumeur est parfois considérée comme une pathologie sociale. La folie à deux étendue à une pluralité de personnes, nous l'avons vu, a notamment servi à étayer cette vision du phénomène.

A. Rumeur et folie à deux

La folie à deux, qui désigne le partage d'une psychose, d'un contenu délirant par deux personnes, peut être étendue à deux, trois, quatre… personnes. Ce qui, dans le recours à ce concept, nous a d'emblée paru le plus important est que, un peu comme pour la pensée sociale, la mémoire collective et l'inconscient collectif, plusieurs personnes partagent un même contenu psychique inconscient.

Mais au-delà de cette considération un peu rapide et superficielle, il est à remarquer que la psychologie des masses s'est, elle aussi, attachée à développer cette notion de folie à deux étendue à une multitude de personnes. Sighele, a entre autre eu recours aux idées de Legrand du Saulle[251] sur la folie à deux pour expliquer la formation de l'âme de la foule.

"Le Legrand du Saulle a merveilleusement bien décrit le délire à deux, cette forme étrange de folie, qui vient de l'ascendant qu'un fou, a sur un individu - prédisposé naturellement à

[251] Legrand du Saulle : *Le délire de persécution,* Delahaye, Paris, Ch II

la contagion - et qui peu à peu perd la raison et prend le même genre de folie que son instigateur.

Il s'établit alors un lien de dépendance entre les deux êtres ; l'un domine l'autre ; celui-ci n'est que l'écho du premier ; il fait ce que fait l'autre ; et la force imitative est telle qu'elle arrive parfois à faire partager à l'un les mêmes hallucinations de l'autre."[252]

La folie à deux aurait ses origines dans l'imitation - qui est l'origine de la suggestion pour Sighele, une conséquence de celle-ci pour Freud. La suggestion étant présente à tous moments, la folie à deux (et plusieurs) en devient tout simplement l'exagération pathologique.

"Et, sans chercher d'autres exemples, je crois pouvoir conclure que le tableau que nous avons fait des formes suggérées de la folie, du suicide ou du crime, correspond exactement au tableau des formes de suggestion à l'état normal. Dans tous les états de dégénérescence, comme à l'état normal, la suggestion commence par un simple cas qu'on pourrait appeler d'imitation, et peu à peu elle se développe et s'étend, et elle arrive aux formes collectives et épidémiques, aux formes de vrai délire, dans lesquelles les actes sont involontairement, accomplis, je dirais presque, par une force irrésistible."[253]

Vu comme cela, nous comprenons mieux pourquoi la rumeur, qui est essentiellement un échange d'informations, a pu être comparée à une forme de folie à plusieurs, envisagée comme une pathologie de la communication sociale et pourquoi B. Paillard (qui considère la rumeur comme une forme d'épidémie) constate, comme dans la folie à deux, que ce sont les individus les moins en prise avec la réalité qui sont à la base de l'amplification rumorale.[254]

Mais, chose plus importante pour le problème qui nous concerne, Sighele poursuit son raisonnement en ces termes : *"Or, n'est-il pas donc pas évident que cette suggestion - que nous avons voulu décrire, peut-être trop au long, afin d'en montrer l'universalité - doit être aussi la cause des manifestations de la foule ? (…) N'est-il pas évident que c'est dans la foule que la suggestion aura son effet le plus puissant, et passera instantanément de "la forme à deux" à la "forme épidémique" puisque dans la foule l'unité de temps et de lieu et le rapport immédiat entre les individus portent aux dernières limites du possible la rapidité de la contagion des émotions ?"*[255]

La suggestion constitue par conséquent aussi bien la base de l'âme de la foule que celle de la folie à deux étendue à plusieurs.

Également à relever : dans la folie à deux, une des conditions nécessaires au partage du contenu d'un même délire par deux personnes - et à fortiori par plusieurs - est la prédisposition du malade par reflet à la maladie mentale. Cette condition peut, elle aussi,

---

[252] S. Sighele : *Les foules criminelles,* Alcan, Paris, 1901, P 48

[253] S. Sighele : *Les foules criminelles,* Alcan, Paris, 1901, P 53-54

[254] Cf. Chapitre III 6.

[255] S. Sighele : *Les foules criminelles,* Alcan, Paris, 1901, P 53

trouver une explication dans la suggestion : " *Une suggestion n'est acceptée que si elle est agréable à celui qui l'accepte… La suggestion n'est pas douée d'une puissance magique autonome. Toute suggestion est impossible sur celui qui, au fond de lui-même, n'est pas disposé d'avance à y acquiescer.*"[256]

La folie à plusieurs peut donc elle aussi trouver une explication dans la suggestion. De là à assimiler son contenu délirant à une forme analogue à l'âme de la foule, il n'y a qu'un pas que nous nous garderons de franchir tout de même. Nous nous contenterons de noter que la genèse de la folie à plusieurs et celle de l'âme de la foule peuvent être expliqués de manière identique : le partage par plusieurs personnes d'un fond commun d'idées (délirantes ou pas) transmises par la voie de la suggestion.

Ceci appuie notre intuition initiale et nous amène à nous demander si cette approche épidémique du phénomène (et les approches plus généralisées visant à le combattre) ne pourrait pas trouver une de ces origines dans ce que la psychologie des masses a aussi nommé la contagion mentale.

B. La rumeur comme pathologie sociale : une contagion mentale ?

"*L'imitation est une véritable contagion qui a son principe dans l'exemple, de même que la variole naît d'un virus qui la transmet ; et de même qu'il existe dans notre organisation des maladies qui n'attendent pour se développer que la plus légère cause, de même il est en nous des passions qui restent muettes dans l'exercice de la raison, et qui peuvent s'éveiller par le seul effet de l'imitation.* "[257]

La contagion mentale et l'imitation nous sont d'emblée présentés comme fort liés. En fait, nous allons le voir, la contagion mentale désigne principalement une pathologie de l'imitation. Si nous acceptons cette proposition à titre de postulat temporaire, il est intéressant de remarquer qu'ici, comme dans la folie à deux, la personne imitante est considérée comme ayant en elle une prédisposition à la pathologie imitative.

Sighele poursuit son raisonnement en ces termes :

Despines, Moreau de Tour et dans la suite beaucoup d'autres vinrent se joindre à Ebrard et Jolly, et tous d'un commun accord affirmèrent que la contagion morale est aussi sûre que celle de certaines maladies physiques. " *De même - disait Despine - que la résonance d'une note musicale fait vibrer la même note dans toutes les tables d'harmonie qui,*

[256] Jung : *De l'inconscient,* Ar. De psychologie, 1916 Cité par F. Gorphe : *La critique du témoignage,* Dallos, Paris, 1924, P 356

[257] Joly M., *De l'imitation dans l'union médicale,* t.VIII, 1869, P369 cité par S. Sighele : *Les foules criminelles,* Alcan, Paris, 1901, P 39-40

susceptibles de donner cette note, se trouvent sous l'influence du son émis, de même aussi, la manifestation d'un sentiment, d'une passion, excite le même élément instinctif, le met en activité, le fait vibrer, pour ainsi dire, chez tout individu susceptible par sa constitution morale d'éprouver plus ou moins vivement ce même élément instinctif.[258] *"*

Et par cette métaphore - ingénieuse sinon profonde - et qui éclairait l'hypothèse de la contagion morale, un grand nombre ont cru pouvoir expliquer non seulement les cas les plus communs, naturels et constants de l'imitation, mais aussi et surtout les cas les plus rares et les plus étranges, ces vraies *épidémies* qui se propagent de temps en temps, à propos d'un phénomène ou d'un autre.[259]

Nous remarquerons d'emblée la facilité avec laquelle un parallèle entre ces termes et le phénomène rumoral tel que décrit par certains auteurs (la rumeur comme épidémie) peut être établi. Mais, chose plus importante, Sighele, après avoir démontré le penchant naturel de l'homme à l'imitation, conclut que l'on peut donc aussi *attribuer à la contagion morale les manifestations imprévues et au premier abord incompréhensibles de la foule.*[260]

Pourtant, se demande l'auteur, la contagion morale diffère-t-elle de l'imitation en autre chose que par sa dénomination ? Après avoir examiné les différentes théories sur le sujet, Sighele - ainsi que Freud[261]- concluent que ce qui se trouve derrière l'imitation comme derrière la contagion mentale, est toujours le même mécanisme : la suggestion.

Ainsi, au même titre que la rumeur - parfois considérée comme une pathologique de l'échange d'information entre plusieurs personnes - la contagion morale est l'exagération pathologique de la suggestion - mécanisme à la base de l'âme de la foule. Aussi nous demandons-nous si le fait d'envisager la rumeur comme contagieuse, et à plus forte mesure comme pathologique ne pourrait pas trouver une partie de son origine dans cette contagion mentale.

Ceci nous permettrait en effet de mieux comprendre la pensée de B. Paillard et la provenance de celle-ci lorsqu'il écrit : "*Il faut bien reconnaître la diversité des rumeurs. Phénomènes de contagion morale, elles s'apparentent analogiquement aux épidémies."*[262] ou lorsqu'il considère que *la rumeur est une perturbation de la communication sociale.*[263]

De plus, cela nous permettrait, par extension, de mieux comprendre une des raisons ayant présidé à l'apparition de la "lutte anti-rumorale".

Outre ces considérations, nous remarquons, une fois de plus, que la contagion mentale nous ramène - par l'intermédiaire de l'imitation et de la suggestion - à l'âme de la foule.

---

[258] Despine, *De l'imitation,* P13

[259] S. Sighele : *Les foules criminelles,* Alcan, Paris, 1901, P 40-41

[260] S. Sighele : *Les foules criminelles,* Alcan, Paris, 1901, P 42

[261] S. Freud : *Essais de psychanalyse,* Payot, Paris, 1967, P 106-107

[262] Bernard Paillard, *L'écho de la rumeur,* in Communication N°52, 1990, P 130

[263] Bernard Paillard, *L'écho de la rumeur,* in Communication N°52, 1990, P 138

Les similitudes que nous avons relevées dans le chapitre précédent nous sont à présent confirmées et explicitées. En se référant à des concepts proches de celui de l'âme de la foule ou en utilisant des mécanismes qui sont à la base de sa formation, l'ensemble des théories explicatives du phénomène rumoral dont nous avons traité convergent vers le même modèle explicatif.

Il est intéressant de souligner que si l'objet d'étude "rumeur" ne paraît pas pouvoir trouver une définition satisfaisante, les modèles explicatifs de sa transmission peuvent, par contre, être envisagés comme dérivant ou se rattachant tous à un modèle unique.

Conclusion

La rumeur est un phénomène en fin de compte bien intrigant. Il est fascinant même, mais peut-être pas tant au niveau de sa réalité effective que de sa conception théorique.

Le mot "rumeur" - à l'origine latine "rumor" qui signifie en latin "bruit qui court, rumeur publique" - n'a en effet pas toujours eu l'acception que nous lui connaissons aujourd'hui.

Comment expliquer l'évolution de sens que ce mot a connue jusqu'à nos jours ? Plus précisément, comment expliquer qu'il ait acquis un sens aussi péjoratif ?

L'origine de cette connotation ne serait-elle pas en partie à trouver dans une optique de recherche scientifique ? À force de parcourir la littérature consacrée au phénomène rumoral, de nombreuses questions de ce type se posaient à nous et nous faisaient ressentir la pertinence d'une réflexion de fond sur la conception de l'objet d'étude scientifique appelé "rumeur".

Nous avons, dans ce travail, commencé par tenter de définir notre objet d'étude.

Après avoir exposé les énormes problèmes de définition qui lui sont liés, nous avons présenté un courant de pensée dont l'apport théorique nous a semblé primordial : la psychologie des masses. Nous tenions à le présenter dans son ensemble, y compris les éléments qui ne nous étaient pas indispensables. Nous pensons effectivement que ce courant de pensée, bien mal connu aujourd'hui, devait être présenté globalement afin de mieux saisir ses conditions d'apparition et ses implications théoriques et pratiques.

Nous avons ensuite exposé les mécanismes de transmission que l'on prête au phénomène rumoral, tenté de voir dans quelle mesure ils se rattachaient à certains cadres de recherche, à certaines approches du phénomène.

Notre dernier chapitre est quant à lui est consacré à la mise en parallèle des mécanismes de transmission de la rumeur et de la psychologie des foules. Nous avons expliqué dans quelle mesure elle pouvait être rapprochée des études qui ont été faites du phénomène rumoral. Après avoir relevé leurs origines similaires, leurs objectifs comparables, nous avons mis en évidence que l'ensemble des personnes qui partagent une rumeur a les caractéristiques d'une foule psychologique et que l'ensemble des théories explicatives des mécanismes de transmission de la rumeur convergeaient d'une manière ou d'une autre vers un même concept: l'âme de la foule.

À la suite de notre étude, en grande partie descriptive il est vrai, une série de constatations, de questions et de réflexions nous viennent à l'esprit.

Tout d'abord, au vu du nombre de liens qu'il est possible d'établir entre les deux éléments de notre étude comparative et de l'apport théorique important que peut constituer la psychologie des masses, nous pouvons nous étonner de constater qu'aucun des auteurs qui ont étudié la rumeur n'y fasse référence. Pourtant, les apports de Lebon, Tarde, Freud,

Sighele… si souvent tus, se sont révélés des plus pertinents pour éclairer notre objet d’étude.

Peut-être y a-t-il même, dans la psychologie des masses, une série de "clefs" nous permettant de mieux comprendre plusieurs problèmes conceptuels de la rumeur. Nous pensons en effet que la psychologie des masses, aussi peu citée soit-elle, nous a légué un important patrimoine idéologique dont nous avons bien du mal à nous départir. Elle nous a entre autres légué, avec la notion de contagion mentale, une vision pathologique de la transmission de certains récits et de certaines idées.

Outre l’important rapport entretenu avec le savoir de sens commun, les problèmes définitionnels de la rumeur ne pourraient-ils pas être liés à cet héritage idéologique ? La psychologie des masses peut, nous l’avons vu, être envisagée comme une théorie de la transmission d’un message, d’une idée et surtout d’une émotion d’un meneur vers la foule. La vision de la communication présente ici est résolument linéaire, ce que nous retrouvons également dans une grande partie des études du phénomène rumoral.

Qu’advient-il alors lorsque l’on envisage le problème rumoral dans une vision circulaire de la communication ? Comment peut-on encore envisager de combattre les rumeurs ? L’idée même de les combattre est-elle encore pertinente ?

Nous ne comprenons que mieux maintenant à quel point la conception même de la communication peut mettre en place une série de cadres de recherches et de façons d’envisager le problème étudié qui auront une incidence sur les résultats de l’étude.

La conception des rumeurs est donc fortement liée à la conception de la communication qui la sous-tend. Par conséquent, ne pourrait-on pas considérer, par extension, que les rumeurs sont intrinsèquement liées à une conception de la société, celle soutenue par la psychologie des foules (distinction meneur - mené, communication idéale linéaire et descendante…) ? Les rumeurs, fortement ancrées dans le savoir de sens commun, ne pourraient-elles pas dès lors être plus simplement envisagées comme des croyances ?

Mais l’enjeu de ce qui précède ne s’arrête pas là. Le fait d’envisager la rumeur dans une perspective de co-construction du message nous amène également à nous questionner sur un autre élément rarement abordé : la forme du message rumoral. A. Klein en a déjà parlé[264] et F. Reumaux l’a abordé sous la distinction partie récit/partie discours de la rumeur mais la psychologie des masses appuie un peu plus fortement la problématique. Dans les exemples concrets d’application des principes développés par la psychologie des masses, Moscovici a relevé l’important impact que pouvaient avoir certains messages pourtant navrants du point du vue de leur contenu. Il doit, par conséquent, bien y avoir dans ces messages un autre élément que la pertinence du message qui préside à leur efficacité.

---

[264] "*Notre tentative d'explication est la suivante : la rumeur est avant tout une FORME. Telle la flamme qui change de couleur en fonction de ce qui la nourrit, la rumeur prend la couleur de ce qu'elle contient."* A. Gryspeerdt et A. Klein: *La galaxie des rumeurs*, EVO éditions, Bruxelles, 1995, P24

Comme pour les messages préconisés par la psychologie des masses, la rumeur possède certainement aussi un autre élément que le message qui puisse expliquer sa transmission.

Cet élément ne pourrait-il pas, justement, être cette *forme* évoquée par A. Klein et que F. Reumaux a appelé partie discours ?

La rumeur aurait donc une partie *contenu* et une partie *forme* - cette dernière constituant sa singularité. Ceci a, à nos yeux, deux implications essentielles.

La première nous ramène aux conséquences de la lutte anti-rumorale : ce qui, dans la rumeur, dérange le plus les instances amenées à la combattre est sa partie contenu. Celle-ci risque en effet d'amener la foule qui partage la rumeur à modifier ses attitudes et actions. Mais combattre cette partie *contenu*, c'est aussi toucher à la partie *forme* de la rumeur. Si cette partie forme constitue l'élément qui construit et témoigne de l'âme de la foule, de l'unité psychologique du public, bref de ce qui lie les individus qui partagent la rumeur, combattre la rumeur, c'est aussi porter atteinte à ce lien social et détruire l'unité de la foule.

Outre le fait de priver les individus d'un moyen de libre expression et d'un élément de construction de l'identité du groupe, combattre la rumeur c'est aussi essayer de supprimer l'expression et le moyen de constitution de leur unité. Ainsi privée de son unité, la foule devient un agglomérat d'individus sans lien entre eux et par conséquent sans capacité d'action. Combattre la rumeur, c'est par donc tenter de transformer la foule et masse.

La deuxième implication de la partie *forme* de la rumeur dérive de la première et nous renvoie une fois encore aux problèmes définitionnels dont nous avons fait état. Les premières recherches sur la rumeur cherchaient à les combattre, ou plus exactement à combattre leur contenu. Il est probable que les premiers chercheurs aient tenté de définir les rumeurs par ce qui les préoccupait le plus : leurs contenus. La plupart des recherches actuelles, en s'inspirant des premiers travaux, ne sont pas en reste.

Pourtant, si c'est la partie *forme* de la rumeur qui la distingue des autres messages, on ne peut alors envisager de saisir cette particularité en ne prenant comme élément de définition que qui lui est extérieur ? Les problèmes de définition ne pourraient-ils pas y trouver leur explication ? Comment définir une *forme* en s'attachant à décrire un contenu ou un média ? Ceci nous amène à arrêter nos réflexions sur le même constat que Rouquette : "*On constate tout d'abord qu'aucune des définitions proposées ne se montre véritablement satisfaisantes : toutes, en effet, peuvent s'appliquer sans réserve à des phénomènes de communication que l'on appelle pas d'ordinaire des "rumeurs". A partir de cette constatation, deux constatations sont possibles : ou bien les rumeurs n'existent pas comme phénomène spécifique ; ou bien elles existent, mais dans ce cas on ne les a pas encore désignées et même peut-être les a-t-on évitées.*"[265]

Notre approche comparative nous a permis de porter un regard différent sur les descriptions qui ont été faites de la transmission de la rumeur. Nous pensons que la psychologie des foules s'est révélée particulièrement féconde pour interpréter le phénomène rumoral. De plus, l'intérêt de son apport théorique pour la compréhension de la conception de la rumeur elle-même nous paraît indéniable.

---

[265] M.-L. Rouquette : *Les rumeurs, op. cit.* P 102

Bibliographie

ALARD Valérie, Les rumeurs : un phénomène collectif de production imaginaire et fantasmatique Approche de cette problématique dans le domaine des organisations, Mémoire de licence sous la direction de P. Ninane, U.C.L, 1992

ALLPORT G. ET POSTMAN. L.J. : The psychology of Rumor, Russel and Russel, New York,1965

ALLPORT G. W., POSTMAN L. : An analysis of rumor. Public Opinion Quarterly, 10, hiver 1946-1947

BARLOY, J.J. : " Rumeurs sur des animaux mystérieux ". Communications. Nº 52, 1990, pages 197 à 218.

BASTENIER, A. : L'immigration au quotidien. Essai sur la fonction sociale de la rumeur. Louvain-la-Neuve : Academia-Erasme & SYBIDI, coll. " SYBIDI Papers nº 5 ", 1989

BEAUD Michel, L 'art de la THESE, La découverte, Paris, 1985

BECKER, J.J.: Elle court, elle court, la rumeur, L'Histoire, Nº 93 (octobre), 1986, pages 84 à 87.

BERAUD R. : Psychologie judiciaire, Cujas, Paris, 1992

BERNAND, C. : " L'ombre du tueur. Réflexions anthropologiques sur une rumeur ". Communications. Nº 28, 1978, pages 165 à 186

BIROU A.: Vocabulaire pratique des sciences sociales, Les éditions ouvrières, Paris, 1966

BONAPARTE, M.: Mythes de guerre. Presses universitaires de France, Paris, 1950

BRODU, J.L. : Une rumeur de sécheresse . Communications. Nº 52, 1990. pages 85 à 98

BRUGEILLES : L'essence du phénomène social : la suggestion. , Revue Philosophique XXV, 1913

BRYCE J.: The american commonwealth, Mac-Millan, London, 2ème édition, 1889

CAMPION-VINCENT, V. : " Complots et avertissements : légendes urbaines dans la ville " Revue française de sociologie. Vol. 30, 1989,pages 91 à 105

CAMPION-VINCENT, V.: Les histoires exemplaires . Contrepoint. Nº 22-23,1976, pages 217 à 232.

CAMPION-VINCENT, V.: " Bébés en pièces détachées : une nouvelle "légende" latino-américaine ". Cahiers internationaux de sociologie. Vol. 93 (juillet-septembre), 1992, pages 299 à 319.

CAMPION-VINCENT, V.: "Les légendes urbaines. Rumeurs du quotidien, objet d'étude pluridisciplinaire ". Cahiers de littérature orale. Nº 24, 1988, pages 75 à 91

CAMPION-VINCENT, Véronique & Jean-Bruno Renard : Légendes urbaines. Rumeurs d'aujourd'hui, Payot, Paris, 1992

CAMPION-VINCENT, Véronique : " Situations d'incertitude et rumeurs : disparitions et meurtres d'enfants ". Communications. Nº 52, 1990, pages 51 à 60

CAMPION-VINCENT, Véronique : "Des fauves dans nos campagnes. Légendes, rumeurs et apparitions.", Imago, Paris, 1992

CAMPION-VINCENT, Véronique, 1997. La légende des organes volés. Paris : Les belles lettres, 303 pages

CARITEY, Jacques, " Rumeur et politique". Revue administrative. Nº 33 (mai-juin), 1980, pages 250 à 252.

CAUDRON, Dominique, " Le Baron noir et ses ancêtres. Chronique des aéronefs fantômes ". Communications. Nº 52, 1990, pages 219 à 248

D. BELL: The end of idéology, the free press, Glencoe (Ill), 1960

DE CALUWÉ Jaques, Fumée sans feu, Fumées sans feu - actes du colloque de Liège sur la rumeur, Editions Labor-les amis de l'I.S.I.S., Bruxelles, 1994, P 11-17

DEGON Renaud, La rumeur, une chance pour l'entreprise ?, Revue française de marketing n°113, 1987, p69-78

DELACAMPAGNE, Christian, " À propos des cagots et de quelques autres peuplades non moins énigmatiques ". Le genre humain (Paris : Fayard). Nº 5 (automne : " La rumeur "), 1982, pages 115 à 126

DESCHAMPS, Marc : " Rumeur et anti-rumeur (2) ". Belgian Business Magazine. Nº 255 (mai), 1991, page 53.

DESCHAMPS, Marc : " Rumeur et anti-rumeur ". Belgian Business Magazine. Nº 254 (avril), 1991,page 45

DESCHAMPS, Marc, " Le succès pour vos "success stories" ". Belgian Business Magazine. Nº 256 (juin), 1991, page 43

DETIENNE, Marcel, " La rumeur, elle aussi, est une déesse ". Le genre humain (Paris : Fayard). Nº 5 (automne : " La rumeur "), 1982, pages 71 à 80.

DEUTSCH, Emeric,. " Anatomie d'une rumeur avortée ". Le genre humain (Paris : Fayard). Nº 5 (automne : " La rumeur "), 1982, pages 99 à 114

DOYEN Jaques, La rumeur, menace ou outil de communication ? Analyse des implications dans le secteur des biens d'équipemnent ?, REVUE FRANÇAISE DE MARKETING N°113, 1987, P 79-82

DUBOIS, Marie-Hélène et Gueit Anne-Laure, La rumeur, mémoire de recherche sous la direction de J.-N. Kapferer, H.E.C., France, 1983

DUHAMEL J. : La théorie mathématique des épidémies et des rumeurs, La presse Médicale, LXIII, 1955

DUMERCHAT, Frédéric, 1990. " Les auto-stoppeurs fantômes ". Communications. Paris : Seuil, nº 52, pages 249 à 282

DURANDIN G.: Les rumeurs, les camps de déportés, le problème des handicapés, C.D.U., Cours de la Sorbonne, Paris, 1956.

ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS, Paris, 1990

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE en 20 volumes, éditions Larousses, Paris, 1989

EVAN RICHARD, Entretients avec C.G. Jung, Payot, Paris, 1964

FLEM L. : Bouche bavarde, oreille curieuse, le genre humain, 5, 1982, pages 11 à 18.

FREUD S.: Essais de psychanalyse, Payot, Paris, 1967

FREUD S.: Psychologie collective et analyse du moi, Payot, Paris, 1953

FROISSART, PASCAL, " La rumeur ou la survivance de l'intemporel dans une société d'information ". Recherches en communication. Nº 3, 1995, pages 63 à 81.

FROISSART, PASCAL, " Toute la ville en parle & La veuve noire, de Françoise Reumaux ". Note de lecture. L'Homme. Nº 143 (juillet-septembre), 1997, pages 220 à 223

FROISSART, PASCAL, " Toute la ville en parle, de Françoise Reumaux ". Note de lecture. Democracia politica (Italie). Nº septembre. 1995

GORPHE F.: La critique du témoignage, Dallos, Paris, 1924

GRANON, FRANÇOIS, " Rumeur maligne ". Télérama. Nº 2255 (31 mars), 1993, pages 36 à 37.

GRIBOMONT B.: La folie à deux (et à plusieurs), Fumées sans feu - actes du colloque de Liège sur la rumeur, Editions Labor-les amis de l'I.S.I.S., Bruxelles, 1994

GRITTI J.: Elle court, elle court, la rumeur", Ottawa, éd. Alain Stanké, 1978

GRITTI Jules, Rumeurs sur les médias, médias en rumeur, Fumées sans feu - actes du colloque de Liège sur la rumeur, Editions Labor-les amis de l'I.S.I.S., Bruxelles, 1994, P57-65

GRYSPEERDT Axel, A. Klein, S. Marié, J. Saucin & P. Verhaegen, La galaxie des rumeurs. Bruxelles : Éditions de la vie ouvrière, coll. " Communication ", 1995,176 pages.

GRYSPEERDT Axel, Les rumeurs médiatisées : entreprises de rumeurs ou rumeurs d'entreprises, Fumées sans feu - actes du colloque de Liège sur la rumeur, Editions Labor-les amis de l'I.S.I.S., Bruxelles, 1994, P65-79

GUILLERY J.M. et OGRIZEK M.: La communication de crise, Que Sais-je ? , Presse Universitaire de France, Paris, 1997, P 12-19

HAQUIN René, Rumeur et journalisme, Fumées sans feu - actes du colloque de Liège sur la rumeur, Editions Labor-les amis de l'I.S.I.S., Bruxelles, 1994, P79-91

HOCQUARD, Emmanuel " Des nuages et des brouillards ". Le genre humain (Paris : Fayard). Nº 5 (automne : " La rumeur "), 1982, pages 93 à 98

JAVEAU Claude, La rumeur de la bouche à l'oreille, Fumées sans feu - actes du colloque de Liège sur la rumeur, Editions Labor-les amis de l'I.S.I.S., Bruxelles, 1994, P 25-33

JULLIARD Jean-François, LA RUMEUR ET L'INFORMATION, ?, REVUE FRANÇAISE DE MARKETING N°113, 1987, P83-85

JUNG, CARL GUSTAV: " Contribution à la psychologie de la "rumeur publique" ". Conflits de l'âme enfantine. La rumeur. L'influence du père. Paris : Aubier, (1910) 1935, 77 pages

KAPFERER Jean-Noël, L'entreprise, lieu naturel de rumeur, Fumées sans feu - actes du colloque de Liège sur la rumeur, Editions Labor-les amis de l'I.S.I.S., Bruxelles, 1994, P 17-25

KAPFERER J-N : Rumeurs le plus vieux média du monde, Paris, Seuil, 1995

KAPFERER, Jean-Noël, " Consommation : le cas de la rumeur de Villejuif ". Revue française de gestion. Nº 51, 1985,pages 87 à 93

KAPFERER, Jean-Noël, " La rumeur en Bourse ". Communications. Nº 52, 1990 pages 61 à 84

KAPFERER, Jean-Noël, " Les disparitions de Mourmelon. Origine et interprétation des rumeurs ". Revue française de sociologie. Nº 30, 1989, pages 81 à 89.

KAPFERER, Jean-Noël, " La rumeur ". La recherche. Vol. 18, nº 187 (avril), 1987, pages 468 à 475.

KAPFERER, Jean-Noël, " Le magagement de la rumeur ". In TIXIER, Maud (sous dir.), 1991 : 233-243. La communication de crise. Enjeux et stratégies. Paris : McGraw-Hill, 1991268 pages

KAPFERER, Jean-Noël, " Le contrôle des rumeurs. Expériences et réflexions sur le démenti ". Communications. Nº 52, 1990, pages 99 à 118.

KNAPP R. : A psychology of rumor, Public Opinion Quarterly, 8 (1), 1944

LACOUTURE J.: Bruit et information dans le Genre Humain, n°5, édition du seuil, Paris, avril 1991

LAGRANGE, Pierre, 1990. " L'affaire Kenneth Arnold. Note sur l'art de construire et de déconstruire quelques soucoupes volantes ". Communications. Nº 52, pages 283 à 310

LALLEMENT Michel, Histoire des idées sociologiques Tome 1, Nathan, Paris, 1993

LE PETIT ROBERT, éditions Robert, Paris, 1993

LEBON G.: La psychologie des foules, Presse Universitaires de France, Paris, 1947

LEBON G.: La psychologie politique, Flammarion, Paris, 1910, P121

LEYENS J.P.: Psychologie sociale, Mardaga, 9ème édition, 1979

MARC P.: De la bouche…à l'oreille, Delval, Cousset, 1987

MÉHEUST, BERTRAND, " Les Occidentaux du XXe siècle ont-ils cru à leurs mythes ? ". Communications. Nº 52, 1990, pages 337 à 356

MEURGER, MICHEL, " Les félins exotiques dans le légendaire français ". Communications. Nº 52, 1990, pages 175 à 196

MIESSEN Walter, Rumeur et économie, Fumées sans feu - actes du colloque de Liège sur la rumeur, Editions Labor-les amis de l'I.S.I.S., Bruxelles, 1994, P129-135

MORGAN, Hal, Kerry Tucker & Marc Voline,. Vraies ou fausses ? Les rumeurs. Paris : First, 1988,218 pages

PAILLARD B.: L'écho de la rumeur, in Communication N°52, 1990

PATY, Michel, " Des rumeurs d'incertitudes ". Le genre humain Fayard, Paris : Nº 5 (automne : " La rumeur "), 1982, pages 31 à 46.

PETERSON W., Gist N. : Rumor and Public Opinion, American Journal of Sociology, 57, 1951

PIGANI, Erik, " Rumeur : attention aux bruits qui font mal ! ". Psychologies. Nº 86 (avril), 1991, pages 41 à 43.

PINDIVIC, Thierry, " Des témoins pour une "légende" : un cas d'apparition d'ovnis ". Communications. Nº 52, 1990, pages 311 à 336

POLIAKOV, Léon, " La course de l'Antéchrist ". Le genre humain, Fayard, Paris, Nº 5 (automne : " La rumeur "), 1982, pages 47 à 62.

POMIAN, Krzysztof, " Samedi 19 décembre 1981 à 17 heures : Varsovie ". Le genre humain Fayard, Paris, Nº 5 (automne : " La rumeur "), 1982, pages 63 à 70.

RÉMY, Élisabeth, " Comment saisir la rumeur ? ". Ethnologie française. Vol. XXIII, nº 4, 1993

RÉMY, Élisabeth, Des vipères lâchées par hélicoptères ? Anthropologie d'un phénomène appelé rumeur. Thèse de doctorat en anthropologie sous dir. Raymond Pujol. Paris : Université de Paris V, 1992, 325 pages.

RENARD, Jean-Bruno, " Les décalcomanies au LSD. Un cas limite de rumeur de contamination ". Communications. Nº 52, 1990, pages 11 à 50.

REUMAUX D'ÉQUAINVILLE, Françoise, Esquisse d'une théorie des rumeurs. Analyse de quelques modèles sociologiques. Thèse de doctorat d'État en sociologie sous dir. Michel Maffesoli. Paris : Université de Paris V, 1990, 1307 pages.

REUMAUX Françoise, La Rumeur et la Norme, Fumées sans feu - actes du colloque de Liège sur la rumeur, Editions Labor-les amis de l'I.S.I.S., Bruxelles, 1994, P33-45

REUMAUX Françoise: La veuve noire, Méridiens Klincksieck, Paris, 1996

REUMAUX, Françoise, "La veuve noire. Message et transmission de la rumeur." Paris : Méridiens Klincksieck, coll. " Sociétés ", 1996, 188 p.

REUMAUX, Françoise, "Toute la ville en parle. Esquisse d'une théorie des rumeurs." Paris : L'harmattan, coll. " Logiques sociales ", 1994, 205 pages.

REUMAUX, Françoise, " L'actualité de la rumeur ". Société. Nº 31, 1991, pages 15 à 20.

REUMAUX, Françoise, " L'aventure du héros de l'ombre ". Cahiers de littérature orale. Nº 15, 1984, pages 61 à 80.

REUMAUX, Françoise, " Paroles privées sur la voie publique ". Sociétés. Vol. 2, nº 4 (septembre), 1986, pages 12 à 14.

REUMAUX, Françoise, " Rumor et opinio ". Cahiers internationaux de sociologie. Vol. 36, nº 86 (janvier-juin), 1989, pages 124 à 139.

REUMAUX, Françoise, " Traits invariants de la rumeur ". Communications. Nº 52, 1990 pages 141 à 160.

REUMAUX, Françoise, " Un rite oral urbain : la rumeur ". Cahiers de littérature orale. Nº 24, 1988, pages 55 à 73.

RIVIÈRE, Claude, " Rumeur de métamorphose ". Ethnopsychologie. Vol. 33, nº 1 (janvier-mars), 1973, pages 55 à 80.

ROSSIGNOL, Christian, " Phénomène de rumeur, processus d'association et étude des représentations sociales ". Psychologie française. Vol. 18, nº 1, 1973, pages 23 à 40.

ROUQUETTE M.-L.: Les rumeurs, presse universitaire de France, 1975

ROUQUETTE, Michel-Louis, “ La rumeur comme résolution d’un problème mal défini ”. Cahiers internationaux de sociologie. Vol. 36, nº 86 (janvier-juin), 1989, pages 117 à 122.

ROUQUETTE, Michel-Louis, “ Le syndrome de rumeur ”. Communications. Nº 52, 1990,pages 119 à 124.

ROUQUETTE, Michel-Louis, La rumeur et le meurtre. L’affaire Fualdès. Paris : Presses universitaires de France, coll. “ Sociologie d’aujourd’hui ”, 1992, 110 pages.

ROY, Jean-Hugues, “ Légendes urbaines ”. MTL (Montréal). Octobre, 1992 pages 12 à 13.

ROY, Marc, “ La rumeur du Coral ”. Les temps modernes. 39e année, nº 439, 1983, pages 1578 à 1590.

SACRÉ, Jean-François, “ Communication interne : elle court, elle court, la rumeur… ”. Belgian Business Magazine. Nº 254 (avril), 1991, pages 58 à 63.

SIGHELE S.: Les foules criminelles, Alcan, Paris, 1901

STOETZEL J.: La psychologie sociale, Flammarion, Paris, 1978

TARDE G.: L’opinion et la foule, Alcan, Paris, 1910

TIXIER-GUICHARD Robert, CHAISE Daniel, Les dircoms : a quoi sert la communication? Enquête, SEUIL, PARIS, 1993

TOUSSAIN, France, "Les rumeurs et Bruits de couloir…" Analyse de la circulation des informations informelles. Étude d’un cas : La Clinique Saint Pierre d’Ottignies, de Licence en communication sous la direction de Ph. Verhaegen, U.C.L., Août 1996

VAN RILLAER J.: La gestion de soi, Mardaga, Liege, 1992

WATZLAWICK P.: La réalité de la réalité, Seuil, Paris, 1978

ZERNER, Élisabeth & Frédéric Zerner, “ Rumeurs et opinion publique ”. Cahiers internationaux de sociologie. Vol. 5, 1948, pages 135 à 150.

ZWETKOFF Catherine, Accident de travail, image externe de l’entreprise et acceptabilité du risque externe, Fumées sans feu - actes du colloque de Liège sur la rumeur, Éditions Labor-les amis de l’I.S.I.S., Bruxelles, 1994, P 103-119